

**Brigade
Mondaine [261]
– Perversions
Québécoises**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Gérard de Villiers

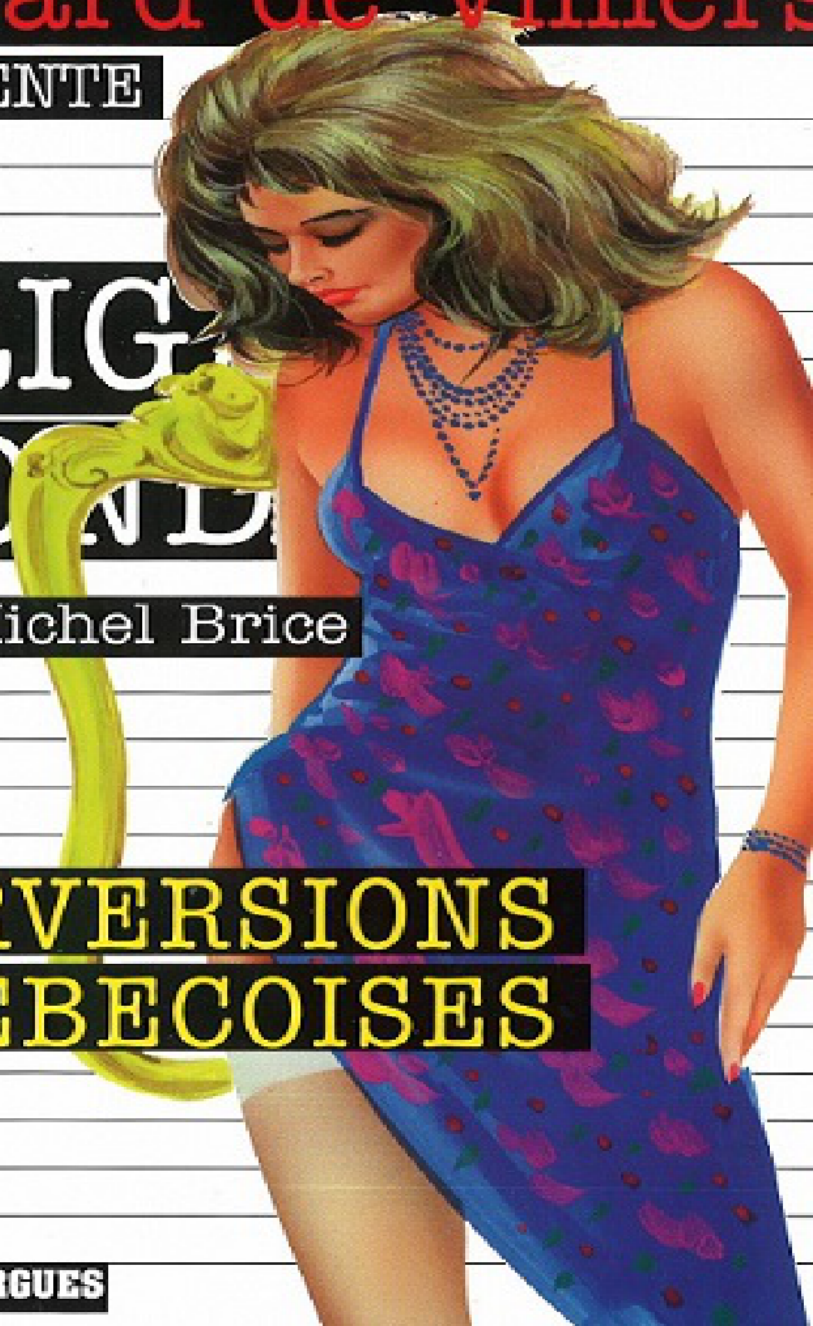
PRÉSENTE

BRIG
MOND

Par Michel Brice

PERVERSIONS
QUEBECOISES

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°261)

PERVERSIONS
QUÉBÉCOISES

VAUVENARGUES

QUATRIÈME

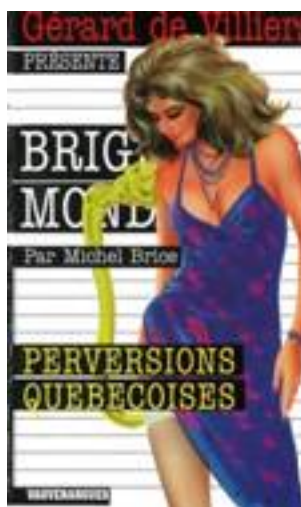
Toutes les nuits, devant son écran plasma, Pascal Rouve se caressait en dévorant du regard la seule femme de sa vie : Tamara, la célèbre « hardeuse », la grande prêtresse du porno féminisant. Il vénérât tout chez elle : son maquillage noir qui accentuait la blancheur cadavérique de sa peau, le piercing de sa langue et celui de son sexe épilé, couronné d'un bouc sombre, la petite dominatrice au fouet, tatouée au creux de ses reins et le cœur transpercé d'une croix, sur son épaule gauche...

Hier encore, il aurait donné n'importe quoi pour empoigner ses seins qui se dressaient comme un défi au ciel, enfouir son visage dans la fleur de sa féminité triomphante...

Mais depuis l'humiliation qu'elle lui avait infligée, il ne rêvait plus que d'une chose : la tuer.

En commençant par la détruire... lentement.

CHAPITRE PREMIER



Jacquelin Fradette tendit le bras vers la télévision à écran plat et, du bout de son pouce recourbé, enfonça le bouton de mise sous tension de l'appareil.

Après une sorte de bourdonnement soyeux d'une seconde ou deux, l'écran s'illumina et une image apparut, d'une incroyable netteté. Celle de deux femmes, dans une chambre tendue de tissu rouge et de rose, debout l'une derrière l'autre, au pied d'un grand lit aux draps chiffonnés.

— Esti[1] qué sont eûtes[2], ces deux femelles ! marmonna Jacquelin entre ses dents, avec un accent québécois assez léger mais nettement perceptible, tout en caressant machinalement la fine cicatrice rosâtre qui barrait sa joue droite en diagonale, depuis la pommette saillante jusqu'à la commissure des lèvres minces.

Tous les muscles du corps mince et nerveux de Jacquelin Fradette se contractèrent en même temps. Et, sous l'effet du désir qui venait de s'emparer de lui, il faillit bondir hors de son fauteuil, pour se précipiter dans la pièce située à l'autre bout du couloir rectiligne.

C'est-à-dire dans la chambre où se trouvaient les deux femmes, et dont les deux caméras de vidéo interne lui transmettaient les faits et

gestes en temps réel.

Mais, alors qu'il était déjà à moitié debout, il se laissa retomber dans le fauteuil de cuir rouge et poussa un profond soupir : c'est lui qui avait ordonné le cérémonial de la soirée, il n'allait pas être le premier à y désobéir, quand même !

Même si, dans son pantalon, son sexe commençait à donner des signes d'impatience...

Il passa une main nerveuse dans ses cheveux noirs et très épais, puis se replongea dans la contemplation de l'écran de télévision.

Les deux femmes formaient, entre elles, un contraste aussi net et excitant que possible.

D'abord, elles étaient de tailles très différentes : celle qui se tenait derrière faisait au moins vingt centimètres de plus que sa compagne. De plus, elle arborait une lourde chevelure blonde, avec quelques mèches un peu plus foncées, qui faisait penser à une crinière. Tandis que la petite était brune et avait des cheveux beaucoup plus courts, coiffés « à la garçonne », ce qui lui conférait une vague ressemblance avec la grande actrice du muet, Louise Brooks.

Ce n'était pas tout, elles étaient également très différentes physiquement.

La petite brune avait un corps très mince, des hanches étroites, des fesses menues mais très fermes, et les petits seins à peine renflés et haut placés d'une adolescente.

Il était d'autant plus facile de s'en rendre compte que, pour le moment, elle était vêtue en tout et pour tout d'une minuscule culotte de dentelle noire, qui moulait avec une précision affolante le renflement de son pubis, agrémenté d'une épaisse toison brune et bouclée.

La blonde, en revanche, était nantie d'un corps voluptueux, avec des cuisses pleines, des hanches larges, une croupe saillante et profondément fendue, ainsi qu'une poitrine lourde, s'affaissant très légèrement sous son propre poids et agrémentée de deux larges aréoles d'un rouge presque violet, au centre desquelles dardaient deux épais mamelons incroyablement développés et proéminents.

Jusqu'à leurs couleurs de peau respectives, qui accentuaient le contraste entre les deux femmes : autant la blonde avait un corps impeccablement bronzé – de ce bronzage visiblement artificiel qui ne devait rien au soleil et tout aux UV... –, autant la brune avait une peau très blanche, presque laiteuse.

Enfin, la blonde présentait des traits lourdement sensuels, une large bouche rouge aux lèvres épaisses et des yeux ronds d'un bleu presque transparent, alors que sa compagne avait un visage plus fin,

triangulaire, aux pommettes saillantes et mangé par deux grands yeux d'un noir fiévreux.

Enfin, contrairement à la petite brune qui était pratiquement nue, la blonde était vêtue d'une longue tunique brodée blanche qui, pour être nettement transparente, ne la couvrait pas moins des pieds à la tête.

Des deux, c'est sur la brune que les regards fixes de Jacquelin Fradette s'attardaient avec le plus d'intérêt. Parce que c'était à elle que s'attachait tout le prix de la nouveauté. C'était elle la véritable « reine » de la soirée.

Une reine qui ne savait pas encore, et heureusement, de quel genre de « sacre » elle allait bientôt être la bénéficiaire.

Ou, pour mieux dire, la victime.

Quant à la blonde, si Jacquelin y faisait moins attention, c'était simplement parce qu'il la connaissait à peu près par cœur, depuis trois ans qu'elle était son épouse légitime, devant les hommes sinon devant Dieu.

Johanne Desrosiers, épouse Fradette : tel était son nom officiel, depuis qu'ils s'étaient dit « oui » devant le maire de Loretteville, petite ville résidentielle et morne, située dans la grande banlieue nord-ouest de Québec, où Johanne vivait lorsqu'il l'avait rencontrée.

L'autre, la brune, Jacquelin ne la connaissait que depuis quatre ou cinq heures, pas davantage. C'était une Française répondant au nom de Sandra Simonnet.

Lorsqu'il l'avait abordée, au beau milieu des plaines d'Abraham [3], elle lisait sur un banc *L'Éducation sentimentale*, de Flaubert. En souriant, il lui avait proposé de se charger lui-même de son « éducation sentimentale ». Sandra avait d'abord levé vers lui un visage légèrement agacé, sans doute mécontente d'être interrompue dans sa lecture par ce « crouseur » [4] de bas étage.

Mais, là, elle avait croisé le regard de Jacquelin posé sur elle. Ce regard magnétique, intense, fixe, tout chargé d'étincelles érotiques, auquel peu de femmes savaient résister. Et, brusquement, sans bien comprendre elle-même pourquoi, Sandra Simonnet s'était radoucie...

Deux choses, chez elle, avaient immédiatement mis en alerte le « radar érotique » de Jacquelin. D'abord le fait qu'elle soit Française, une Française de France : ça lui donnait, à ses yeux de Québécois n'ayant jamais mis les pieds dans les « vieux pays » [5], un petit je-ne-sais-quoi d'exotique qui augmentait son charme naturel.

Et puis, surtout, il y avait le côté vaguement androgyne de son corps mince, aux formes à peine esquissées, ainsi que l'air à la fois maladif et fiévreux de son visage très pâle : les deux, associés, lui

donnaient des airs de victime née, d'agneau sacrificiel, auxquels Jacquelin avait toujours beaucoup de mal à résister, chez les femmes. Spécialement quand elles étaient très jeunes : Sandra lui avait avoué 19 ans et demi...

Jacquelin Fradette envoya sa main gauche sur le côté, au jugé, et ses doigts se refermèrent sur la canette de Maudite[6] qu'il avait posée sur la table basse en bois de pin verni. Il en but une longue rasade, la reposa sur la table, avant de reporter son attention sur l'écran de télé.

Dans la chambre, Johanne, sa femme, venait de poser ses mains, aux longs ongles rouge sang, sur les épaules maigres et blanches de Sandra, faisant frissonner la petite Française.

En même temps, elle avait tourné la tête vers l'endroit où elle savait qu'était cachée la caméra installée par Jacquelin. Comme si elle quêtait son approbation.

— Vas-y, ma belle ! gronda Jacquelin, en dégrafant rapidement les boutons argentés de son jean. Chauffe-la moé un peu, cette maudite Française ! Avant que je m'en vienne la fourrer...

Comme si elle avait entendu les mots prononcés par son mari, Johanne fit descendre ses mains le long des épaules de Sandra et emprisonna doucement ses petits seins fermes et hauts placés.

Simultanément, Jacquelin fit jaillir son sexe de son pantalon. Sexe de belle taille, épais et noueux, raide comme la justice et déjà gonflé de désir.

Sans quitter l'écran des yeux, il entreprit de se caresser négligemment, de la main gauche.

Encore quelques minutes de « mise en condition » de la petite Française, et ce serait à lui d'entrer en scène. Pour le meilleur et pour le pire, comme on dit.

Le meilleur pour lui, et le pire pour elle.

*

* *

En sentant les longs doigts de Johanne Desrosiers se refermer sur ses petits seins, Sandra Simonnet eut un petit sursaut de défense. Son corps mince se raidit et elle voulut faire un pas en avant, pour échapper à l'étreinte de la blonde, qui venait de se plaquer contre son dos nu.

— Énerve-toi pas comme ça, voyons donc ! murmura Johanne, si

près de son oreille que Sandra sentit son souffle tiède et parfumé à la menthe lui chatouiller le cou. Laisse-moi te caresser un peu, ma chérie : y a pas d'mal à ça, tsé4... Au contraire, c'est l'fun !

Sandra faillit passer outre et s'arracher aux bras de la blonde, qui se frottait contre elle avec de plus en plus d'insistance. Finalement, elle y renonça et prit le parti de se laisser faire, même si le fait d'être pelotée par une autre femme ne l'excitait pas du tout.

En tout cas, beaucoup moins que ne l'aurait souhaité la femme qui agaçait la pointe de ses petits seins du bout de ses doigts aux ongles interminables et recouverts d'un rouge trop voyant, trop brillant.

En réalité, Sandra ne savait plus bien où elle en était, ni ce qui lui arrivait. Tout était allé trop vite, depuis qu'elle avait rencontré Jacquelin, sur les Plaines d'Abraham, où elle était venue lire, juste après son dîner [7].

Son premier réflexe avait été de virer sans ménagement ce type qui se permettait d'interrompre sa lecture, pour l'aborder comme un vulgaire dragueur.

Et puis, la seconde suivante, parce qu'elle avait levé la tête vers lui, leurs deux regards s'étaient croisés. Et Sandra en avait ressenti un violent tressaillement intérieur. Comme si ce regard avait été un véritable laser et l'avait atteinte au plus profond, au plus secret d'elle-même.

Tout de suite, sous le double feu de ces prunelles d'un bleu intense, presque violet, elle avait su qu'il allait se passer quelque chose d'essentiel entre cet homme et elle. Un homme qui, pourtant, ne correspondait même pas à ses critères personnels de séduction masculine : trop petit, trop maigre, le visage trop étroit et les lèvres trop minces.

Sans parler de cette longue cicatrice qui lui zébrait toute la joue droite.

Et puis, à vue de nez, il devait avoir au moins 28 ou 30 ans. C'était un vieux...

Eh bien ! malgré ces « handicaps » de départ, Sandra avait su, presque tout de suite, dès ce premier regard échangé avec lui, que, tôt ou tard, elle ferait l'amour avec Jacquelin Fradette, ainsi qu'il s'était présenté à elle presque aussitôt.

Aussi, quand il lui avait proposé, d'un ton qui ne laissait aucun doute sur ses intentions, de venir passer l'après-midi et la soirée chez lui, elle avait dit oui sans pratiquement hésiter, chose qu'elle n'avait encore jamais faite, surtout avec un homme qui devait être son aîné de plus de dix ans.

Un peu plus tard, tandis que Jacquelin s'était arrêté dans une

tabagie[8], elle avait quand même pensé à passer un petit coup de téléphone à sa seule copine, Élodie. Comme celle-ci ne se décidait pas à répondre, elle avait laissé un bref message sur la boîte vocale de son portable.

— Tu habites où, au fait ? lui avait-elle ensuite demandé, tandis qu'ils quittaient les Plaines d'Abraham et pénétraient dans le Vieux[9] par la porte Saint-Louis.

— Tout près d'icitt, avait répondu Jacquelin, avec un geste vague du bras gauche. Dans la rue d'Auteuil, juste entre le parc de l'Esplanade et celui de l'Artillerie. On y est presque, anguisse-toi pas...

Effectivement, presque aussitôt, ils avaient tourné dans la rue en question, bordée de maisons assez étroites pour la plupart, en pierre, et dont la majorité des rez-de-chaussée étaient occupés par des boutiques d'artisanat, des bars et des restaurants avec terrasses.

Sa première grosse surprise, Sandra l'avait éprouvée en pénétrant dans le grand appartement de Jacquelin, situé au rez-de-chaussée d'une grosse maison de pierre grise, qui aurait pu tout aussi bien se trouver à Saint-Malo plutôt qu'ici.

Car, en débouchant dans le grand salon, dont deux fenêtres donnaient sur la rue et deux autres sur une cour intérieure abondamment fleurie, elle s'était trouvée nez à nez avec une grande fille blonde, un peu plus âgée qu'elle, au physique généreux, pour ne pas dire opulent, un peu trop maquillée et coiffée, comme le sont souvent les Américaines.

Sandra était restée immobile, les bras ballants, ne sachant trop quelle attitude adopter, pendant que la blonde la détaillait sans se presser, de la tête aux pieds.

Une gêne qui avait été portée à son comble, lorsque Jacquelin, d'une voix parfaitement naturelle, avait fait les présentations :

— Johanne, v'la Sandra. C't'une Française que j'ai rencontrée par hasard sur les plaines. Comme j'l'ai trouvée fine[10], j'y ai dit d'venir souper avec nous autres...

Puis, il s'était tourné vers Sandra et avait dit, sur le même ton dégagé :

— Sandra, j'te présente Johanne. C'est ma femme...

La jeune Française en était restée comme deux ronds de flan. Sa femme ! Mais qu'est-ce qu'elle était venue faire dans cette galère, elle, entre ces deux-là ? Ensuite, cette réflexion faite, son premier réflexe avait été de faire demi-tour et de quitter ce couple plutôt étrange.

Mais, à ce moment-là, Johanne s'était avancée vers elle avec un grand sourire et, sans faire plus de façons, l'avait embrassée sur les

deux joues, juste au coin des lèvres.

— Bienvenue chez nous, Sandra, lui avait-elle dit, d'une voix chaude, avec un accent québécois nettement plus fort que celui de Jacquelin. On va faire ce qu'il faut pour passer une bonne soirée. Je suis sûre qu'on va avoir du *fun*...

Et c'est vrai qu'ils en avaient eu, du *fun*, comme ils disaient. Jacquelin avait sorti deux bières du frigo, tandis que Johanne filait chercher quelques provisions chez le dépanneur [11].

Ensuite, à son retour, ils avaient continué à boire, en discutant de choses et d'autres, à bâtons rompus. D'emblée, Johanne avait voulu savoir pourquoi elle était à Québec et, surtout, si elle y connaissait du monde ; elle avait beaucoup insisté là-dessus, jusqu'à ce que Jacquelin la fasse taire d'un regard impérieux.

Sandra leur avait expliqué qu'elle passait une année scolaire à l'université Laval, dans le cadre des échanges culturels franco-québécois, qu'elle était ici depuis déjà deux mois, mais qu'elle ne fréquentait personne en particulier : bonjour-bonsoir avec les garçons et les filles qui suivaient les mêmes cours qu'elle, c'était à peu près tout.

Sans trop s'expliquer pourquoi, Sandra ne jugea pas utile de leur parler d'Élodie, la seule amie qu'elle s'était faite à Québec depuis son arrivée.

Ensuite, ils avaient soupé, tout en continuant à boire, passant de la bière au vin rouge québécois (de la piquette, avait estimé Sandra, mais c'était le seul que l'on trouvait chez les dépanneurs), avant de revenir à la bière.

Si bien que, lorsque Johanne lui avait proposé de la suivre dans sa chambre, pour se déguiser en « princesses des mille et une nuits », Sandra l'avait suivie en titubant légèrement, sans même trouver la proposition bizarre...

À présent que les doigts de Johanne faisaient rouler les pointes dardées de ses seins, tandis que la blonde se frottait contre son dos et ses fesses avec de plus en plus de fièvre, Sandra commençait à comprendre ce que les deux autres avaient en tête, sans doute depuis le début.

Une petite orgie sexuelle à trois.

Si Jacquelin avait commis l'erreur de lui proposer un truc pareil à froid, au moment où ils s'étaient rencontrés sur les plaines d'Abraham, elle l'aurait évidemment envoyé paître. Et pas trop gentiment, encore.

Si Johanne avait commencé à lui faire des avances dès son arrivée

chez eux, elle aurait aussitôt tourné les talons et quitté l'appartement de la rue d'Auteuil, pour rejoindre sa petite chambre d'étudiante, en Basse Ville.

Seulement, aussi bien Jacquelin que Johanne, ils s'étaient bien gardés de lui faire des propositions trop explicites pendant qu'elle était encore parfaitement lucide.

Ils avaient laissé l'alcool agir...

Et, à présent, dans la touffeur moite et trop parfumée de cette chambre, dont les tentures de velours assourdisaient tous les bruits, Sandra se sentait comme engluée dans une sorte de coton doux et chaud, qui annihilait ce qui lui restait de volonté et de bon sens.

D'autant plus efficacement que l'alcool absorbé lui mettait les nerfs à vif et que son corps, malgré elle, commençait à réagir favorablement aux caresses de plus en plus insistantes et précises de Johanne.

Ses reins se cambraient, sa petite poitrine se tendait sous les doigts qui la manipulaient, et ses hanches étroites s'étaient mises à onduler lascivement, comme si elle s'empalait sur un sexe imaginaire.

Et elle sentait son intimité se gonfler et s'humidifier, sous l'effet du désir qui prenait possession de son ventre, presque contre sa volonté.

Sandra frissonna lorsque les lèvres pulpeuses de Johanne se posèrent à la base de son cou, pour en mordiller délicatement la peau douce et blanche. Elle rejeta la tête en arrière et, les yeux mi-clos, exhala un petit soupir de volupté qui n'échappa pas à la Québécoise. Celle-ci eut un petit sourire de triomphe, sous lequel, tout de même, perceait une certaine tristesse.

Comme si elle regrettait l'effet qu'elle était en train de produire sur la jeune Française.

Comme si elle venait de prendre conscience que, à cause d'elle, un processus s'était enclenché, que personne n'avait plus le pouvoir d'enrayer.

Qu'il faudrait maintenant que les choses aillent jusqu'au bout. Jusqu'à leur conclusion logique.

Jusqu'à l'inéluctable.

Johanne fit glisser doucement ses mains le long des flancs étroits de Sandra, sans cesser de lui mordiller le cou et de lui agacer le lobe de l'oreille gauche du bout de sa langue frétilante et chaude.

Au fond du cerveau enfiévré de Sandra, une petite voix, rendue presque inaudible par le barrage de l'alcool ingurgité, lui criait de s'arracher aux bras de cette pieuvre femelle et de quitter cette maison au plus vite.

Mais Sandra ne l'écoutait pas. Au contraire, elle se plaquait de plus

en plus étroitement contre le corps généreux de Johanne, creusait les reins pour l'inciter à la caresser dans ses replis les plus intimes.

Ce que la blonde ne se gênait plus pour faire, ayant compris que la Française était désormais à sa merci.

À leur merci, plutôt.

Repensant soudain à son mari, Johanne tourna la tête vers le coin de tapisserie chamarrée, où elle savait être dissimulée la caméra qui ne perdait rien de leurs faits et gestes. Et les transmettait fidèlement à l'écran de télé situé dans le salon où se trouvait Jacquelin.

Johanne sourit et eut un petit hochement de tête de bas en haut, pour signifier que tout était OK, que leur invitée était « à point ».

Et c'était plus que vrai : à présent, Sandra se tordait sous ses caresses, s'empalait sans la moindre réticence sur ses doigts tendus, et haletait sans discontinuer. Elle avait même fait passer sa main droite dans son dos et, à présent, ses doigts se glissaient entre les cuisses pleines de Johanne, surpris de lui découvrir un pubis entièrement et soigneusement rasé.

La Française paraissait tellement « partie », plongée dans une telle frénésie érotique, que Johanne se prit à espérer que, *cette fois*, tout se passerait bien.

Il suffirait que Sandra soit suffisamment excitée, ou ivre, ou les deux, pour se plier sans discuter ni rechigner à toutes les fantaisies sexuelles de Jacquelin. Alors, dans ce cas, peut-être que, à la fin de la nuit...

La porte de la chambre s'ouvrit sans bruit, et Jacquelin fit son entrée dans la chambre.

Tout de suite, en croisant le regard de son mari, Johanne sut qu'elle avait fait preuve d'un optimisme exagéré. Ses petits yeux bleu foncé avaient viré au violet et lançaient des éclairs intermittents, où l'excitation érotique se mêlait à une sorte de fureur froide.

Jacquelin était « possédé », comme elle avait qualifié dès le début cet état particulier où il se mettait parfois, lorsque le désir sexuel devenait trop intense.

Elle se désenlaça de Sandra, arrachant à celle-ci un petit cri de protestation frustrée. Elle la prit par la main et la fit pivoter, de façon à ce qu'elles fassent front toutes les deux à l'homme qui venait d'entrer, et se tenait immobile contre la porte refermée derrière lui.

Lorsqu'elle vit Jacquelin la dévorer du regard, le premier réflexe de Sandra fut de croiser les bras devant ses petits seins aux pointes incroyablement tendues et dures.

Puis, dans la seconde suivante, elle se souvint pourquoi, au départ,

elle avait accepté de le suivre jusqu'ici : c'était précisément pour faire l'amour avec lui. Et elle éclata d'un petit rire excité.

— Arrête de rire ! Arrête tout de suite ! siffla Jacquelin, d'une voix méconnaissable, tellement elle était chargée de rage, de violence, presque de haine.

Le rire de Sandra s'étrangla net dans sa gorge, et elle dévisagea l'homme qui lui faisait face, les poings serrés, d'un air stupéfait.

Qu'est-ce qui lui prenait, tout d'un coup ? Pourquoi est-ce qu'il avait l'air tellement furieux après elle ? Parce qu'elle s'était laissée aller à quelques « privautés » avec sa femme ? Mais non, c'était absurde !

Alors ? Qu'est-ce qui se passait ? C'est qu'il était presque effrayant, comme ça, avec cette façon dure et méprisante de la regarder !

— Approche ! ordonna Jacquelin d'une voix sifflante et sans réplique.

Tétanisée, Sandra ne fit pas un mouvement dans sa direction. Voyant qu'elle ne réagissait pas, Johanne s'empressa de lui reprendre la main et de la tirer sans ménagement vers son mari, dont le visage était déformé par un méchant rictus.

— Fais ce qu'il te dit, je t'en prie... lui souffla-t-elle très vite à l'oreille.

Et Sandra réalisa que ce qui faisait trembler la voix de la blonde, c'était la peur.

Une peur tellement forte, presque palpable, qu'elle se communiqua à elle instantanément. L'excitation sexuelle de Sandra était tombée d'un coup, comme sous l'effet d'un jet d'eau glaciale.

— Je... je crois qu'il vaudrait mieux que je vous laisse et que je rentre chez moi... articula-t-elle avec difficulté, sans oser lever les yeux vers Jacquelin. J'ai un peu trop bu et je ne me sens pas très...

Sa phrase se résolut en un cri bref, exprimant autant la douleur que la surprise.

Sans prévenir, Jacquelin venait de lui asséner une énorme gifle sur la joue droite, qui envoya sa tête rebondir contre l'épaule de Johanne.

— Jacquelin, calme-toi, mon chéri ! implora cette dernière, en entourant de son bras les épaules nues de Sandra, comme pour tenter de la protéger. Tu sais bien que tu...

— Toi, tais-toi ! l'interrompit durement Jacquelin. T'as pas d'affaire à me dire ce que je dois faire, OK là ?

Il étendit le bras et saisit Sandra par le cou, referma ses doigts crochés comme des serres, avant de la précipiter à genoux sur la moquette, d'une poigne de fer.

— Tu vas commencer par me sucer, et après on verra ce qu'on peut faire de toi, espèce de petite salope ! gronda-t-il, d'une voix de plus en plus intense, chargée d'une sorte de fureur contenue à grand-peine.

Jamais, de sa vie, Sandra Simonnet n'avait accepté que qui que ce soit lui parle sur ce ton. Jamais non plus elle n'avait supporté qu'on l'insulte. À plus forte raison un homme qui prétendait faire l'amour avec elle !

Mais, là, le ton de Jacquelin était si menaçant, il semblait possédé par une telle fureur incompréhensible contre elle, tout son être exhalait une telle violence, difficilement contenue, qu'elle jugea plus prudent de ne pas relever.

Et même d'obéir sans rechigner à l'ordre obscène qui venait de lui être donné.

Toujours à genoux, elle s'avança vers Jacquelin et posa les deux mains sur le devant de son jean. Lequel était déformé par une bosse impressionnante.

Les doigts tremblants, elle parvint tout de même à dégrafer les quatre boutons qui maintenaient le pantalon fermé. Aussitôt, par l'entrebâillement du caleçon à petites fleurs rouges, jaillit un membre épais, noueux, d'un volume et d'une raideur qui, en d'autres circonstances, auraient probablement ravi et excité Sandra, qui avait toujours apprécié les hommes généreusement « dotés »...

Mais, là, tout désir sexuel l'avait abandonnée d'un coup. Entre ce type, qui semblait possédé par une violence incontrôlable, et sa femme qui paraissait se plier docilement à tout, telle une esclave lobotomisée, elle se sentait prise dans un piège de dingues et n'avait plus qu'une idée en tête.

Il fallait qu'elle se débrouille pour que ce fou furieux jouisse le plus vite possible : après, normalement, il lui foutrait la paix et la laisserait repartir chez elle. En principe, c'était comme ça que les hommes fonctionnaient, d'après son expérience personnelle...

Elle enroula ses doigts autour de la hampe de chair dure et brune, et entreprit de la caresser doucement, d'avant en arrière, comme les trois ou quatre petits copains qu'elle avait eus depuis les débuts de son adolescence lui avaient tant bien que mal appris à le faire.

Une deuxième gifle, sur la même joue, déjà endolorie, lui arracha un cri de douleur.

— T'ai dit de sucer, esti d'putain ! gronda Jacquelin. Pas de me branler !

Sandra sentit les larmes lui monter aux yeux et un flot de panique l'envahir. Elle dut faire un énorme effort sur elle-même pour ne pas se mettre à hurler.

— Johanne ! viens donc montrer à cette maudite épaisse comment on fait ! ordonna Jacquelin, en écartant brutalement Sandra de son sexe dressé.

Docilement, Johanne vint s'agenouiller devant lui et, après un bref regard à Sandra, comme pour la supplier de se tenir tranquille, elle enserra la virilité à la base, entre le pouce et l'index et la dirigea vers son visage.

Elle commença par appliquer de petits coups de langue tout le long de la colonne de chair dure et noueuse, tandis que sa main restée libre caressait doucement les bourses volumineuses, entre les cuisses maigres mais musclées de son partenaire.

Puis, les yeux mi-clos, elle posa ses lèvres sur le gros champignon rouge et luisant et, lentement, le fit coulisser à l'intérieur de sa bouche, en creusant les joues pour mieux l'aspirer jusqu'au fond de sa gorge.

— Bon, ça va comme ça ! décréta Jacquelin, au bout de quelques secondes seulement, en repoussant sa femme avec à peine moins de dureté qu'il ne l'avait fait pour Sandra. C't à toi, à c't'heure !

La jeune Française s'empressa de prendre la place laissée vacante par Johanne, par peur des repréailles violentes dont elle avait déjà fait les frais par deux fois. Empoignant le membre viril qui tressautait à quelques centimètres de son visage, elle le fit lentement coulisser entre ses lèvres, comme elle avait vu la Québécoise le faire.

Aussitôt, Jacquelin donna un coup de reins en avant, faisant pénétrer son sexe surdimensionné jusqu'au fond de la gorge de Sandra ; laquelle s'étrangla à moitié et fut contrainte de se reculer, abandonnant la verge qu'elle avait commencé de sucer avec application et bonne volonté.

Ce fut le signal.

La première marche d'une longue et douloureuse descente aux enfers.

Jacquelin Fradette poussa un sourd grognement de rage et gifla Sandra à toute volée, l'envoyant heurter durement de la tempe contre l'un des pieds du lit.

Folle de douleur et de terreur, elle se mit à hurler. Son bourreau la fit taire d'un magistral coup de pied au creux de l'estomac, qui lui coupa le souffle, en lui envoyant une déchirante onde de douleur dans tout le corps.

— Mets cette putain à quatre pattes ! gronda Jacquelin, le visage déformé par une rage démente. Elle va comprendre ce que ça coûte de me désobéir, esti !

Johanne se précipita vers Sandra et, la saisissant à bras-le-corps, parvint tant bien que mal à la redresser sur les genoux, en calant son flanc droit contre le pied du lit. Hébétée de souffrance et de peur, la Française était devenue incapable de réagir. Elle demeura ainsi, la tête enfouie entre les bras, sa joue droite frottant sur la moquette râpeuse, présentant malgré elle sa croupe menue aux convoitises de son bourreau.

— Arrache-lui ses criss de bobettes ! grinça ce dernier, dont les yeux lançaient des éclairs de fureur et de lubricité mêlées. M'en vas l'enculer comme elle le mérite !

Les mots crachés par Jacquelin parvinrent au cerveau de Sandra à travers un épais brouillard, qui en atténuait tellement le sens, en voilait tellement la menace, qu'elle n'essaya même pas de réagir et demeura inerte, les fesses en l'air, exhibant aux regards des deux autres le sillon qui les séparait, gonflé comme un fruit mûr et parsemé de petits poils noirs.

Elle ne bougea pas davantage lorsque Jacquelin, qui s'était agenouillé derrière elle, l'empoigna par les hanches et appliqua l'extrémité de son formidable sexe contre la petite rosette plissée et fragile, dont elle n'avait encore jamais consenti l'accès à personne...

— Elle hurla de douleur, lorsque le membre épais viola ses reins de toute sa longueur, avec une grande brutalité. Mais, aussitôt, en parfaite « assistante » de son mari, Johanne se précipita sur elle et lui plaqua durement sa main droite sur la bouche, pour la faire taire.

— C'est qu'elle nous ferait repérer par les voisins, c't'épaisse ! dit-elle sur un ton mécontent.

Jacquelin ne répondit pas, trop occupé à labourer le pauvre corps de Sandra à grands coups de reins rageurs. Lorsqu'il commença à émettre des gémissements de plus en plus rauques, Sandra, malgré la douleur qui déchirait son arrière-train en feu, se mit à reprendre espoir.

Son violeur ne serait plus très long à jouir, maintenant, elle le sentait. Et, après, il la laisserait tranquille. Elle pourrait rentrer chez elle et prendre un long bain chaud réparateur.

Cette pensée la rasséréna un peu et, du coup, elle eut l'impression que le membre qui la dilatait lui occasionnait moins de souffrance.

Les va-et-vient s'accéléchèrent brusquement et Jacquelin se déversa en elle, à longs jets brûlants, en éructant comme un porc qu'on égorge.

Puis, il se retira d'elle, la laissant profondément meurtrie mais aussi soulagée que le cauchemar soit fini.

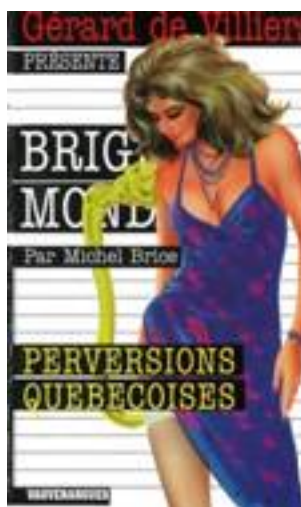
— Bon, maintenant que je me suis mis en appétit, on va passer aux choses sérieuses ! décréta alors Jacquelin, en la regardant avec un

drôle de sourire, qui lui fit passer un frisson le long de la colonne vertébrale.

Alors, quand elle vit Johanne, qui s'était éloignée à l'autre bout de la pièce, revenir vers elle avec une paire de menottes, des chaînes et une cagoule de cuir, Sandra comprit avec horreur que sa délivrance n'était pas pour tout de suite.

Et que ce qu'elle venait de subir n'était que le premier cercle de l'enfer qui lui était réservé.

CHAPITRE II



Le commandant de police Boris Corentin, le plus beau fleuron de la célèbre Brigade mondaine, gara sa Renault Mégane de service juste devant la porte de l'hôtel Blanche, sans s'occuper du panneau « stationnement interdit » qui se trouvait sur le trottoir. Lui et le capitaine Aimé Brichot, son coéquipier de toujours, sortirent en même temps de la voiture et s'engouffrèrent à l'intérieur de l'établissement assez miteux, suivis par les regards goguenards d'une bande de grands Noirs, tous très jeunes, assis sur le capot d'une Peugeot break en très piteux état.

Un vieil Arabe somnolait à moitié derrière le petit comptoir de bois, constellé de chiures de mouches séchées, faisant office de réception. Boris Corentin sortit sa plaque de policier et la lui brandit sous le nez. Ce qui eut pour effet de tirer de sa somnolence le vieil homme tout sec et aussi ridé qu'une pomme oubliée dans un grenier.

— J'ai rien fait, m'sieur, je vous jure ! protesta-t-il d'emblée. L'hôtel est parfaitement en règle et je...

— Ça va ! le coupa sèchement Corentin. Pour l'instant, on ne vous a encore accusé de rien, que je sache !

Dites-moi juste si François Duplessis est dans sa chambre en ce

moment...

Aimé Brichot et lui en étaient à la phase ultime d'une enquête qui traînait depuis plus de deux semaines maintenant. À la phase cruciale, celle qui pouvait aussi bien se terminer par l'arrestation des coupables, comme exploser en un carnage général. Il fallait « marcher sur des œufs », selon l'expression favorite du commissaire divisionnaire Charlie Badolini, le patron de la Brigade mondaine.

Le vieux réceptionniste se crut obligé de jeter un coup d'œil professionnel au tableau de bois accroché au mur derrière lui, avant de répondre :

— Sa clé n'est pas au panneau, donc c'est qu'il y est. Mais essayez d'être discrets, s'il vous plaît : vous êtes dans une maison respectable, ici !

— On sera discret *si on veut* ! répondit Aimé Brichot, d'un ton assez peu aimable, limite rogue. Et vous êtes prié de ne pas avertir votre locataire de notre petite visite, sinon c'est sur vous que les emmerdes pourraient retomber en pluie, vu ?

Boris Corentin était déjà engagé dans l'escalier, et Brichot le rejoignit sur le palier du premier étage. Ils étaient à mi-chemin du deuxième, lorsqu'ils entendirent un cri de douleur, juste au-dessus de leurs têtes. Lequel fut suivi aussitôt par un rugissement parfaitement distinct :

— Je vais te tuer, espèce d'enfoiré !

Les policiers identifièrent sans aucun doute possible la voix de l'un des deux frères Duplessis, qu'ils traquaient et essayaient de coincer depuis quinze jours.

Le cri de haine fut immédiatement suivi par un bruit de chute, assez sourd, puis par un remue-ménage de lutte.

— On fonce, Mémé ! gronda Boris Corentin entre ses dents, en tirant son arme de service de sa ceinture.

Suivi par Aimé Brichot, il se rua jusqu'à la porte de la chambre numéro sept et en abaissa brusquement la poignée. Il jura entre ses dents, en constatant qu'elle était fermée de l'intérieur. De l'autre côté de la cloison, il percevait des chocs sourds, des grognements, des bruits divers, qui laissaient à penser qu'on était bel et bien en train de se battre dans cette chambre.

Et Boris Corentin aurait été prêt à parier n'importe quoi qu'il s'agissait des deux frères Duplessis, leurs « cibles », compromis jusqu'au cou dans une affaire de trafic de drogue dans un certain nombre de lycées de banlieue, assorti de prostitution de filles mineures.

— Tant pis, grommela-t-il entre ses dents, légalité ou pas, on y va quand même !

Il leva et replia la jambe droite, avant de propulser son pied en avant de toute sa force, à hauteur de la serrure.

Il y eut un craquement sec, puis le pêne sauta hors de son logement métallique, et la porte s'ouvrit à la volée, allant rebondir contre le mur.

Boris Corentin et Aimé Brichot se ruèrent à l'intérieur de la pièce, l'arme au poing. En un clin d'œil, ils photographièrent l'ensemble de la scène.

D'abord, ils découvrirent une fille, qu'ils connaissaient bien pour avoir longuement étudié sa photo dans les moindres détails, brune et très pâle, entièrement nue, bâillonnée et ligotée sur le lit ; elle les fixait avec de grands yeux sombres, exorbités par la terreur.

Et puis, surtout, il y avait l'incroyable enchevêtrement de deux hommes nus, roulant ensemble sur la moquette élimée, chacun essayant de saisir l'autre à la gorge.

François et Philippe Duplessis.

Pris en flagrant délit de kidnapping sur la personne de Chantal Puissec, une lycéenne de 16 ans, disparue depuis près de trois semaines du domicile parental.

— Police ! cria Boris Corentin, en braquant son arme sur les deux frères qui, tout à leur lutte à mort, ne les avaient même pas entendus faire irruption dans la chambre. Relevez-vous immédiatement et mettez vos mains en l'air ! J'ai bien dit : *immédiatement* !

Au son de sa voix, les deux frères cessèrent brusquement de se battre, mais restèrent encore un court moment vautrés l'un sur l'autre, les membres enchevêtrés. Comme s'ils ne parvenaient pas à saisir ce qui leur arrivait.

Ce délai laissa à Aimé Brichot le temps de débâillonner Chantal Puissec, qui se blottit contre lui en éclatant en gros sanglots nerveux.

Boris Corentin eut un petit sourire de soulagement et de satisfaction, tandis que les frères Duplessis, comprenant qu'ils étaient faits comme des rats, se relevaient lentement, sans même chercher à protester.

Avec le témoignage de la jeune Chantal Puissec, leur compte était bon et leur réseau de drogue et de prostitution allait pouvoir être complètement démantelé.

L'affaire Duplessis était terminée, et elle l'était sans effusion de sang.

Ce qui était malheureusement loin d'être toujours le cas...

*

* *

Il était presque six heures du soir lorsque Boris Corentin et Aimé Brichot purent enfin réintégrer le deuxième étage du 36 quai des Orfèvres, là où se trouvaient les bureaux de la BRP, la Brigade de répression du proxénétisme, autrement dit la fameuse Brigade mondaine des temps glorieux.

Tandis que Corentin s'attardait en arrière pour dire un mot au planton d'étage, Brichot poussa la porte du bureau que sa flèche et lui partageaient avec l'autre équipe des Affaires recommandées – les coups tordus, en langage clair... le capitaine Rabert et le lieutenant Tardet.

Plus, depuis quelques mois maintenant, la jeune lieutenant Géraldine Hébert, que Charlie Badolini avait adjointe au service en temps qu'« électron libre », comme il disait. À savoir que la jeune femme aidait tantôt une équipe tantôt l'autre, au gré des besoins de chacune.

Et, justement, Géraldine Hébert se trouvait dans le bureau, au moment où Aimé Brichot y entra. Ce qui ne lui fit qu'un plaisir modéré. Non qu'il n'aimât pas la jeune femme, il devait même admettre qu'elle était plutôt sympathique, assez drôle et facile à vivre.

Seulement, même s'il se rendait compte que c'était stupide, il ne pouvait s'empêcher d'être plus ou moins jaloux de la complicité qui, d'entrée de jeu, s'était installée entre la jeune et très mignonne stagiaire et Boris Corentin, son ami de toujours. *Son ami à lui...*

— Tiens ! Mémé ! s'exclama joyeusement Géraldine Hébert, en se levant de sa chaise et en contournant son bureau, pour venir lui plaquer deux bisous sonores sur les joues. Je me demandais quand est-ce que vous alliez réapparaître ! Boris n'est pas avec vous ?

— Il est juste derrière moi, ne vous inquiétez pas... répondit Brichot, avec un petit sourire mi-figue mi-raisin.

Effectivement, Corentin fit son entrée dans la foulée. Son visage s'illumina d'un grand sourire ravi en identifiant Géraldine, qu'il serra contre lui pour l'embrasser juste au coin des lèvres.

— Alors, comment tu vas, depuis qu'on ne s'est vu ? demanda-t-il.

— Mais très bien, ma foi, répondit la jeune femme. Et toi, ça carbure ?

C'était une chose assez bizarre, qui s'était instaurée entre eux trois, dès le début de leurs relations et sans que personne ne sache

exactement comment ça s'était fait : Géraldine Hébert tutoyait Boris Corentin mais vouvoyait Aimé Brichot. Qui, du coup, faisait pareil.

Boris Corentin ne répondit rien à la question de Géraldine. Simplement parce que, en poussant la porte du bureau, il avait reçu un petit choc au creux de la poitrine.

Agréable, le choc.

À chaque fois qu'il se retrouvait face à leur jeune coéquipière, après une séparation plus ou moins longue, il ne pouvait s'empêcher de la trouver vraiment très jolie. Mieux que ça : appétissante. Surtout lorsque, comme maintenant, elle lui souriait, ce qui faisait à chaque fois apparaître la petite fossette de sa joue droite.

Boris Corentin demeura donc silencieux et immobile. Juste pour s'offrir, pendant quelques secondes, le plaisir de la regarder tout à son aise.

Géraldine Hébert était une jeune femme de 26 ans, rousse, les cheveux courts. Elle avait le teint laiteux, parsemé de quelques taches de rousseur discrètes sur les pommettes et les ailes du nez ; un nez qu'elle avait petit et légèrement retroussé. Avec cela, une bouche rouge et naturellement rieuse, ainsi que deux admirables yeux verts, qui pétillaient de malice derrière ses petites limettes rondes à monture dorée très fine.

La première fois qu'il l'avait vue, Boris Corentin s'était fait la réflexion qu'elle ressemblait un peu à l'actrice Véronique Genest, à l'époque déjà lointaine où celle-ci incarnait la *Nana* d'Émile Zola pour la télévision.

Le physique de Géraldine était à la hauteur de son visage : grande, de longues jambes fines, une croupe ronde et ferme, deux petits seins aigus et hauts placés, qui se passaient parfaitement d'un quelconque soutien.

En plus de ça, c'était une jeune femme au caractère naturellement enjoué, facile à vivre, dotée d'un solide sens de l'humour et capable d'être drôle elle-même, à ses heures. Le tout joint à une intelligence acérée et une grande conscience professionnelle.

Bref, aux yeux de Boris, incorrigible coureur de jupons, Géraldine Hébert aurait parfaitement pu figurer la femme idéale, telle qu'il la concevait.

À un seul détail près.

Mais un détail qui flanquait tout par terre.

La jeune et jolie « fliquette » Géraldine Hébert aimait autant les femmes qu'il les aimait lui-même !

Oh ! bien sûr, c'était une fille moderne, n'ayant rien à voir avec

l'image un peu caricaturale – mais pas totalement inventée... – de la lesbienne hommasse et agressive avec les mecs, façon Balasko dans *Gazon maudit* !

Et même, lors d'une de leurs précédentes enquêtes communes, un soir, Boris Corentin avait eu l'impression assez nette qu'il s'en était fallu d'un rien, mais vraiment d'un rien pour que Géraldine et lui...

Boris Corentin finit par s'arracher à sa rêverie vaguement érotique, et il sourit à Géraldine, qui l'observait d'un air un peu narquois.

— Alors, quoi de neuf ? Tu bosses avec Rabert et Tardet, je crois savoir...

— Yes, monsieur ! répondit Géraldine, avec un gros soupir. Et sur un truc vraiment pas drôle, je peux te le dire.

— Une affaire de films *snuff*[12], c'est ça ? s'enquit Aimé Brichot, histoire de participer à la conversation. Tardet m'en a touché deux mots hier midi. Il paraît que vous avez dû vous taper des choses pas vraiment regardables...

— C'est le moins que l'on puisse dire ! re-soupira Géraldine. Il y a vraiment des malades, dans ce monde, non ? Enfin, bon : c'est le boulot, hein ! Et vous ?

En quelques phrases brèves, Boris Corentin lui raconta ce qu'ils venaient de vivre, à l'hôtel Blanche, et comment ils avaient réussi à coincer les frères Duplessis.

— Bravo, les hommes ! fit Géraldine, avec un petit sourire tendrement ironique : je savais que vous étiez les meilleurs ! « Mes lions superbes et généreux », comme aurait dit le père Hugo...

— Ça va, charrie pas quand même ! sourit Boris, que la verve gouailleuse de la jeune femme amusait toujours. Et ici ? Il ne s'est rien passé de notable ?

— Non... Ah ! si : tu as reçu un coup de fil, il y a à peu près une heure, répondit Géraldine. Une certaine Élodie Boileau. Elle n'a pas voulu me dire pourquoi elle appelait : j'en ai déduit qu'il devait s'agir d'un cœur que tu as méchamment brisé !

Corentin fronça les sourcils :

— Élodie Boileau... Élodie Boileau... C'est vrai que ça me dit quelque chose, ce nom. Mais du diable si...

— Elle avait un accent québécois assez prononcé, précisa alors Géraldine Hébert.

Un voile se déchira et la lumière se fit d'un coup dans la mémoire de Boris Corentin :

— Élodie, bon sang ! si je m'attendais à la voir resurgir, celle-là, après tout ce temps ! Tu te souviens, Mémé ?

— Euh... pas vraiment, non... dut avouer Aimé Brichot, en triturant machinalement la pointe de sa moustache.

Son coéquipier eut un petit sourire ironique, et ajouta, histoire de le mettre sur la voie :

— Tu devrais, pourtant : c'est quand même cette délicieuse personne qui t'a prodigué des petits massages pendant plusieurs jours...

Cette fois, ce fut au tour d'Aimé Brichot de retrouver le fil de ses souvenirs :

— Élodie ! mais oui, j'y suis maintenant ! c'est la petite kiné québécoise qui officiait au centre de thalasso de Saint-Malo, lorsque j'y suis allé, il y a... voyons, ça peut faire combien de temps déjà ?

— Quelques années, éluda Boris. En tout cas, ça fait plaisir qu'elle se souvienne de nous...

— C'est la moindre des choses, voyons ! fit Brichot. On lui a quand même sauvé la vie, je te rappelle !

Géraldine se planta devant Boris Corentin, les poings sur les hanches et la mine vaguement suspicieuse :

— Et toi ? Elle ne t'aurait pas massé aussi, des fois, la petite kiné québécoise ?

— Si, mais en dehors de ses heures de travail, et pas dans un but strictement thérapeutique, si tu veux savoir ! lui répondit Boris sur le même ton. Bon, à part ça, je me demande ce qu'elle peut bien me vouloir, Élodie, après plusieurs années de silence radio...

— Peut-être qu'elle est de passage à Paris et qu'elle a envie de s'en reprendre un petit coup dans les baguettes... suggéra Géraldine, d'un ton badin.

Corentin la dévisagea d'un air accablé :

— Tu ne pourrais pas essayer – oh ! ne serait-ce qu'essayer ! – de choisir des expressions un tout petit peu plus classe, de temps en temps ?

— Quitte à ce qu'elles soient moins imagées, tant pis... appuya Aimé Brichot, en se retenant de rire.

— De toute façon, te bile pas, tu devrais le savoir assez vite, ce qu'elle te veut, enchaîna Géraldine sans s'occuper des remarques des deux hommes : elle a dit qu'elle essaierait de rappeler plus tard et que tu...

À ce moment précis, le téléphone fixe se mit à sonner, sur le bureau de Boris Corentin. Qui fut à peine surpris de reconnaître la voix chaude et assez fortement « accentuée » d'Élodie Boileau.

— Boris ? C'est bien toi ? demanda-t-elle, sur un ton nettement

soulagé. Criss ! j'ai bien cru que j'arriverai jamais à te rejoindre. J'étais en tabarnak [13], peux pas savoir !

— Du calme, ma belle ! l'apaisa Boris, d'une voix tranquille. Et d'abord, tu es où, là ? À Paris ?

— Non, à Québec. Chez moi...

— Et brusquement, comme ça, après plusieurs années de silence total, tu as eu envie de me parler ?

— Moque-toi pas de moi ! Je suis vachement inquiète, depuis quelques jours. Il n'y a que toi qui peux m'aider, Boris !

— À six mille kilomètres l'un de l'autre, je ne vois pas très bien comment, mais dis toujours...

— J'ai une de mes *chum* [14] qu'a disparu.

— Comment ça, disparu ? demanda Corentin, un peu surpris.

— Ben, comme je te le dis : elle n'est plus nulle part. Avant-hier, on devait souper ensemble, le soir, pis elle est pas venue. J'suis allée chez elle : personne. Je commence à flipper vraiment, t'sais.

Boris Corentin laissa passer quelques secondes de silence, avant de demander :

— Mais, dis-moi : je peux savoir pourquoi tu me racontes tout ça, à moi ?

— Parce que tu fais partie de la police *française* ! répondit la jeune femme avec force. Et que ma *chum*, c't'une Française, elle aussi. Elle s'appelle Sandra Simonnet et elle...

— Woh ! du calme, s'il te plaît ! l'interrompit Corentin. Elle est peut-être française, ta copine Sandra, mais si je comprends bien c'est quand même au Québec qu'elle a disparu, non ? Alors pourquoi tu ne vas pas parler de tout ça à la police locale ?

— Mais j'y ai été, esti ! J'ai été reçue par un maudit épais qui m'a pris pour une folle, qui m'a dit de me calmer et que Sandra allait probablement réapparaître ben vite, qu'elle était libre, majeure et vaccinée, qu'on était pas mariées ensemble, qu'elle avait pas de comptes à me rendre, que des niaiseries comme ça !

— T'as pas essayé de lui téléphoner, à ta... *chum* ! demanda Boris, histoire de dire quelque chose, de faire semblant de s'intéresser.

— Prends-moi pas pour une Mongole, Boris ! Évidemment que j'ai essayé, tiens ! Seulement, elle est tout le temps sur messagerie. Et, en plus, pour tout arranger, moi, j'ai perdu mon portable je ne sais où. Fait que si elle essaie de me rejoindre, elle peut pas...

Boris Corentin s'efforça de ne rien laisser paraître de l'agacement qui commençait à le gagner :

— Écoute, ma chérie (*là, petit sourire ironique de Géraldine Hébert...*), je comprends que tu puisses être un peu inquiète au sujet de ta copine. Mais, franchement, je crois que mon collègue québécois a raison : elle a sûrement tout simplement oublié votre dîner et elle s'est trouvée autre chose à faire. Elle a peut-être rencontré un mec... On a vu des filles perdre la tête pour moins que ça !

Il y eut un gros soupir à l'autre bout du fil, puis :

— Vraiment, Boris, je ne m'attendais pas à ça de toi. Tu me déçois, t'sais...

Corentin se sentit obligé de faire un geste, ne serait-ce que pour reconquérir l'estime d'Élodie Boileau, qui semblait vraiment déçue par son manque d'enthousiasme.

— Écoute, voilà ce qu'on va faire, décida-t-il. Tu vas me dire tout ce que tu sais sur cette fille, et notamment ce qui concerne sa famille, ici, en France. Avec ça, je vais faire ma petite enquête pour voir si, eux, ils ont eu des nouvelles récemment. Je suis sûr que tout ça va s'éclaircir rapidement.

— Je préfère ça ! fit Élodie, soulagée. J'avais peur que tu sois dev'nu un esti de vieux con, avec l'âge !

— Je te remercie pour cette évocation de mon grand âge, grimaça Corentin, mais je te signale que je n'ai pas encore 40 ans, contrairement à ce que tu sembles supposer ! Bon, allez, envoie-moi les renseignements que tu as sur cette Sandra Simonnet, je note...

Cinq minutes plus tard, il raccrochait, non sans avoir promis à la jeune Québécoise de s'occuper de son affaire pas plus tard que tout de suite.

— Monsieur Corentin a ses bonnes œuvres ? interrogea ironiquement Géraldine Hébert.

— Et des bonnes œuvres internationales, encore ! appuya Aimé Brichot, sur le même ton. C'est que ce n'est pas n'importe qui, Môssieur Corentin, ça non !

— Sérieusement, Boris, reprit Géraldine, tu vas réellement t'occuper de cette histoire ?

Corentin haussa les épaules :

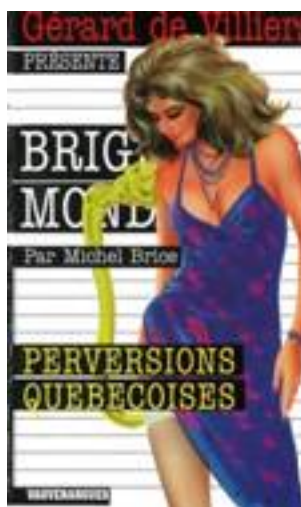
— Je vais passer un ou deux coups de fil, à tout hasard. Ne serait-ce que pour rassurer Élodie Boileau, qui m'a semblé vraiment inquiète pour sa copine.

— T'as besoin d'aide ? proposa gentiment la jeune femme.

— Pas de refus, accepta Boris. Le premier truc, c'est de « loger » ses parents, dont tout ce qu'a pu me dire Élodie, c'est qu'ils habitaient *du côté de Pontoise*.

— Côté gauche ou côté droit ? s'informa Géraldine, qui avait déjà décroché son téléphone.

CHAPITRE III



Tout avait commencé par hasard.

À chaque fois qu'elle y repensait, et elle y repensait de plus en plus souvent, Johanne Fradette ne pouvait s'empêcher de se dire qu'il aurait suffi de vraiment pas-grand-chose pour que rien n'arrive.

Pour que le cauchemar n'ait pas lieu.

Pendant encore une minute ou deux, elle continua de tourner en rond, sans but, l'œil éteint et sa chevelure blonde en bataille, dans sa grande cuisine équipée à l'américaine, en traînant sur le parquet peint ses pieds chaussés de mules roses, et aux ongles impeccablement vernis de rouge.

Pour finir, elle alla se planter devant la large fenêtre à guillotine et observa sans les voir les va-et-vient des passants, sur la rue d'Auteuil.

Dehors, il faisait un beau soleil québécois et, par rapport à la veille, la température était brusquement remontée d'une dizaine de degrés.

C'était l'été indien. Ou, plutôt, l'été *des* Indiens, comme on disait de préférence, ici. Cette microsaison de quelques jours qui n'existait que dans ce coin du monde : nord-est des États-Unis et Québec [15].

Du coup, les femmes avaient ressorti des placards les petites robes

d'été, les bustiers à dos nu, les chemisiers légers. Comme pour ne rien laisser perdre de ce « rab » de belle saison. Et les cafés et les restaurants avaient fait la même chose avec leurs terrasses en plein air.

Une seule personne semblait rester aussi sombre et frileuse qu'en plein cœur de l'interminable hiver : Johanne Fradette elle-même.

Qui ne cessait de tourner et retourner dans sa tête tout ce qui leur était tombé dessus, à Jacquelin et à elle, depuis un peu moins de deux mois.

Très exactement depuis que Thérèse Desrosiers, sa sœur, de trois ans sa cadette, avait eu la mauvaise, la très mauvaise et très funeste idée, de quitter Chicoutimi[16] pour venir passer quelques jours à Québec, chez eux.

Le soir de son arrivée, tout s'était merveilleusement bien passé. En y repensant, et à la lumière des terribles événements ultérieurs, Johanne se disait que tout s'était *un peu trop bien* passé, même.

Jacquelin, parfaitement capable de faire la gueule et de ne pas décrocher un mot durant toute une soirée, s'était au contraire montré, durant tout le souper et la soirée, charmant, plein d'attentions, de gentillesse, de drôlerie et d'entrain, charmeur pour tout dire.

Un peu trop charmeur...

De son côté, elle qui avait souvent la dent dure avec les hommes et n'hésitait pas à les remettre à leur place, Thérèse avait été tout sucre et tout miel avec Jacquelin. Johanne avait même été surprise de la voir plusieurs fois éclater de rire, à des plaisanteries scabreuses qui, d'ordinaire, auraient eu le chic de réveiller instantanément la féministe qui ne dormait jamais que d'un œil chez elle.

Mais, là encore, toute au plaisir de voir la soirée se dérouler si agréablement, Johanne ne s'était pas méfiée. N'avait rien senti venir...

Elle s'arracha à sa contemplation vide, presque bovine de la rue, et se dirigea vers le plan de travail situé à droite de la cuisinière électrique. Elle se versa le reste de café froid et en avala une gorgée machinalement. Le manque de sucre lui fit faire la grimace, mais elle ne prit pas la peine d'en prendre un morceau ou deux dans le placard mural, pourtant situé juste devant ses yeux.

Toujours en traînant les pieds, comme une vieille femme fatiguée, Johanne retourna se planter devant la fenêtre. Contemplant sans les voir réellement les passants qui circulaient dans les deux sens sur le trottoir de la rue d'Auteuil.

De nouveau, comme fixée par un aimant terriblement puissant, sa

pensée était revenue s'accoler à ce qui s'était déroulé deux mois plus tôt, lors de la visite impromptue de sa sœur, Thérèse.

C'est le deuxième jour, que tout avait basculé. Johanne était rentrée beaucoup plus tôt que d'habitude de la boutique d'encadrement qui l'employait à mi-temps, située en Basse Ville, rue Sous-le-Fort, juste derrière la place Royale. En entrant dans l'appartement, elle avait entendu le rire de sa sœur, provenant du salon.

Un drôle de petit rire de fille chatouillée...

Au lieu de signaler sa présence, comme elle aurait sans doute dû le faire, Johanne avait remonté le corridor sans bruit, le cœur battant d'un mauvais pressentiment.

La porte du salon était restée entrouverte. Pas beaucoup : juste assez pour offrir à Johanne une vue imprenable sur le grand canapé trônant au milieu de la pièce.

Elle en était restée clouée sur place, bouche ouverte, pupilles dilatés par la stupéfaction.

Thérèse était affalée dans le canapé, cuisses largement ouvertes, sa jupe relevée sur son ventre, exhibant sa toison flamboyante de vraie rousse.

Elle avait aussi ouvert son chemisier et, comme elle ne portait pas de soutien-gorge, ses gros seins fermes, à la peau laiteuse, étaient offerts aux regards.

Et, surtout, aux caresses, aux suctions et aux morsures de la bouche vorace de Jacquelin, penché sur elle.

Jacquelin qui, non content de téter en grognant les mamelons roses et incroyablement turgescents de sa belle-sœur, avait également enfoui sa main entre ses cuisses un peu trop grasses et fourrageait de tous ses doigts dans son intimité impudiquement ouverte.

De son côté, Thérèse, le visage rouge et les yeux luisant de lubricité, massait fiévreusement le devant du pantalon de son beau-frère, qui faisait une bosse considérable.

— Depuis le premier jour que je t'ai vue, j'ai envie de te fourrer, esti ! soupira Jacquelin, en relevant la tête. Et je sais que tu en as envie aussi, ma belle salope !

Au lieu de s'offusquer – ce qu'elle n'aurait pas manqué de faire en toute autre circonstance, Johanne en était bien certaine –, Thérèse eut le même petit rire chatouillé.

— T'es un criss de gros cochon ! roucoula-t-elle, d'une voix que Johanne trouva insupportablement niaise.

Et, d'un coup, toujours dissimulée par le chambranle de la porte

entrebâillée, la jeune femme se sentit envahie par une irrésistible bouffée de haine.

Pas contre Jacquelin, non : contre elle, sa sœur. Cette petite putain qui avait entraîné son mari dans ces débordements obscènes, répugnants.

Jacquelin, Johanne ne pouvait pas lui en vouloir, c'était au-dessus de ses forces.

C'était son homme, point final.

C'était surtout celui qui, pour la première fois, trois ans plus tôt, lui avait révélé que le plaisir sexuel existait ailleurs que dans les films et les romans. Et qu'elle, Johanne, pouvait en avoir sa part, toute sa part.

Rien que pour ça, Johanne savait que jamais, en aucune circonstance, elle ne ferait rien contre Jacquelin. Que, toujours, le monde entier aurait tort contre lui.

Même si, en l'occurrence, le monde entier était incarné par sa propre sœur.

Et la haine qui venait de l'envahir en une irrépressible bouffée était tout entière dirigée contre elle, contre Thérèse. Contre cette petite salope rousse, au visage agressivement sensuel qui, à présent, se laissait caresser le sexe en soupirant, et massait fébrilement la queue de son mari !

Johanne était possédée par l'envie de faire irruption dans la pièce, de bondir jusqu'au canapé et de gifler sa sœur à toute volée. Pour lui apprendre à lui voler son homme. Pour lui faire mal, tout simplement.

Seulement, une force encore plus puissante que la haine la clouait sur place, l'empêchait de signaler sa présence aux deux autres.

C'était le respect quasi sacré qu'elle éprouvait pour Jacquelin, pour ses volontés et ses moindres désirs. Avec lui, depuis qu'elle avait éprouvé son premier orgasme sous ses coups de boutoir puissants, elle se sentait comme une petite fille devant son père. Ou comme une bigote agenouillée devant l'image de son Dieu. Même si elle l'avait voulu – et elle le voulait, en cette seconde même –, elle aurait été incapable de faire quoi que ce soit qui puisse contrarier son « seigneur et maître », comme il lui arrivait de nommer Jacquelin pour elle-même, moitié plaisantant mais aussi moitié sérieuse.

Alors, elle restait là, dissimulée derrière la porte, dévorant de ses yeux fixes le spectacle qui continuait, à l'intérieur du salon, sur le canapé.

Car, visiblement, Jacquelin avait décidé de passer à la vitesse supérieure.

Il s'était redressé et, rapidement, avait ouvert son jean. Pour en extraire cette superbe virilité, noueuse et fière, que Johanne connaissait si bien.

— Tu la trouves assez grosse ? demanda-t-il, avec une certaine fatuité typiquement masculine. C'est pas du bel outillage, ça, qu'est-ce t'en dis ?

En découvrant l'engin pointé vers son ventre nu, Thérèse eut un petit gloussement idiot. Comme d'elles-mêmes, ses cuisses s'ouvrirent encore plus largement, tandis qu'elle passait un bout de langue mutine sur ses lèvres épaisses et trop rouges, comme elle avait dû le voir faire aux actrices de films X, car Johanne trouva la chose totalement outrée, manquant du plus élémentaire naturel.

Du plus loin qu'elle se souvenait, sa sœur avait toujours été une horripilante petite poseuse...

Jacquelin s'avança vers la rousse, entre ses jambes ouvertes, précédé de sa formidable verge, couvée par Thérèse de ses yeux brillants d'excitation.

— J'ai le goût que tu me sucés un peu avant que je te baise, annonça Jacquelin, avec une grande simplicité.

Aussitôt, d'un bloc, Johanne vit le visage de sa sœur se fermer. Thérèse prit une mine outragée et un ton hautain pour laisser tomber :

— Comptes-y pas ! Je ne fais jamais ça à mes *chums*, c'est ben trop dégoûtant !

C'était exactement ce qu'elle n'aurait pas dû dire. De là où elle était, Johanne vit les traits de son mari se figer, se durcir, prendre la rigidité et la fixité de la pierre. En même temps, il devint blanc comme un linge. Tout son corps fut pris d'un tremblement irréprensible et ses poings se fermèrent comme malgré lui.

Enfin, ce que Johanne savait être chez lui un signe de fureur extrême, la cicatrice de sa joue, d'ordinaire plus pâle que le reste de sa peau, devint subitement d'un rose presque rouge.

Il était au bord de l'explosion. Cela lui arrivait très rarement, mais, dans ces cas-là, Johanne savait qu'il était capable de se laisser aller à la plus grande violence.

Elle se dit qu'elle devrait entrer dans la pièce maintenant, que la diversion suffirait sûrement à faire « retomber le soufflé ». Mais elle n'en fit rien.

« Cette petite salope de Thérèse a allumé l'incendie, songeait-elle, qu'elle se débrouille donc pour l'éteindre, à c't'heure ! »

Dans le salon, Thérèse ne semblait pas se rendre compte de ce qui se passait. Tellement pas, même, qu'elle crut bon d'en rajouter une

couche :

— Dis-toi bien qu'il y a deux choses qui sont interdites aux hommes, chez moi : c'est ma bouche et mon trou d'cul ! tâche de t'en souvenir, si tu veux qu'on res...

Thérèse n'eut pas le loisir de terminer sa phrase, qui s'acheva net au milieu d'un mot.

À cause du coup-de-poing monumental que Jacquelin venait de lui balancer en pleine figure, lui faisant éclater la lèvre supérieure.

La bouche pleine de sang, Thérèse fut tellement stupéfaite d'avoir été frappée par son beau-frère qu'elle ne sentit même pas la douleur, sur le moment.

Ce n'est que plusieurs secondes après, en passant machinalement sa main sur sa bouche et en la découvrant pleine de sang, qu'elle se mit à hurler d'une voix stridente.

Affolé par ce cri, qui risquait d'ameuter toute la maison, et aussi les passants, dehors, Jacquelin ne trouva pas d'autre solution que de lui balancer un nouveau coup-de-poing en pleine face. Qui, celui-ci, atteignit Thérèse sous l'œil gauche et lui ouvrit la pommette.

Mais, du coup, terrorisée par cette nouvelle attaque, elle cessa de crier, se contenta de geindre sourdement sous l'effet de la douleur qui lui zébrait la figure.

— Tu vas voir, si je ne vais pas m'occuper aussi de ta bouche et de ton cul de salope ! rugit Jacquelin, en levant le poing pour la troisième fois, les traits déformés par un horrible rictus.

Avec un gémissement de peur, Thérèse se protégea le visage des avant-bras et se recroquevilla sur elle-même, genoux repliés à hauteur de la poitrine, offrant à Jacquelin une vue imprenable sur le beau fruit mûr qui s'épanouissait à la jonction de ses cuisses un peu grasses, environné de sa petite forêt rousse et bouclée.

Mais, au lieu de la frapper, le Québécois lui écarta violemment les bras, et les lui tordit vers l'arrière, lui arrachant un nouveau cri de douleur. Puis, avançant le ventre, il projeta son sexe, toujours en pleine érection, jusqu'à ce qu'il entre en contact avec les lèvres de Thérèse, épaisses et maculées de sang.

— Et maintenant, tu vas me sucer, comme je t'ai dit, esti de salope ! Et t'as intérêt à t'appliquer, sinon...

Jacquelin n'eut pas besoin de terminer sa phrase. De sa place, Johanne vit sa sœur, les yeux pleins de larmes, entrouvrir les lèvres et engloutir la verge pointée droit sur elle.

Et, de façon totalement inexplicable pour elle, elle en ressentit un plaisir trouble, mais violent. Malgré elle, sa main droite descendit le

long de son propre corps et se glissa entre sa peau et l'élastique de sa jupe flottante. Puis, à l'intérieur de ses « bobettes » de coton blanc.

Lorsque ses doigts atteignirent l'orée de son pubis renflé et parfaitement glabre, elle dut se mordre la lèvre inférieure pour ne pas gémir de plaisir.

Sur le canapé, totalement domptée par l'accès de violence dont elle venait d'être la victime, Thérèse s'appliquait à engloutir le gros pieu de chair noueuse qui lui distendait les lèvres.

Elle l'engloutissait méthodiquement, le prenant jusqu'au fond de sa gorge, puis le faisait coulisser dans l'autre sens, et le long membre épais ressortait presque entièrement de sa bouche, rouge, dur et luisant de salive, avant de redisparaître entre les lèvres pulpeuses qui l'aspiraient à nouveau.

Derrière la porte, Johanne sentait qu'elle était en train de perdre la tête pour de bon. Appuyée contre le bord du mur, les jambes légèrement écartées et tremblantes, elle se caressait de plus en plus vite, enfonçant ses doigts aussi loin que possible dans son ventre gorgé de miel, frottant au passage le gros bourgeon dur et proéminent niché tout en haut de la fente amoureuse.

Le plaisir était en train de monter en puissance, du creux de ses reins, envahissant tout son ventre, lorsque la situation changea brusquement, sur le canapé.

Avec dureté, Jacquelin repoussa la tête de Thérèse vers l'arrière, s'arrachant à la douce caresse de ses lèvres. Son sexe, tendu au maximum oscilla lourdement dans l'air moite et confiné du salon, avant de s'immobiliser, légèrement pointé vers le haut.

— Tourne-toi, maintenant ! ordonna Jacquelin d'une voix sèche. Présente-moi ton gros cul !

Johanne trouva que la formule était très exagérée : sa sœur n'avait pas réellement un « gros cul ». Juste une paire de fesses confortables, agréablement rebondies...

Mais Thérèse, encore sous le choc des coups de poings encaissés, ne songea pas à s'offusquer de l'insulte. Elle se plaça à genoux sur le canapé, appuyant sa poitrine contre le dossier et creusant les reins pour faire ressortir le sillon de sa croupe. Elle fit quand même une dernière tentative pour éviter ce qu'elle considérait comme le pire :

— Sois gentil, s'il te plaît : prends-moi normalement. J'aime vraiment pas ça qu'on m'encule, t'sais...

— On s'en calisse de c'que t'aime ! grinça Jacquelin en réponse.

Il la saisit par les hanches, et Johanne vit les doigts de son mari crocheter durement la peau douce de sa sœur, qui eut un

frémissement de tout le corps, en se sentant « prise » dans ces véritables serres humaines.

— Sois gentil... implora-t-elle de nouveau, en tournant un visage implorant vers lui, par-dessus son épaule.

Pour toute réponse, elle eut droit à un méchant sourire froid, d'assez mauvais augure.

Instinctivement, elle se crispa. Johanne vit les muscles de ses fesses se tendre et le bas de son corps se rétracter, comme pour éviter ce que Jacquelin se préparait à lui infliger.

« Elle est idiote, songea-t-elle, tout en continuant à se caresser machinalement. Plus elle sera crispée et plus ça lui fera mal... »

Et, bizarrement, Johanne se rendit compte que la perspective des souffrances que sa sœur s'apprêtait à endurer ne lui causait aucune peine particulière. Bien au contraire...

« Bien fait ! pensa-t-elle encore. Elle n'aura que ce qu'elle mérite. Ça lui apprendra à crouser mon *chum*, à cette maudite épaisse ! »

Elle vit son mari prendre mie profonde inspiration, ses doigts se crispent encore plus sur les hanches larges de sa sœur, et elle sentit son excitation monter de plusieurs crans, rien qu'à anticiper la perforation imminente.

L'esprit enfiévré par le plaisir physique qu'elle était en train de se donner, Johanne avait l'impression de ressentir la progression affolante du sexe mâle à l'intérieur de ses propres reins, la dilatation délicate de ses chairs les plus intimes, les plus secrètes.

Ça aussi, c'est à Jacquelin qu'elle le devait : sa découverte des plaisirs divins qu'une femme peut goûter à la sodomie, pour peu que celle-ci soit pratiquée avec art et délicatesse, et que la femme soit vraiment réceptive.

Ce qui n'était visiblement pas le cas de Thérèse, complètement contractée.

Johanne vit les muscles des bras et des cuisses de son mari se durcir, avant l'assaut. Sans même en avoir conscience, elle accéléra le mouvement de friction de son index sur son clitoris dardé.

Le hurlement de sa sœur lui vrilla les oreilles, et envoya une giclée d'adrénaline dans ses artères.

D'un seul coup de reins, puissant, irrésistible, Jacquelin venait de s'engloutir entre les fesses rondes de Thérèse. Qui se mit à ruer, afin d'échapper à cette verge monstrueuse qui la poignardait littéralement.

Mais, comme Jacquelin, au lieu de se retirer, ne faisait qu'accélérer ses coups de boutoir, son hurlement gagna encore en intensité et devint suraigu.

— Tais-toi donc, maudite épaisse ! gronda son violeur, sans cesser de la pilonner avec force. Tu vas finir par ameuter tous les voisins, à brailler comme ça !

D'un coup, Johanne réalisa qu'il avait raison : si Thérèse continuait à s'égosiller de cette manière, dans trois minutes, il y avait dix personnes en train de frapper à leur porte, s'inquiétant de ce qui pouvait bien se passer chez les Fradette.

Sans réfléchir à ce qu'elle faisait, Johanne retira sa main d'entre ses cuisses et se rua à l'intérieur du salon. Elle se précipita jusqu'au canapé, empoigna sa sœur par ses cheveux roux et la gifla à toute volée.

Saisie, Thérèse s'arrêta net de crier. Tandis que, collé à sa croupe, Jacquelin, lui aussi stupéfait de l'irruption, s'immobilisait, le sexe toujours fiché au plus profond de la croupe de sa belle-sœur.

— Est-ce que tu vas te taire, esti de putain ! gronda-t-elle, avec un regard lourd de mépris en direction de sa sœur, hébétée. Tu as trouvé malin d'aguicher mon *chum*, alors maintenant, tu vas jusqu'au bout !

Un éclair de satisfaction passa dans les prunelles de Jacquelin et un sourire de triomphe étira ses lèvres minces, tordant la balafre de sa joue.

Il avait immédiatement compris qu'il n'avait rien à redouter de sa femme, ni colère, ni pleurs, ni jalousie stupide. Non seulement, elle n'était pas contre lui, mais elle se faisait, tout naturellement, sa complice.

Du coup, il ressortit presque entièrement sa verge du puits étroit et chaud qui l'engainait, et se rua de nouveau, de toute sa puissance, à l'intérieur des reins de Thérèse. Laquelle se remit à hurler de plus belle, sous cette intrusion en force.

Aussitôt, Johanne lui plaqua la main sur la bouche pour la faire taire. De l'autre, elle l'empoigna par les cheveux et lui tira violemment la tête en arrière.

— C'est qu'elle nous ferait avoir des ennuis avec tous nos voisins, cette maudite épaisse ! grogna-t-elle, avec un petit regard complice en direction de Jacquelin, qui pilonnait en puissance les fesses de sa belle-sœur, la sueur au front et un petit sourire cruel sur les lèvres. Elle ne se rend même pas compte de la chance qu'elle a, d'avoir une aussi belle queue que la tienne dans le cul !

Thérèse se tortillait dans tous les sens pour tenter d'échapper à la matraque de chair dure qui lui ramenait les entrailles. Mais Johanne la tenait solidement et Jacquelin put aller jusqu'au plaisir suprême sans être « désarçonné ». Il se colla brusquement à la croupe frémissante de sa victime, la tête rejetée en arrière, et jouit

longuement en éructant, se déversant à longs jets brûlants entre les fesses de sa belle-sœur.

Lorsqu'il se retira enfin, Johanne s'écarta également de Thérèse. Qui s'effondra sur le canapé, en sanglots. Sans plus s'occuper d'elle, Jacquelin prit sa femme dans ses bras et la serra contre lui, lui caressant gentiment la croupe à travers le fin tissu de sa jupe.

— Faut pas que tu sois en calisse après moi, t'sais : c'est elle qui est v'nue me tourner autour parce qu'elle avait envie de s'faire fourrer !

— Je l'sais bien que c'est elle, va ! ronronna Johanne, qui était cependant presque assurée du contraire. Elle a eu que c'qu'elle méritait. Quand je pense que je l'ai accueillie chez nous, et voilà ma récompense...

À ce moment, Thérèse cessa de pleurer brusquement. Elle bondit hors du canapé et se rua jusqu'à la porte du salon. Juste avant de quitter la pièce, elle se retourna vers les deux autres et les enveloppa d'un regard brûlant de haine.

— Vous croyez que vous allez vous en tirer comme ça, vous autres ? lança-t-elle d'une voix vibrant d'une rage froide. Je monte préparer mes affaires et je crisse mon camp d'icitt, si vous voulez savoir ! Mais, avant de m'en r'tourner chez nous, je vais passer par le poste de police. Et je vais dire tout ce que j'ai subi icitt ! Attendez-vous à de gros ennuis !

Et elle disparut hors de la pièce.

Johanne et Jacquelin échangèrent un regard lourd.

— On est dans marde [17] ... murmura la jeune femme, sur un ton catastrophé. On arrivera jamais à la persuader de fermer sa grand'gueule.

— Il ne s'agit pas de la persuader de se taire, dit alors Jacquelin entre ses dents, le regard fixe. Il s'agit juste de l'empêcher de parler. Et, ça, je sais comment m'y prendre... à condition d'être ben sûr que t'es avec moi...

Johanne comprit tout de suite ce que son mari voulait dire, à quel acte terrible il faisait allusion. Elle sentit un poids énorme lui plomber l'estomac et une coulée de sueur glaciale dévaler le long de sa colonne vertébrale.

Mais, pratiquement dans le même instant, elle sut que Jacquelin avait raison : il fallait absolument empêcher Thérèse de leur créer des ennuis avec la police.

Et l'en empêcher *définitivement*.

Avec un profond soupir, Johanne Fradette s'arracha péniblement à

sa contemplation morose de la rue d'Auteuil, et vint s'asseoir derrière la grande table de cuisine, où se trouvaient encore les deux bols du petit-déjeuner qu'elle avait pris avec Jacquelin, quelques heures plus tôt.

Elle s'efforça de chasser l'image de sa sœur de son esprit : ça lui était encore vraiment trop pénible.

Et s'il n'y avait eu que ça...

Bien sûr, elle pouvait toujours se dire que, au fond, elle n'y était pour rien, qu'elle n'était pas coupable.

Puisque c'était Jacquelin, et lui seul, qui était allé dans la chambre occupée par Thérèse, *et qui l'avait étranglée de ses propres mains*.

C'était lui aussi, et lui seul, qui avait chargé son corps, en pleine nuit, dans le coffre de la Toyota, et avait roulé durant trois heures, vers le nord, afin d'enfouir le corps de Thérèse au plus profond de l'immense forêt canadienne, là où, avec un peu de chance, personne ne le trouverait jamais.

Seulement, elle avait beau se répéter tout ça, Johanne savait très bien qu'elle était complice de son mari. Qu'elle avait, en quelque sorte « co-assassiné » sa propre sœur.

Et il y avait pire... Beaucoup plus inquiétant pour l'avenir, en tout cas.

Trois semaines après, un soir tard, Jacquelin était rentré avec Isabelle, une élève du CEGEP [18], qu'il avait prise en stop à la sortie de Trois-Rivières [19].

Il avait exigé de Johanne qu'elle participe au viol de la jeune étudiante.

Et elle l'avait fait.

Ensuite, comme pour mieux la lier à lui, pour l'empêcher de revenir en arrière, il avait également exigé qu'elle maintienne la jeune fille immobile pendant qu'il l'étranglait. Puis, qu'elle vienne avec lui dans le bois, afin de l'aider à faire disparaître le corps.

Tout cela, Johanne l'avait fait.

Parce que, même si elle l'avait vraiment voulu, ce qui n'était pas le cas, elle se sentait complètement incapable de résister à la volonté de Jacquelin.

Enfin, quelques jours plus tôt, ça avait recommencé avec cette Française, Sandra. Là, Jacquelin lui avait encore fait franchir un cran, descendre une marche supplémentaire, en exigeant qu'elle participe activement à leurs jeux érotiques, qu'elle fasse elle aussi l'amour avec la Française.

Et, là encore, Johanne s'était soumise à cette volonté de son

homme, devant laquelle elle se sentait sans force...

Johanne se leva brusquement, incapable de rester assise plus longtemps. Et elle revint se planter devant la fenêtre à guillotine donnant sur la rue.

Le plus terrible, finalement, ce n'était pas ce qui s'était passé avec sa sœur et les deux autres filles.

C'était ce qui *allait* se passer. Demain, la semaine prochaine, dans un mois ou dans un an.

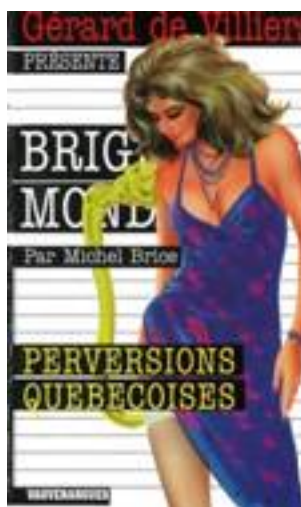
Car Johanne avait pris conscience d'une chose, depuis trois jours. Une chose terrible.

C'est que, ayant pris goût à ces séances érotiques macabres, Jacquelin allait recommencer, tôt ou tard.

Qu'il ne pouvait que recommencer.

Et que, elle, Johanne, la prochaine fois et les suivantes, serait de nouveau sa complice. Profondément écoeurée, certes, mais totalement soumise.

CHAPITRE IV



Boris Corentin croisa les jambes, trempa ses lèvres dans le whisky *single malt* qu'on venait de lui servir – sans glace, juste avec un léger trait d'eau fraîche pour en exalter les parfums de tourbe... – avant de reposer le verre en cristal de Bohème taillé sur la table basse en verre fumé.

Il enveloppa de son regard la silhouette pulpeuse de Nicole Simonnet, à demi allongée dans le canapé en face de son propre fauteuil, dont le corps à la fois lourd et appétissant était enveloppé dans une robe d'intérieur en soie imprimée, rouge foncé, or et argent.

La mère de Sandra, l'amie d'Élodie Boileau, prétendument disparue au Québec, avait accepté de le recevoir sans délai, après le coup de fil qu'il lui avait passé depuis le quai des Orfèvres. Alors même que, par prudence, Boris Corentin ne lui avait pas dévoilé le motif de l'entretien qu'il souhaitait avoir avec elle.

Au départ, d'ailleurs, il n'avait nullement l'intention de s'occuper de cette affaire, et il s'était empressé d'oublier l'entretien téléphonique qu'il avait eu avec Élodie. Ou, du moins, de le ranger dans un coin de son esprit d'où il ne comptait pas le faire ressortir...

Seulement, deux jours plus tard, la jeune kiné québécoise était

revenue à la charge. D'une voix de plus en plus angoissée, elle lui avait appris que Sandra Simonnet n'avait toujours pas reparu et que la police québécoise ne semblait toujours pas s'émouvoir de cette « disparition ». De guerre lasse, Corentin lui avait promis de faire quelque chose et de la rappeler, aussitôt qu'il en saurait plus.

— Rappelle-moi chez moi, sur le fixe, l'avait averti Élodie, vu que je n'ai toujours pas retrouvé mon criss de mobile...

C'est pourquoi, plus pour avoir la conscience en paix qu'autre chose, Boris Corentin s'était décidé à rechercher – et à trouver – l'adresse des parents de Sandra Simonnet. Qui habitaient non pas « du côté de Pontoise », comme Élodie Boileau avait cru devoir l'affirmer, mais dans le quartier le plus huppé d'Enghien-les-Bains. Ce qui, du point de vue du statut social de la famille Simonnet, faisait quand même une appréciable différence...

De fait, Corentin avait découvert une superbe bâtisse de style « début de siècle », située au milieu d'un parc de plus d'un hectare, planté d'arbres somptueux.

Il avait été reçu par une femme blonde d'environ 45 ans, à la beauté peut-être un peu trop classique, un peu trop « grande bourgeoise ». Mais l'éclat des yeux sombres et les formes souples et pleines de son corps magnifiquement conservé démentaient rigoureusement ce que son visage pouvait avoir de froid et de réservé.

L'échancrure de sa robe d'intérieur laissait deviner une poitrine lourde mais encore ferme, qui n'avait aucun mal à se passer de soutien-gorge. La croupe était ronde et charnue, sous la soie tendue, et la démarche souple, presque féline.

D'emblée, la mère de Sandra Simonnet s'était montrée très accueillante avec Boris, qu'elle ne s'était pas gêné pour détailler des pieds à la tête d'un œil appréciateur. Et sa voix s'était faite de velours, pour lui proposer un apéritif dans le grand salon, dont les immenses baies vitrées donnaient sur l'arrière du parc.

— Alors, que puis-je pour vous, commandant ? lui avait-elle demandé, une lueur amusée au fond de ses grands yeux noirs, en s'installant dans le canapé, avec les grâces d'une chatte sensuelle.

C'était le point délicat, pour Corentin : il ne s'agissait pas d'alarmer inutilement les parents de Sandra. D'un autre côté, il était bien obligé de révéler, au moins en partie, le motif de sa visite...

Il s'en tira du mieux qu'il put. Et il eut la surprise, quand il se tut, de voir Nicole Simonnet éclater d'un petit rire joyeux, presque moqueur.

— Mon pauvre ami ! s'exclama-t-elle, d'une voix caressante, cette petite Québécoise vous a fait perdre votre temps, je le crains fort...

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Que Sandra a toujours été comme ça, répondit Nicole Simonnet, redevenue plus sérieuse : quand l'envie lui en prend, elle est capable de disparaître, d'une minute sur l'autre, sans prendre la peine d'avertir ou elle va. Sans même le savoir elle-même, la plupart du temps. Elle nous a assez pourri la vie avec ça, quand elle était adolescente ! Les premières fois, mon mari écumait les hôpitaux et les commissariats de toute la région, alors que Sandra était tout simplement partie « pour quelques jours » chez des amis, sur la Côte ou à trois rues d'ici, sans même penser à nous le dire !

Nicole Simonnet replia ses jambes sous elle, sans paraître s'aviser que, par ce mouvement, elle avait fait glisser l'un des pans de sa robe de soie et offrait aux regards de son interlocuteur la quasi-totalité de ses cuisses rondes et agréablement charnues.

— Non, croyez-moi, il n'y a pas lieu de se mettre martel en tête avec ça, reprit-elle, en repoussant la mèche cendrée qui s'obstinait à revenir sans cesse balayer sa joue gauche. Sandra a pu avoir envie d'aller faire un peu de tourisme dans le Nord, ou de visiter Montréal, ou n'importe quoi d'autre. Si ça se trouve, elle a sauté dans le premier avion et se trouve à quelques kilomètres d'ici, sans que son père et moi en sachions quoi que ce soit. Elle en est tout à fait capable, vous savez !

Boris Corentin resta silencieux quelques secondes. Si Nicole Simonnet avait raison, à propos de sa fille, et il n'y avait vraiment aucune raison pour qu'elle ne le soit pas, il n'avait plus qu'à « replier les gaules », à rentrer au quai des Orfèvres et à téléphoner à Élodie Boileau, pour lui rendre compte de sa « mission ».

— Madame Simonnet...

— Je préférerais que vous m'appeliez Nicole, l'interrompit-elle de sa voix naturellement suave.

— Est-ce que vous pourriez tout de même de fournir une photo récente de Sandra, poursuivit Corentin, en ignorant l'incise. Juste pour dire que j'ai fait mon travail consciencieusement jusqu'au bout...

Nicole Simonnet s'était levée sans mot dire, s'était dirigée vers un petit meuble en bois de rose, à multiples petits tiroirs, et était revenue avec une photo qu'elle lui avait tendue.

Boris avait alors découvert une jeune fille au visage rieur, joli quoiqu'un peu émacié, aux cheveux bruns coupés courts, à la garçonne, et aux grands yeux d'un noir fiévreux.

— Je vous la rendrai dès que votre fille aura refait surface, assurait-il, en la glissant dans la poche intérieure de son blouson de toile beige clair.

— Ce qui me ferait plaisir, murmura alors Nicole Simonet, qui était restée debout presque contre lui, ce serait que vous me la rapportiez *en personne*...

Et, pour mieux faire comprendre ce qu'elle entendait par là, elle avança son genou droit entre les jambes légèrement écartées de Boris. Les pans de sa robe s'écartèrent avec un crissement soyeux, dévoilant sa jambe nue jusqu'au triangle noir de sa petite culotte de dentelle.

— C'était bien mon intention... répondit Boris en écho, en avançant ses doigts vers la peau veloutée qui s'exhibait complaisamment pour lui.

Lorsque la main masculine se glissa entre ses cuisses nues, Nicole Simonet émit un petit gémissement pouvant passer pour une protestation.

Mais, en même temps, ses doigts étaient déjà en train de dénouer hâtivement la ceinture rouge et or qui retenait sa robe sur son corps nu...

*

* *

Aimé Brichot et Géraldine Hébert levèrent la tête en même temps, en entendant s'ouvrir la porte du bureau des Affaires recommandées.

— Ah ! c'est toi, Boris ! tu tombes bien... fit son coéquipier attitré. Justement, j'étais en train de faire le ménage dans mon ordinateur et je me demandais s'il fallait encore garder les doubles de nos rapports, concernant l'affaire du député qui a été blanchi dans cette affaire de partouzes cocaïnées...

— Étant donné que ça n'est pas particulièrement encombrant, garde-les toujours... suggéra Corentin, en se débarrassant de son blouson, avant de l'accrocher à la patère, derrière la porte du bureau. C'est le genre de truc qui peut toujours resservir, le cas échéant.

— OK, j'archive, opina Brichot. Je vais même me créer un petit dossier rien que pour ça.

Il n'y avait pas si longtemps qu'Aimé Brichot s'était mis *sérieusement* à l'informatique. En fait, c'est Rose et Colette, ses jumelles de 12 ans, qui lui avaient un peu forcé la main : pour ne pas risquer de perdre la face vis-à-vis de ses filles, de plus en plus « pointues » dans ce domaine, il avait bien été obligé de s'y mettre.

Et, depuis que, grâce à ces « cours du soir », il se révélait plus performant que Boris Corentin lui-même, il avait un peu tendance à frimer...

Boris reporta son attention sur Géraldine Hébert. La jolie rouquine s'était immédiatement replongée dans la contemplation de son écran d'ordinateur, et elle arborait une moue profondément écoeurée, tandis qu'un pli soucieux barrait son front.

— Tu as des soucis ? lui demanda gentiment Corentin en s'approchant de son bureau, situé près de la fenêtre donnant sur le quai des Orfèvres et la Seine.

— Avec Rabert, on a dégotté une nouvelle cassette qui pourrait être un *snuff movie*, répondit Géraldine, d'une voix éteinte. Et il m'a demandé de l'étudier afin de déterminer si elle pouvait être de la même provenance que les autres. Je l'ai copiée sur DVD et je viens de me la taper intégralement : je peux te dire que c'est vraiment à vomir, si c'est « du vrai ». Une vraie horreur ! Tiens, jette juste un coup d'œil à ça, pour te donner une idée de ce que je viens de supporter...

Boris Corentin contourna le bureau et braqua son regard sur l'écran. Il découvrit une jeune femme ligotée, à quatre pattes, sur ce qui semblait être un lit. On n'en voyait pas plus, à cause du plan serré sous lequel était filmée la scène.

Par contre, ce qu'on distinguait très bien, c'était l'énorme godemiché de caoutchouc noir, qui dilatait horriblement l'anus de la malheureuse fille.

— En effet, ce n'est pas très ragoûtant, soupira-t-il. Mais rien ne dit qu'il s'agit bien d'un snuff mo...

Il s'interrompit net.

Sur l'écran, la fille enchaînée venait de tourner la tête vers la caméra, offrant en gros plan son visage ravagé par la souffrance et maculé de larmes.

Un visage qui le laissa sans voix durant plusieurs secondes, les yeux écarquillés et incrédules.

— Bon sang ! c'est pas vrai... finit-il par murmurer, d'une voix sourde, tandis que, sur l'écran, la fille avait repris sa position initiale, cachant de nouveau sa figure. Géraldine ! reviens en arrière, s'il te plaît ! et fais-moi un arrêt sur image sur le visage de cette fille...

La jeune femme leva les yeux vers Boris Corentin et parut frappée par son air tendu.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Boris ? demanda-t-elle. On dirait que tu viens de voir un fantôme...

— J'espère qu'il ne s'agit pas d'un fantôme, répondit-il sourdement. Allez, repars en arrière !

Géraldine s'exécuta et immobilisa l'image lorsque, de nouveau, le visage de la fille martyrisée emplît l'écran de son air égaré.

— Et voilà ! fit-elle, en se renversant contre le dossier de son fauteuil. Et, maintenant, est-ce qu'on peut savoir ?...

Pour toute réponse, Boris Corentin alla chercher, à la patère de la porte, le rectangle de papier glacé qui se trouvait dans la poche intérieure de son blouson de toile et revint le brandir sous le nez de Géraldine.

— Merde ! c'est la même fille ! s'exclama la jeune femme, en ouvrant des yeux ronds.

— C'est qui ? s'informa Aimé Brichot, qui avait quitté son bureau pour se rapprocher des deux autres.

Boris Corentin les regarda tour à tour sans rien dire, avant de laisser tomber, d'une voix morne :

— C'est Sandra Simonnet, la Française dont Élodie Boileau m'a signalé la disparition ! Cette photo est celle que m'a prêtée sa mère, il y a moins d'une heure.

Un silence lourd s'installa dans le bureau des Affaires recommandées, seulement déchiré par le meuglement d'une sirène de péniche, sur la Seine toute proche.

— À propos de ces films, finit par demander Aimé Brichot, en s'adressant à Géraldine Hébert, est-ce que Rabert et vous avez pu en déterminer la provenance ?

— Amérique du Nord, selon toute vraisemblance, répondit la jeune femme, avec un soupir. On ne peut pas être plus précis pour l'instant...

Tous les deux se tournèrent spontanément vers Boris Corentin, comme si, tout naturellement, c'était de lui qu'ils attendaient une décision quelconque. Décision qu'il prit effectivement illico :

— Je crois qu'il va être temps d'aller parler de tout ça avec Baba. Mémé, tu m'accompagnes ?

— Vaudrait peut-être mieux l'appeler avant, non ? fit Aimé Brichot, en décrochant le combiné de son téléphone, pour appeler le commissaire divisionnaire Charlie Badolini. Susceptible comme il sait être...

*

* *

Une petite demi-heure plus tard, Corentin et Brichot poussaient la double porte capitonnée qui donnait accès au « saint des saints » : le bureau de Charlie Badolini, ci-devant patron de la Brigade mondaine.

Au téléphone, le commissaire divisionnaire leur avait demandé ce délai avant de les recevoir, afin de régler d'abord une affaire en souffrance. Malgré ses préoccupations, Corentin n'avait pu s'empêcher de sourire. L'expression « affaire en souffrance » était un code mis au point entre Badolini et certains de ses plus proches subordonnés. Il signifiait textuellement : « le temps de me débarrasser aussi élégamment et rapidement que possible de l'emmerdeur qui est en ce moment assis en face de moi... »

— Alors ? claironna le commissaire divisionnaire de sa voix rendue rocailleuse par plusieurs décennies de tabagisme intensif. Qu'est-ce que vous aviez de si urgent à me dire, par cette splendide journée ?

Boris Corentin et Aimé Brichot échangèrent un regard dubitatif : le patron avait l'air d'une humeur si guillerette, si enjouée, si inhabituelle chez lui, que ça en devenait presque inquiétant...

Ils prirent place chacun dans l'un des deux fauteuils réservés aux visiteurs. Fauteuils de style Empire, comme tout le reste du mobilier, ce qui était bien la moindre des choses pour un Corse pur jus comme l'était Charlie Badolini.

— Figurez-vous, Messieurs, attaqua le commissaire divisionnaire en frottant l'une contre l'autre ses mains maigres et ridées, que je viens de virer d'ici – en douceur naturellement ! – un petit morveux d'attaché ministériel de la Place Beauvau, qui prétendait m'expliquer, à moi, les restructurations à faire dans MA brigade ! Je peux vous dire que, quand il est ressorti de ce bureau, il faisait dix bons centimètres de moins qu'en y entrant !

Corentin et Brichot échangèrent un regard entendu : voilà ce qui expliquait la mine guillerette du patron. Qui avait toujours adoré se payer des petits cartons sur les énarques fraîchement émoulus...

— Bien, je vous écoute... conclut Charlie Badolini, en allumant une nouvelle Job Spéciale au mégot de la précédente, qui lui brûlait les doigts.

— On a peut-être une affaire assez moche sur les bras, patron, attaqua Boris Corentin, en posant sur le bureau de Badolini la photo de Sandra Simonnet.

— Qui est cette fille ? demanda le commissaire divisionnaire, après y avoir jeté un coup d'œil rapide.

Corentin lui expliqua en quelques mots comment il avait eu vent de la disparition de Sandra Simonnet, par le coup de fil d'Élodie Boileau.

— Coup de fil auquel vous n'avez pas tellement attaché d'importance, si je comprends bien...

— Exact, patron, reconnut Corentin de bonne grâce. Ça me

paraissait un peu léger. D'autant que, apparemment, nos confrères québécois, sur place, ont eu à peu près la même réaction que moi...

— N'empêche que tu as quand même pris la peine, ce matin, de rendre visite aux parents de Sandra Simonnet, précisa Aimé Brichot, toujours prêt à voler au secours de sa flèche.

— Oui, et c'est la propre mère de Sandra Simonnet qui m'a confié sa photo.

— Et si vous en veniez à l'essentiel ? suggéra aimablement Charlie Badolini, en faisant voler un nuage de cendre grise, qui retomba en pluie sur les revers de son éternel costume croisé bleu pétrole.

— Je ne vous apprendrai évidemment rien, en vous disant qu'actuellement Géraldine Hébert bosse pour Rabert et Tardet sur cette affaire de snuff en provenance d'Amérique du Nord... reprit Corentin.

— Évidemment ! Et alors ?

— Alors, soupira Boris, il se trouve que l'« héroïne », si je puis dire, du dernier film qu'ils ont récupéré, est malheureusement Sandra Simonnet.

Cette fois, Charlie Badolini eut tout de même un léger sursaut et il perdit enfin le sourire réjoui qui ne quittait pas son visage parcheminé, depuis l'entrée dans son bureau de ses deux subordonnés préférés.

— Hein ? Vous êtes sûr ?

— Pas le moindre doute, patron, appuya Aimé Brichot. À moins que Sandra Simonnet ait une sœur jumelle cachée, mais sinon...

Charlie Badolini ne fut pas long à comprendre les implications de ce que venaient de lui révéler ses deux inspecteurs.

Après quelques secondes de réflexion silencieuse, que Corentin et Brichot respectèrent scrupuleusement, il releva la tête et vers eux et dit :

— Je suppose que si vous êtes ici, en face de moi, c'est pour discuter des modalités de votre départ pour le Québec... Je me trompe ?

— On ne peut rien vous cacher, patron ! sourit Boris Corentin. Il me semble en effet que notre présence là-bas pourrait s'avérer extrêmement précieuse, non seulement pour retrouver Sandra Simonnet, si c'est encore possible, mais aussi pour tâcher de démanteler complètement le réseau des snuff, vu que, à présent, nous tenons en quelque sorte les deux bouts de la chaîne. D'ailleurs, à ce propos...

Un sourire ironique plissa les petits yeux noirs du commissaire

divisionnaire, qui interrompit son subordonné d'une voix douceuse :

— Laissez-moi deviner, Boris : je parie que vous alliez me demander d'emmener Mademoiselle Hébert avec vous, sous prétexte qu'elle connaît parfaitement l'affaire des *snuff movies* ! J'ai faux ?

— Euh... non, en effet, c'est ça que je comptais vous suggérer, répondit Corentin, légèrement furieux de se sentir rougir, sous le regard un peu ironique des deux autres.

— De toute façon, si vous ne l'aviez pas demandé, je vous l'aurais collée d'autorité dans les pattes : ça sera très formateur, pour cette petite, de voir un peu du pays !

Charlie Badolini redevint sérieux et se pencha par-dessus son grand bureau, pour dire à ses deux inspecteurs :

— Occupez-vous des formalités immédiatement et partez le plus vite possible. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression que vous avez mis le doigt sur quelque chose d'assez gros.

Boris Corentin était déjà debout :

— On va prendre le premier avion disponible, dès demain, patron.

— Parfait ! De mon côté, je vais passer quelques coups de fil à mes homologues canadiens, histoire de vous préparer le terrain sur place.

En ressortant du bureau directorial, Boris Corentin et Aimé Brichot se dirigèrent vers les Affaires recommandées, où ils trouvèrent Géraldine Hébert faisant les cent pas dans le bureau en les attendant.

— Alors ? fit-elle, en se précipitant vers eux, dès qu'ils furent entrés.

— Alors, Mémé et moi, nous partons pour Québec dès demain, répondit Boris Corentin, un peu sadiquement.

— Vous partez... tous les deux ? murmura la jeune femme, sans parvenir à cacher sa déception, malgré les efforts qu'elle faisait pour y arriver.

— Tous les deux, oui... répondit Boris, sans la regarder. Mais comme on avait besoin de quelqu'un pour porter nos bagages et venir nous border le soir, on s'est dit comme ça que tu pourrais peut-être nous accompagner... si tu n'as rien de mieux à faire, évidemment !

Incapable de refréner son enthousiasme, Géraldine lui sauta au cou et, avec un sourire radieux, lui plaqua deux gros baisers sonores sur les joues.

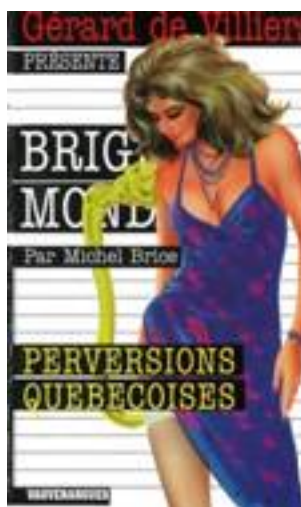
— Et moi, alors ? J'ai vendu du beurre aux Allemands pendant l'Occupation ? plaisanta Aimé Brichot, en prenant un air renfrogné et une voix bougonne.

Magnanime, Géraldine lui accorda le même traitement qu'à Boris Corentin.

Puis, très vite, tous les trois redevinrent sérieux, pour ne pas dire préoccupés.

Parce qu'ils se rendaient bien compte que leur séjour dans la « Belle Province » risquait fort d'être le contraire d'une partie de plaisir.

CHAPITRE V



Jacquelin Fradette pénétra avec les six ou sept autres membres de son petit groupe sous la majestueuse voûte de bois de la « maison longue ». Comme les autres – des touristes venus des États-Unis voisins, plus un couple de jeunes Montréalais –, il ne put s’empêcher de lever les yeux pour contempler, à six ou sept mètres au-dessus des têtes, le prodigieux spectacle qui leur était offert.

La voûte de la maison longue était constituée d’un incroyable enchevêtrement de poutres de bois, certaines décorées, d’autres non, dont l’agencement ordonné tout autant que les dimensions faisaient irrésistiblement penser à une « forêt », cet assemblage de charpente situé entre la voûte et la toiture des cathédrales gothiques européennes.

Sauf que, ici, on se trouvait à l’intérieur d’une *Anonchia*, mot qui, en langue huronne, signifie précisément « maison longue » et désigne l’habitat traditionnel de ce peuple indien, venu s’installer dans la région immédiate de Québec, au milieu du XVII^e siècle, en provenance de la région des Grands Lacs, d’où venaient de les chasser les Iroquois.

Depuis, les Hurons n’avaient plus jamais quitté la région. Aujourd’hui encore, leur communauté vivait pour une bonne moitié à

Wendake, village situé dans la proche banlieue nord-ouest de la ville de Québec.

C'est là qu'avait été reconstitué, pour le tourisme principalement, un village huron traditionnel, qui portait le nom un peu étrange de ONHOÛA CHETEK8E [20] .

Village dont l'un des « clous » était précisément la maison longue, grande habitation semi-permanente où vivaient ensemble les membres d'un même clan, soit environ 30 à 50 personnes.

Jacquelin Fradette s'avança vers le centre de la construction, où quatre Indiens, deux hommes et deux femmes, s'affairaient autour d'un feu, entretenu sur de grosses pierres posées à même le sol de terre battue.

L'une des femmes, debout, pilait des grains avec un long mortier de bois, dans une sorte de tonneau fait d'écorces de bouleau. L'autre, assise en tailleur, cousait deux peaux tannées ensemble, à l'aide d'une grosse aiguille de bois. Quant aux deux hommes, l'un entretenait le feu, pendant que son compagnon était occupé à tailler ce qui pouvait être une petite figure totémique.

Tous les quatre étaient jeunes et, tourisme oblige, vêtus de leur costume traditionnel : veste et pantalons de peau, aux manches et jambes frangés ; sans oublier les ornements de couleurs dans leurs cheveux bruns, très longs et nattés.

Ils s'affairaient, comme s'ils avaient été chez eux, faisant mine de ne pas s'apercevoir de la présence des touristes qui les regardaient faire, avec un intérêt poli.

Le seul qui semblait réellement passionné par ce qu'il voyait, c'était Jacquelin Fradette. Mais il faut dire que son intérêt n'était pas du tout dirigé vers les quatre Indiens regroupés autour du feu central.

Dans la maison longue venait d'entrer une très jeune femme, vêtue d'une longue robe traditionnelle rouge et orange vif, dont le visage triangulaire était surmonté par une coiffe de plumes multicolores déployée en une sorte de corolle. Elle avait d'immenses yeux noirs et une bouche charnue, aussi rouge que l'intérieur d'une grenade.

Sous sa robe, ajustée à la taille, on devinait une poitrine lourde et ferme, et deux longues jambes fines, surmontée par une croupe ferme et ronde, délicieusement saillante sous le tissu violemment coloré.

La détaillant rapidement, en connaisseur, Jacquelin estima qu'elle ne devait pas avoir plus de 18 ou 19 ans.

Sans s'occuper des autres Hurons présents, encore moins des touristes qui faisaient cercle autour d'eux, elle se dirigea vers le fond de la maison longue, après la rangée des lits superposés, là où divers ustensiles et vêtements de peau étaient accrochés aux poutres peintes.

Aussitôt, les sens éveillés, Jacquelin lâcha le groupe pour se rapprocher d'elle.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à trois ou quatre mètres derrière la jeune femme, celle-ci entreprit de grimper à une drôle d'échelle, appuyée obliquement à une poutre de soutènement. Il s'agissait en fait d'un unique tronc d'arbre, droit, poli, débarrassé de son écorce, dans lequel avaient été pratiquées à la hache quatre grosses encoches, assez larges et profondes pour y poser le pied et, ainsi, s'élever jusqu'au sommet du tronc.

Manifestement, la jeune Indienne n'avait pas entendu Jacquelin s'approcher d'elle. Du coup, elle n'eut pas conscience non plus que, en grimpant légèrement à sa drôle d'échelle, elle lui offrait une vue imprenable, en contre-plongée, sur ses jambes délicieusement satinées et sur la petite culotte de coton rose qu'elle avait choisi de porter ce jour-là.

Tranquillement, elle se mit à décrocher les peaux qui avaient été mises à sécher sur les montants transversaux de la charpente qui soutenait le grand toit en un incroyable enchevêtrement de bois poli et partiellement peint.

Ensuite, elle entreprit de redescendre l'échelle, avec une sûreté de mouvements telle qu'elle n'avait même pas besoin de regarder où elle mettait les pieds.

Lorsqu'elle fut arrivée à l'avant-dernière encoche, Jacquelin saisit sa taille fine entre ses mains et la fit sauter à terre. L'Indienne poussa un petit cri de surprise, assez étouffé pour que personne ne l'entende, en dehors de Jacquelin. Il la maintint quelques secondes contre lui et plongea son regard magnétique dans le sien.

— J'ai cru que t'allais tomber, c'est pour ça que je t'ai pognée...
[21] lui dit-il de sa voix la plus caressante.

La fille lui sourit, deux rangées de perles régulières éclatantes de blancheur, et ne chercha pas à se dégager de l'étreinte des mains masculines.

« Pas ben ben farouche, on dirait... songea aussitôt Jacquelin, en la maintenant sous le feu de son regard, aussi acéré et précis qu'un double rayon laser. Une Indienne pas sauvage, quoi ! »

Jacquelin Fradette avait toujours eu un rapport particulier aux Indiens. Très ambigu. D'un côté, il avait tendance à se méfier d'eux, à adopter sans examen les préjugés les plus rétrogrades les concernant : fainéants, alcooliques, toujours prêts à profiter des subventions gouvernementales, etc.

Mais, en même temps, il avait toujours ressenti une attirance aussi trouble que tenace pour leurs femmes. Elles avaient, à ses yeux,

l'attrait du fruit défendu, un certain exotisme qui lui mettait facilement le feu aux poudres. Le tout augmenté, multiplié par le fait qu'il ressentait l'accouplement avec une Indienne comme une sorte de déchéance, dans laquelle, quand il en avait l'occasion, il se plongeait chaque fois avec délice, et aussi un peu de honte.

En fait, il vivait à peu près la même chose que les anciens coloniaux, en Afrique, qui affichaient un mépris total pour les « nègres », mais vivaient tout de même maritalement avec une femme indigène, de préférence très jeune et très soumise, et qui, une fois rentrés en Europe, passaient le restant de leur vie à y penser avec nostalgie et attendrissement...

— T'es-tu certain que j'allais tomber ? lui demanda-t-elle, avec un petit sourire en coin, légèrement ironique. Est-ce que t'aurais pas plutôt eu le goût de poser tes grosses mains sur moi ?

L'attaque était directe, pour le moins. Jacquelin décida de pousser un peu plus son pion. Histoire de voir jusqu'où il pouvait aller trop loin...

— T'as raison, murmura-t-il, en prenant un air de petit garçon pris les doigts dans le pot de confiture. Quand j'ai vu tes jambes, sur l'échelle, et tes petites bobettes roses, par en dessous, je me suis dit que ça serait trop bête de passer l'un à côté de l'autre sans faire connaissance. Tu crois pas ?

La jeune Indienne essaya de prendre un air sévère, mais une petite flamme d'intérêt s'était allumée dans ses grands yeux noirs.

— T'as pas honte de regarder sous les jupes des filles ? le gronda-t-elle, d'une voix trop douce pour que la réprimande fut crédible.

— Pas sous la jupe *des* filles, corrigea Jacquelin, en l'attirant encore un peu plus vers lui : sous ta jupe à toi, c'est tout ! D'habitude, je fais jamais ça, t'sais. Mais toi, t'es vraiment trop *cute* !

— J'te cré pas... roucoula-t-elle, avec un regard qui, au contraire, disait qu'elle ne demandait qu'à le croire. Tu m'as l'air d'un sacré cochon, toi !

— C'est quoi, ton nom ? lui demanda-t-il, en entourant sa taille flexible de son bras et en risquant le bout de ses doigts sur le renflement ferme de sa croupe bien cambrée.

— M'appelle Louise, répondit-elle, en le regardant droit dans les yeux, menton levé vers lui. Louise Picard...

— Évidemment ! sourit-il. C'était ça ou Gros Louis, pas le choix chez vous autres ! [22] Mais j'aime bien Louise : ça te va très bien...

Le compliment était assez « bateau », mais la jeune femme parut en être ravie. Une preuve de plus, aux yeux de Jacquelin, qu'elle était

« mûre » pour passer à des choses plus concrètes. Il ne lui laissa pas le temps de refroidir.

— On pourrait pas continuer de placoter⁷ dans un endroit plus tranquille, à c't'heure ? lui murmura-t-il à l'oreille, en risquant un petit « bec » à la base de son cou.

Louise Picard parut hésiter, et jeta un regard furtif en direction de ses congénères regroupés autour du feu, au milieu de la maison longue, et entourés par les touristes.

— J'aimerais ça, une 'tite visite avec un guide privé... insista Jacquelin, en lui donnant une caresse sur les fesses, un peu plus appuyée que la précédente.

L'Indienne se cambra et se mordit légèrement la lèvre inférieure, avant de se décider d'un coup.

— La cabane de sudation, est fermée aux visites aujourd'hui, dit-elle très vite, en détournant son regard de l'homme qui l'étreignait. Mais, moi, j'ai le droit d'y aller tout de même : je pourrais peut-être te la faire voir ? Après tout, t'as payé pour une visite complète, non ?

— Je sors le premier et je t'attends dehors, répondit aussitôt Jacquelin, assez fin pour comprendre que Louise ne tenait pas forcément à ce que les autres Hurons la voient s'éclipser avec l'un des visiteurs.

Il lâcha l'Indienne et se dirigea vers la porte ouverte, dans son dos.

Une fois à l'extérieur, il fut surpris malgré lui par la tiédeur de l'air et l'ardeur du soleil dans le ciel bleu, parsemé de tous petits nuages cotonneux.

L'été indien était toujours un merveilleux cadeau, lorsqu'il survenait, comme c'était le cas depuis deux jours. Avant les longs mois d'hiver, de neige et de *frette*[23], c'était toujours bon à prendre...

À quelques dizaines de mètres de là, près de l'entrée du village, un nouveau groupe d'une petite dizaine de touristes venait de débarquer du car qui l'avait amené de Québec. Aussitôt, un Indien en tenue traditionnelle brandit le gros tambourin circulaire et peint qu'il tenait à la main gauche, et se mit à le frapper avec le maillet de bois qu'il brandissait dans l'autre main, suivant un rythme assez monotone, presque lancinant.

Deux jeunes filles brunes, elles aussi revêtues du costume habituel, sortirent de la hutte la plus proche et se mirent à danser, décrivant de petits cercles rapides sur la terre battue. L'une d'elles brandissait une sorte d'arc de plumes rouges, tandis que l'autre arborait une grosse rosace de plumes orange à chaque épaule.

Dès qu'elles eurent commencé leur danse, l'homme au tambourin

se mit à chanter, une sorte de psalmodie aux consonances tantôt gutturales, tantôt plus caressantes, empreinte d'une certaine mélancolie.

Parce qu'il connaissait quasiment par cœur la danse de bienvenue, et parce qu'il avait autre chose en tête, Jacquelin se détourna brusquement du spectacle et se dirigea vers la petite allée qui conduisait vers la hutte de sudation.

C'est là, dans ce *Tee Pee* traditionnel, de dimensions réduites, que les anciens Hurons avaient coutume de se retrouver, pour réfléchir ensemble et prendre les décisions importantes concernant le clan.

Ils s'entassaient dans ce lieu volontairement exigu, s'assemblaient autour du gros récipient contenant des pierres brûlantes, sur lesquelles le chaman versait lui-même de l'eau froide, afin de produire la vapeur censée purifier les corps et les esprits. En principe, ils ne quittaient la hutte que lorsqu'ils étaient parvenus à trouver une solution acceptée par tous à leur problème du jour.

Un peu comme les cardinaux, dans la Chapelle Sixtine, lorsqu'il s'agit d'élire un nouveau pape...

Sur le petit chemin qui serpentait entre les bouleaux, Jacquelin croisa deux vieux Indiens qui ne lui prêtèrent aucune attention. Ceux-là étaient vêtus d'un jean et d'une chemise à carreaux, comme tout le monde : ils ne devaient pas être en « représentation touristique »...

Lorsqu'il parvint à la hutte de sudation, Jacquelin eut la surprise de constater que Louise Picard l'y avait précédé et qu'elle l'attendait devant l'entrée, surveillant les alentours immédiats.

Par où avait-elle bien pu passer ?

Après un dernier regard à droite puis à gauche, pour s'assurer qu'ils étaient bien seuls dans les parages, Louise prit Jacquelin par la main et l'attira à l'intérieur de la hutte, dont elle rabattit la fermeture sur lui, pour les isoler du reste du monde.

Dans la semi-obscurité de l'habacle circulaire et silencieux, elle se plaqua aussitôt contre lui et leva la tête pour lui tendre ses lèvres rouges et parfaitement ourlées.

Il les prit...

Leur baiser à peine ébauché, la jeune Indienne se mit à trembler de tout son corps, ferme et juvénile, en produisant avec la gorge une sorte de ronronnement de plaisir.

Sentant qu'il avait définitivement partie gagnée avec elle, Jacquelin ne prit plus aucune précaution. Retroussant hâtivement la jupe ample qu'elle portait, il se mit à pétrir les fesses charnues et rebondies de Louise, à travers le fin tissu de sa petite culotte rose.

Aussitôt, l'Indienne se cambra, creusa les reins au maximum, comme pour inciter son partenaire à prendre vraiment possession du corps qu'elle lui offrait sans détour ni fausse pudeur.

Jacquelin comprit parfaitement le message et glissa une main impatiente à l'intérieur des *bobettes*, afin de pétrir directement la chair veloutée et ferme de cette croupe superbement galbée, et d'introduire ses doigts fébriles dans le sillon chaud et profond qui la séparait en deux globes magnifiques.

De son côté, cependant que tanguaient leurs deux corps accrochés l'un à l'autre, Louise ne restait pas inactive. Ses doigts s'affairaient sur le ceinturon fermant le jean de Jacquelin, avec une fébrilité qui en disait long sur la montée en puissance de son désir.

Elle parvint finalement au but qui était le sien : ouvrir en grand le pantalon qui lui résistait. Aussitôt, elle y plongea une main impatiente.

L'Indienne eut un sourd gémissement de satisfaction, lorsque ses doigts fins se refermèrent autour de la hampe de chair noueuse et dure.

Elle fit jaillir la verge épaisse à l'air libre, et commença par la caresser lentement, d'un souple mouvement du poignet, pour la faire parvenir à son développement maximum.

Puis, se détachant de Jacquelin, le visage écarlate et le souffle court, le regard brillant, elle se laissa tomber à genoux sur la terre battue. En serrant la base du membre viril pointé vers son visage haletant, elle entrouvrit ses lèvres rouges et luisantes, afin de le faire lentement coulisser jusqu'au fond de sa gorge.

Sous là caresse de la langue chaude et agile qui s'enroulait autour de lui, Jacquelin émit un long feulement rauque, qui vint faire une sorte de contrepoint au martèlement régulier du tambourin, à l'extérieur de la hutte.

La bouche de l'Indienne coulissait doucement sur toute la longueur de son sexe palpitant, tandis que sa main, douce et agile, s'était insinuée entre ses cuisses pour palper délicatement les bourses tièdes et duveteuses qui y étaient nichées.

Louise faisait preuve d'une telle science, d'un tel instinct érotique que Jacquelin sentit qu'il ne pourrait pas résister très longtemps à son affolante fellation.

Et il ne voulait pas jouir comme ça.

Il prit l'Indienne par les épaules et la força à se relever. Faisant preuve d'une docilité de bon augure, elle ne tenta pas de résister à sa volonté et se releva. Les bras ballants le long du corps, elle attendit sans bouger qu'il exprimât sa volonté. Son désir de mâle...

— Dëshabille-toi ! ordonna-t-il, d'une voix grondante, en l'enveloppant de son regard à la fixité magnétique. Je veux te voir...

Sans discuter, Louise commença à défaire la ceinture qui maintenait serrée à la taille sa robe rouge et orange vif. Ensuite, elle défit les trois boutons qui la fermaient à hauteur de sa poitrine, et, enfin, fit glisser les bretelles de tissu de chaque côté de ses épaules dorées.

Le vêtement croula sur la terre battue avec un imperceptible soupir soyeux. Et Louise Picard apparut nue, à l'exception de sa petite culotte rose, dont la semi-transparence laissait apparaître la tache sombre et triangulaire de son pubis.

Sa poitrine lourde, couleur de miel, était d'une fermeté extraordinaire, presque irréaliste. Et, au centre des larges aréoles brunes, deux mamelons incroyablement développés étaient pointés droit vers Jacquelin.

— Enlève aussi tes criss de bobettes ! exigea ce dernier, les yeux fixés sur les seins frémissants de la jeune Indienne, sa verge épaisse pointée droit sur elle.

Une fois de plus, comme hypnotisée par l'homme qui lui faisait face, Louise obéit sans discuter. Elle fit rapidement glisser la petite culotte le long de ses cuisses fuselées et cuivrées, l'envoyant rejoindre la robe, en chiffon sur le sol poussiéreux.

Une fois complètement nue, elle mit ses mains sur ses hanches, bomba le torse et écarta légèrement les jambes, tandis qu'un mince sourire étirait ses lèvres pulpeuses. Elle semblait fière de sa splendide nudité, fière aussi du désir qui allumait le regard de l'homme en face d'elle, tendait et gonflait son sexe brun et lourd.

Entre ses cuisses pleines s'épanouissait une véritable petite forêt noire, bouclée, foisonnante, remontant assez haut sur le ventre plat et satiné et masquant presque complètement les lèvres nacrées du sexe.

Jacquelin marcha sur elle, la démarche un peu raide et empruntée, à cause du pilier de chair noueuse qui jaillissait de son ventre.

Il prit Louise par les épaules et la fit pivoter, de façon à ce qu'elle lui tourne le dos. Comprenant instinctivement ce qu'il attendait d'elle, l'Indienne se pencha en avant, agrippa des deux mains l'un des poteaux qui servaient de soutien à la hutte et creusa les reins.

Elle dut se mordre la lèvre inférieure pour ne pas crier de plaisir, lorsque les doigts masculins se mirent à fouiller au centre de son abondante toison noire et bouclée, avant de coulisser sans la moindre difficulté dans le puits brûlant et étroit de son intimité.

Constatant qu'elle était prête à le recevoir, Jacquelin l'empoigna par les hanches, solidement, virilement, et avança le ventre vers sa

croupe frémissante.

Tout le corps de Louise se mit à trembler, lorsqu'elle sentit le membre viril entrer en contact avec les pétales humides de son ventre. Elle écarta davantage les cuisses pour lui faciliter le passage, si besoin était.

Un long soupir de délivrance s'exhala de sa gorge renversée en arrière, lorsque la virilité prit possession de son ventre en fusion, l'investissant d'un seul coup, d'une seule poussée lente et puissante.

Accroché aux hanches fines de l'Indienne, Jacquelin se mit à la pilonner en force, lui arrachant à chaque poussée un petit cri de plaisir un peu plus fort que le précédent.

Lui-même se sentait enserré dans un fourreau soyeux et tiède, dans lequel il s'engloutissait avec un plaisir qui croissait rapidement et lui faisait monter une chaleur à peine supportable à la tête.

Une chaleur qui, insidieusement, presque malgré lui, faisait naître dans son cerveau des images qui n'étaient plus strictement érotiques.

Des images terribles. Mais qui avaient cessé d'effrayer Jacquelin Fradette.

Des images de filles à sa merci, le suppliant avec des sanglots de les épargner.

Des images de femelles entièrement soumises à sa volonté, à son pouvoir.

Tous ces corps qui étaient passés entre ses mains, et dont il avait été le dernier à jouir.

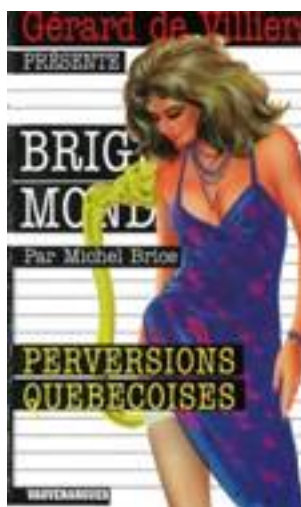
Ces cous fragiles et tendres, autour desquels ses doigts puissants s'étaient brutalement refermés, afin d'en exprimer l'ultime souffle de vie...

Et, tandis qu'il se ruait de plus en plus vite dans le ventre consentant et offert de Louise Picard, alors que le plaisir montait irrésistiblement de ses reins, il sut avec certitude qu'il ne pourrait pas en rester là, avec la jeune Indienne qui se tordait de plaisir sous ses coups de boutoir, en haletant de plus en plus bruyamment, sans se soucier d'être entendue ou non.

Il sut qu'il allait faire tout ce qui était en son pouvoir, déployer toute sa persuasion afin de l'attirer rue d'Auteuil, dans l'appartement qu'il partageait avec Johanne.

Un appartement qui, pour finir, serait son tombeau.

CHAPITRE VI



— Dis donc, Boris, regarde-moi ça : on est en pleine science-fiction ou je rêve ?

À l'exclamation de Géraldine Hébert, Corentin, occupé à récupérer un petit sac de voyage dans le casier de l'Airbus A 320, se pencha vers le hublot le plus proche. Il sourit de l'exclamation de sa jeune coéquipière, qui mettait pour la première fois les pieds au Canada, contrairement à Aimé Brichot et lui.

L'avion qui venait de les amener de Paris était immobilisé depuis à peine huit ou dix minutes sur le tarmac de Mirabel, l'un des deux aéroports internationaux de Montréal, avec Dorval. Et un étrange minibus venait d'arriver, à la verticale de la porte ouverte à l'avant de l'appareil.

Ce qui avait motivé le cri de surprise de Géraldine, c'est que le véhicule était en train de s'élever dans les airs, au moyen d'une sorte de très gros levier métallique fixé entre ses roues, et qui se déployait à la façon d'un mètre de charpentier.

Arrivé à la hauteur exacte de la porte de l'Airbus, il s'y encastra, l'avant ouvert en grand. Boris Corentin, Aimé Brichot et Géraldine Hébert, qui s'étaient approchés pour descendre de l'appareil, virent

alors le conducteur du minibus quitter son siège et aller s'installer à l'arrière, devant un deuxième volant, exactement semblable à celui qu'il venait de quitter.

Géraldine Hébert, les yeux agrandis par la surprise, comprit alors que, selon toute vraisemblance, le minibus, une fois plein des passagers de l'Airbus, allait redescendre et repartir vers les bâtiments de l'aéroport sans avoir eu à manœuvrer. Et, tout ça, sans que les passagers aient eu à affronter la température extérieure, ce qui devait être fort appréciable quand on débarquait à Montréal au milieu de l'interminable hiver canadien.

Ce qui n'était heureusement pas le cas des trois policiers parisiens. Peu de temps avant l'atterrissage, le commandant de bord leur avait annoncé que, en raison de l'arrivée, la veille, du fameux « été indien », la température au sol était de dix-huit degrés Celsius. Puis, il avait répété son annonce en anglais et traduit la température en degrés fahrenheit : 64,4.

C'était à ce genre de petits détails qu'on se rendait vraiment compte qu'on allait atterrir dans un pays où le bilinguisme était la règle...

Comme Boris Corentin, d'accord avec Charlie Badolini, souhaitait arriver à Québec le plus rapidement possible, et que tous les vols directs étaient complets depuis Paris, ils n'avaient pas eu d'autre choix que de faire le détour par Montréal.

Heureusement, peu avant leur embarquement, à Roissy, Charlie Badolini l'avait appelé sur son portable, pour lui signaler que leurs homologues canadiens seraient sur place pour les réceptionner.

Dès que les derniers passagers furent installés, le minibus amorça sa descente tout en douceur. Le nez collé à la vitre, Géraldine Hébert semblait éprouver l'émerveillement d'un enfant que l'on vient d'amener pour la première fois à Disneyland...

Boris Corentin, lui, se sentait un peu plus préoccupé. Ce n'était jamais très facile, une enquête en pays étranger. Même s'il savait par expérience que les Québécois sont plutôt *cool* de nature. À condition, justement, de ne pas abuser avec eux de mots du genre *cool*, *week-end*, *sandwich*, et autres anglicismes qui ont un peu tendance à les crisper !

Mais enfin, malgré le caractère arrangeant des « cousins » québécois, c'était toujours délicat de se pointer *ès qualités* en territoire étranger. D'abord parce que, même avec la meilleure volonté du monde de la part de la « puissance invitante », on n'était jamais que des invités, justement. C'est-à-dire des policiers dépourvus de la moindre compétence légale. Autant dire des infirmes...

Et puis, là-dessus, venaient se greffer toutes les habitudes

culturelles, différentes des siennes, qu'il fallait assimiler le plus vite possible si on voulait faire du boulot efficace... et éviter les petites crispations inutiles.

Le minibus s'était immobilisé au pied de l'aérogare de Mirabel. Il recommença à s'élever à la verticale, avec un très léger chuintement. Quand il fut à la hauteur du premier étage, les portes s'ouvrirent et vinrent s'encadrer directement dans celles du hall. Là encore, les passagers n'avaient à subir aucun contact avec l'atmosphère extérieure.

Boris Corentin avait gardé très précisément en mémoire sa toute première visite ici, des années auparavant, ainsi que son étonnement en découvrant le réseau des rues souterraines, où l'on pouvait vivre pendant des années sans pratiquement jamais sortir à l'air libre. Un peu comme dans « Les Cavernes d'acier », le célèbre roman de science-fiction d'Isaac Asimov, mais en plus agréable...

Tous les passagers débarquèrent du bus pour s'engouffrer dans le hall et passer les portillons de la douane. Particulièrement tatillonne, voire pénible, la douane canadienne...

Pour les fumeurs, privés de leur drogue durant plus de six heures, c'était le moment le plus frustrant du voyage : ils étaient arrivés, leur délivrance était proche... mais pas question de fumer pour autant, nulle part dans l'aéroport ! Et gare aux contrevenants : de ce point de vue au moins, les Québécois ne différaient pas beaucoup des « gros voisins d'en face », les Américains.

Déjà, des cris joyeux, des appels, des exclamations, des rires, des bruits de « becs » se faisaient entendre, émis par les voyageurs et ceux qui étaient venus les attendre, heureux de se trouver, de se retrouver.

Soudain, Boris Corentin s'immobilisa. Dans la petite foule des gens qui attendaient, ses yeux venaient de se poser sur une jeune femme blonde, très mignonne, avec ses yeux pétillants et sa bouche un peu lourde qui s'ouvrait sur une double rangée de dents éclatantes. Elle était vêtue d'un jean rouge hypermoulant et d'un tee-shirt blanc qui mettait en valeur une poitrine plus qu'avantageuse, à peine dissimulée par le blouson de cuir ouvert qu'elle portait par-dessus.

— Mémé, est-ce que tu vois qui je vois ? demanda Corentin, en désignant la blonde à son coéquipier, dont les yeux s'arrondirent de surprise.

— Bon sang de bonsoir, mais c'est... c'est...

— Sergine Leclerc ! l'aida charitablement Boris. Le sous-lieutenant Sergine Leclerc, qui ne doit d'ailleurs plus être sous-lieutenant maintenant...

— Et avec laquelle il s'est si bien entendu lors de notre précédent

séjour ! ajouta Aimé Brichot, un brin sarcastique, à l'intention de Géraldine Hébert. Cette fois-là, Mòssieur Corentin et Mademoiselle Leclerc ont fortement travaillé au rapprochement entre les différents corps de police, si ma mémoire est bonne !

— On ne peut pas lui donner complètement tort, murmura Géraldine, en enveloppant la Québécoise d'un regard appréciateur. Elle est plutôt gironde, la consœur, je trouve ! Mais, bon : si elle a le mauvais goût d'être hétéro, tant pis pour elle...

Dès qu'elle identifia Corentin, Sergine Leclerc se précipita vers lui, lui sauta au cou, se plaqua contre lui et l'embrassa en plein sur la bouche.

— Boris ! Criss que c'est donc ben l'fun de t'revoir, après tout ce temps ! s'exclama-t-elle, avec un accent pas piqué des vers. T'es toujours aussi cute, on dirait !

— Toi non plus, tu n'as pas changé, répondit gentiment Corentin, que le contact du corps ferme et voluptueux de la Québécoise ne laissait pas totalement indifférent.

Il lui passa la main dans ses cheveux courts, d'un blond très clair, et les ébouriffa tendrement :

— À part la coiffure, évidemment : tu avais les cheveux longs, à l'époque, non ?

— Exact ! répondit Sergine, en rosissant de plaisir. T'es donc ben fin de t'en souvenir !

— Il y a des choses qu'on n'oublie jamais... répondit galamment Boris, avant de se tourner vers ses deux coéquipiers, qui attendaient la fin de leurs effusions avec une certaine impatience.

— Tu te souviens d'Aimé Brichot ?

— Mémé ? Bien sûr que je me souviens de lui, qu'est-ce que tu crois ?

Elle l'embrassa à son tour... mais seulement sur les deux joues. Puis, elle enveloppa Géraldine d'un regard que celle-ci trouva bizarrement caressant, venant d'une hétérosexuelle pur jus.

— J'ai dans l'idée que votre petite équipe s'est agrandie, non ? interrogea Sergine, en souriant à sa collègue française. Car je suppose que c'est toi, la Géraldine qui est censée venir avec eux autres ?

— C'est moi, oui, répondit celle-ci, en lui rendant son sourire.

Sergine la prit par les épaules et l'embrassa sur la joue droite. Mais si près des lèvres que Géraldine se demanda si elle l'avait fait exprès ou non...

Grâce à l'intervention de Sergine Leclerc, ils passèrent le barrage de la douane rapidement et sans encombre, et récupérèrent leurs

bagages en priorité. Sous le regard noir de certains voyageurs français, qui ne supportaient les privilèges qu'à condition d'en être les bénéficiaires exclusifs.

Puis, ils quittèrent l'aérogare et se dirigèrent vers une petite Toyota rouge vif, dont Sergine Leclerc déverrouilla les portes à distance, avant de les inviter à y monter.

Galamment, Boris Corentin proposa la place avant à Géraldine, mais celle-ci la refusa, avec un petit sourire gentiment ironique, en prétendant qu'elle s'en voudrait beaucoup de « séparer une équipe qui avait déjà fait ses preuves par le passé »...

Avant de s'installer au volant, Sergine Leclerc se tourna vers elle et, le regard brillant, crut bon d'ajouter :

— Des équipes de ce genre, on peut toujours en faire de nouvelles, t'sais...

— On est loin de Québec ? s'informa Géraldine, une fois qu'ils eurent démarré.

— Un bon trois heures, répondit Sergine Leclerc, en dépassant un bus qui venait de quitter son stationnement.

Géraldine eut un petit rire :

— Et en kilomètres, ça donnerait quoi ?

— À peu près deux cent cinquante.

Géraldine eut l'air étonné :

— Et vous avez besoin de trois heures pour faire deux cent cinquante bornes sur l'autoroute ?

Sergine Leclerc eut un petit sourire, en direction du rétroviseur, et soupira :

— La vitesse est limitée à cent. Et, en tant que policier, je suis bien obligée de montrer l'exemple...

Effectivement, ils mirent pas loin de deux heures pour dépasser Trois-Rivières, à seulement cent cinquante kilomètres de Montréal, au bord du Saint-Laurent. Il leur en restait encore une centaine avant d'atteindre Québec.

À ce moment-là, Aimé Brichot dormait depuis longtemps sur la banquette arrière, en émettant un léger sifflement, et Corentin sentait ses propres paupières s'alourdir. D'après leur « horloge interne », encore réglée sur le fuseau horaire de Paris, il était un peu plus de dix heures du soir. Ici, il n'était encore que quatre heures de l'après-midi.

Seule Géraldine Hébert paraissait parfaitement éveillée et, le nez collé à la vitre de la Toyota, admirait le paysage dans ses moindres détails. Paysage pourtant assez insignifiant, plat, fait de champs et de prairies, avec, de temps en temps, au loin, une maison de couleur

claire, entourée de granges et de hangars plus vastes et plus hauts qu'elle.

Parce qu'il ne voulait pas céder au sommeil qui l'envahissait insidieusement, Boris relança la conversation avec la jeune Québécoise, sur un mode plus personnel.

— Et si tu me racontais ce qui t'est arrivé, depuis qu'on s'est vu la dernière fois ? suggéra-t-il.

— Pas mal de choses, figure-toi ! répondit Sergine, en rendant son sourire à Boris. D'abord, j'ai été promu lieutenant, pas bien longtemps après votre départ.

— Félicitations... glissa Corentin.

— Merci ben ! C'était quand même la moindre des choses, vu que je suis un policier exceptionnel ! plaisanta la jeune femme, tout en doublant un énorme camion immatriculé aux États-Unis, dans le Michigan. À part ça, j'ai suivi « mon petit bonhomme de chemin », comme vous dites, vous autres...

— Et pour le reste ? insista Corentin. Je veux dire : côté vie privée. Tu es mariée ? Tu vis avec quelqu'un ?

— Pas présentement, non. Mais ça m'est arrivé, faut pas croire ! J'ai eu une liaison de plus de deux ans, qui s'est finie l'année passée. Séduite et abandonnée : un grand classique, quoi...

La voix de Sergine s'était brusquement teintée d'une certaine mélancolie, que Boris Corentin voulut dissiper par une petite plaisanterie.

— Comment un homme peut-il avoir assez mauvais goût pour quitter une fille comme toi ? demanda-t-il galamment.

Il eut la surprise, en la regardant de biais, de voir la Québécoise rougir légèrement.

— En fait, si tu veux tout savoir, c'est pas avec un homme que j'ai vécu pendant ces deux ans... finit-elle par lâcher, d'une voix un peu plus sourde.

Pour le coup, c'est Boris Corentin qui en resta sans voix ! Sergine Leclerc avec une autre femme...

Lorsqu'il repensait à ce qui s'était passé entre eux, lors de leur précédente rencontre, il se souvenait pourtant d'une jeune femme particulièrement ardente dans les bras d'un homme. Alors ?

— Je sais ce que tu penses, murmura la Québécoise, avec un demi-sourire : « Comment ça se fait qu'elle ait abandonné les chums pour les blondes, comme ça, d'un coup ? » En réalité, c'est pas si simple. Je suis toujours autant attirée par les hommes, rassure-toi ! Mais il se trouve que, cette fois-là, je suis tombée en amour avec une personne

particulière, et qu'il se trouve que cette personne était une femme. Voilà.

— Tu sais, tu n'avais pas vraiment besoin de te justifier... dit doucement Boris, en lui effleurant la joue du bout des doigts.

— D'autant moins que c'est un effet assez courant, chez les filles qui ont connu « bibliquement » le commandant Boris Corentin, ajouta malicieusement Géraldine, depuis la banquette arrière : elles s'empressent de virer leur cuti, pour ne plus jamais devoir affronter ça !

À part Aimé Brichot qui continuait d'en écraser, ils éclatèrent de rire ensemble. Et, du coup, le léger malaise qui s'était installé se dissipa définitivement, et tout redevint comme un court instant plus tôt.

La seule différence fut que Géraldine Hébert considéra désormais sa blonde collègue québécoise d'un œil un peu différent...

Brusquement, Boris Corentin prit conscience que la campagne un peu morne qu'ils traversaient depuis des kilomètres avait cédé la place à une sorte de banlieue résidentielle, composée de petites maisons multicolores, en bois pour la plupart, entourées de jardins soigneusement entretenus et dépourvus de la moindre clôture.

— J'ai l'impression qu'on est sur le point d'arriver, non ? s'informa-t-il, en réprimant un bâillement.

— On y sera dans dix minutes, confirma Sergine. On vous a pris trois chambres à l'hôtel *Bonséjours*. C'est un établissement trois étoiles, plutôt agréable, situé en centre-ville, mais pas dans les quartiers les plus touristiques non plus. Vous y serez bien, je pense...

Dix minutes plus tard, en effet, Sergine Leclerc arrêta sa Toyota rue Saint-Joseph Est, à deux pas du large boulevard qui, sous des noms différents et successifs : Charest, Saint-Paul, Champlain... ceinturait tout le centre-ville de Québec.

L'hôtel *Bonséjours*, sis au numéro 237 de la rue Saint-Joseph, était une bâtisse élégante et assez vaste, dont la façade, à partir du premier étage, était faite de petites briques rose saumon et trouée de fenêtres étroites, disposées très régulièrement.

Le rez-de-chaussée, de chaque côté de l'entrée, flanquée de deux petits conifères en pots, était composé de deux grandes vitrines, entourées de bois et décorées par une jeune et talentueuse artiste locale.

Au-dessus de la porte étaient fichés quatre drapeaux dans leurs mâts obliques : celui des États-Unis, celui de l'Europe et, bien entendu, ceux du Canada – rouge et blanc avec la feuille d'érable en son centre – et du Québec – bleu croisé de blanc, orné de quatre fleurs de lys.

Lorsqu'ils avaient quitté l'autoroute pour embarquer sur le boulevard Charest Est, Aimé Brichot avait ouvert un œil lourd et, depuis, faisait des efforts désespérés pour se réveiller tout à fait. Complètement déboussolé par le décalage horaire.

Géraldine, elle, n'en finissait pas de s'émerveiller de tout ce qu'elle voyait, exactement comme une gamine. Elle n'arrêtait pas d'attirer l'attention de Boris, dès qu'elle repérait quelque chose qui piquait sa curiosité.

— Eh ! Boris, t'as vu leurs bagnoles ? Elles n'ont pas de plaques d'immatriculation à l'avant...

Ou encore :

— C'est fou, on est en pleine journée et tout le monde roule avec les phares allumés !

Là, Sergine Leclerc y était allée de sa petite explication technique :

— C'est parce qu'ils s'allument automatiquement quand tu mets le contact pour démarrer. Comme ça, on risque pas de les oublier...

Entre leur entrée en ville et leur arrivée à l'hôtel, Géraldine avait encore noté que les feux tricolores étaient, comme aux États-Unis, disposés *après* les carrefours qu'ils réglementaient et non avant, comme en Europe. Et aussi que, francophonie militante oblige, les panneaux « stop » devenaient ici des panneaux « arrêt »...

Et elle fut prise d'un vrai fou rire, lorsque Sergine lui désigna une grande maison en bois blanc comme étant l'équivalent québécois d'un *Bed and Breakfast* anglais. À l'entrée du petit jardin, un panneau indiquait : « Couette et café »...

Après avoir coupé le contact de sa Toyota devant l'hôtel *Bonséjours*, Sergine Leclerc consulta sa montre, à son poignet gauche :

— Cinq heures et demie, c'est parfait. Je vous laisse le temps de défaire vos valises et de faire un peu de toilette. Je passe vous chercher dans une heure pour aller souper, OK ?

Dans le coffre de la Toyota, Boris Corentin attrapa sa valise et le sac de voyage de Géraldine, tandis qu'Aimé Brichot récupérait son propre bagage, sans cesser de bâiller à s'en décrocher la mâchoire.

Derrière le comptoir de bois clair de la réception, situé juste à droite de l'escalier desservant les chambres, trônait une femme noire, jeune, souriante, jolie, aux cheveux coupés courts.

— Je vous présente Madame Rabia Sow, annonça Sergine, qui avait suivi les trois Français à l'intérieur de l'hôtel. Je vous confie à elle ! Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à lui en parler : elle est aussi efficace que serviable !

Derrière le comptoir, Madame Sow eut un petit rire flatté, et, d'une voix agréable, déclara à ses trois clients qu'elle était ravie de les accueillir chez elle. Ce qui, en plus, semblait vrai et pas seulement de circonstance.

Aimé Brichot, qui commençait à se réveiller pour de bon, se fit la réflexion que ça faisait un effet assez curieux, d'entendre parler une femme de couleur avec l'accent québécois...

Madame Sow tendit à Corentin les clés de leurs trois chambres, qui étaient en fait des cartes magnétiques, et leur indiqua avec un charmant sourire qu'elle leur avait attribué trois chambres contiguës, au deuxième étage.

Par une sorte d'accord tacite, Géraldine et Boris dédaignèrent l'ascenseur au profit de l'escalier, malgré les grognements d'Aimé Brichot, qui les suivit pourtant.

Une fois sur le palier du deuxième étage, Corentin tendit leurs clés aux deux autres :

— Bon, on se retrouve au salon qui est en bas dans trois quarts d'heure, ça vous va ? Et, ensuite, on ira souper, comme dirait Sergine...

— Souper, souper... grommela Brichot, l'air renfrogné. Je t'en ficherais, moi, des soupers à six heures et demie du soir !

Géraldine le prit gentiment par les épaules et le regarda avec des yeux gentiment moqueurs :

— Voyons, Mémé, n'oubliez pas qu'à Paris, ça fera environ minuit et demie : en fait de souper, c'est un vrai réveillon, qu'on va s'offrir !

*

* *

À peine Corentin avait-il refermé la porte de sa chambre que le téléphone se mit à bourdonner, sur le petit meuble à tiroir qui faisait face au grand lit. Il décrocha en se demandant qui ça pouvait bien être.

— Boris ? fit la voix tout excitée de Géraldine. Tu as vu ça : on a même un coin cuisine ! c'est dingue, non ? Et il y a une baignoire à tourbillon dans la salle de bain !

— En effet, c'est démentiel, et ça valait vraiment le coup de me téléphoner pour ça, répondit Boris, sur un ton légèrement sarcastique. Maintenant, si ça ne t'ennuie pas, j'aimerais bien en profiter un peu... du bain à tourbillon !

— Tu sais ce qui est triste chez toi, Boris ? répliqua Géraldine, à l'autre bout du fil. C'est que, l'âge venant, tu as perdu ta capacité d'émerveillement, voilà !

Et elle raccrocha.

Pendant qu'il avait le combiné encore en main, Corentin se dit qu'il ferait aussi bien d'essayer tout de suite de joindre Élodie Boileau, à qui il avait promis un coup de téléphone dès son arrivée à Québec.

Et qui avait dû s'astreindre à ne pas sortir de chez elle, vu qu'elle n'avait toujours pas retrouvé son téléphone portable, qui devait être définitivement perdu – ou volé.

La jeune femme décrocha dès la première sonnerie. Preuve que, effectivement, elle devait camper près de son téléphone fixe.

— Boris ! Enfin ! s'exclama-t-elle, lorsqu'il se fut fait connaître. Tabarnak ! [24] j'ai cru qu'il ne sonnerait jamais, ce criss de téléphone !

— Il fallait quand même le temps d'arriver jusqu'ici, se défendit Corentin. Ce n'est quand même pas la porte à côté, tu sais ! D'autant qu'on a été obligé de prendre un vol pour Montréal et que...

— Bon, bon, le coupa joyeusement Élodie. Le principal c'est que tu sois arrivé, hein ! T'es où ?

— À l'hôtel *Bonséjours*. C'est situé rue Saint-Jo...

— Je vois très bien où c'est, le coupa Élodie. J'habite rue de la Reine : c'est tout près. C'est quoi le numéro de ta chambre ?

Boris le lui donna.

— OK ! je suis là dans dix minutes ! conclut la jeune femme, avant de raccrocher.

Un pli de contrariété barra le front de Corentin. « Elle aurait tout de même pu me laisser le temps de prendre une douche tranquillement... » songea-t-il avec un léger soupir, en reposant le combiné sur son support.

Il avait à peine eu le temps de le faire que le téléphone se mit de nouveau à sonner.

— Décidément... murmura-t-il, avant de redécrocher.

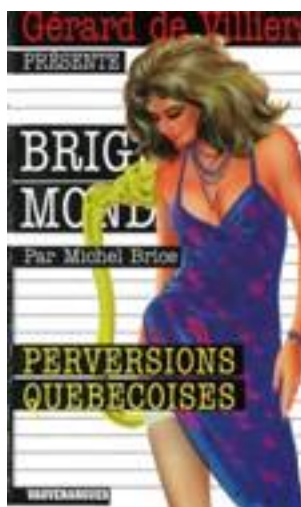
C'était Sergine Leclerc. Instantanément, à sa voix sombre, tendue, il comprit qu'il se passait quelque chose.

— Boris ? On a un problème... annonça la Québécoise.

— Je t'écoute...

— On vient de retrouver Sandra Simonnet. Ou plutôt ce qu'il en reste : son corps a été repêché, il y a moins d'une heure, près de Sainte-Pétronille, à la pointe de l'île d'Orléans.

CHAPITRE VII



— Amène-moi donc une aut' bière, tant qu'à y être ! cria Jacquelin, avachi dans le canapé, devant la télé allumée, vêtu en tout et pour tout d'un slip rouge vif.

À côté de lui, sur la petite table basse en bois, dont le vernis n'avait pas résisté aux dégoulinures de boissons diverses, traînaient déjà quatre canettes vides de Labatt Bleue [25]. Bues en moins de trois quarts d'heure...

C'était ce qu'il appelait sa « mise en condition ».

Il s'était rendu compte qu'il avait besoin de ça, avant de se mettre au travail. D'une certaine quantité d'alcool, assez précise finalement : cinq ou six bières, pas plus, pas moins.

S'il en prenait trop, il risquait de saloper le boulot. Et ça, ses commanditaires ne le lui pardonneraient pas et refuseraient de lâcher la moindre *piasse*. [26]

Mais, s'il n'en prenait pas assez, il rechignait à s'y mettre, à faire ce qu'on attendait de lui.

Il se demandait bien pourquoi, d'ailleurs, dans la mesure où ça ne lui posait pas le moindre problème moral, ni d'aucune autre sorte. Mais c'était comme ça : avant de se mettre à l'ouvrage, il avait besoin

de sa dose.

Surtout aujourd'hui, puisqu'il avait décidé qu'il était temps de mettre Johanne au courant du nouveau développement de ses activités.

Quand il lui avait dit, peu après le dîner, qu'ils partaient pour le camp de pêche, elle n'avait pas posé la moindre question et s'était contentée d'aller préparer leur petit bagage. C'était ça, aussi, que Jacquelin aimait chez sa femme : cette facilité naturelle qu'elle avait de se soumettre à ses désirs, sans récriminer ni même discuter.

Le camp de pêche, c'est la seule chose dont Jacquelin avait hérité du vieux Ghislain Fradette, son père : un petit chalet en rondins, au bout d'un chemin sans issue, au bord d'un lac, à une cinquantaine de kilomètres au nord de Québec, entre la petite ville de Tewkesbury et l'immense réserve naturelle des Laurentides. Avec, un peu plus loin, tout au bord de l'eau, un hangar à bateaux, contenant deux ou trois barques hors d'usage depuis longtemps.

Jacquelin et Johanne n'y allaient guère plus de deux ou trois fois dans l'année. Il faut dire que, quand on n'aime ni la pêche ni la marche dans le bois, et qu'on se fiche d'observer la faune sauvage, ce n'est vraiment pas l'endroit idéal pour passer la fin de semaine...

Seulement, là, Jacquelin venait de lui trouver une nouvelle utilité, au chalet. Et son côté isolé, loin de tout, devenait un sacré avantage...

Johanne revint de la petite cuisine sommairement équipée avec deux bières qu'elle venait de sortir de la glacière, scintillant de minuscules gouttelettes d'eau.

Jacquelin laissa son regard glisser le long du corps un peu lourd, qui se tenait immobile devant lui, lui masquant l'écran de télé. Et, une fois de plus, il se dit qu'elle était vraiment excitante, sa Johanne, avec ses fesses rebondies et bien fermes, et ses grosses boules¹ soyeuses et douces.

En plus, là, sous prétexte que personne ne risquait de la voir, elle avait fait fort, côté tenue : un mini-short de deux tailles trop petit et une sorte de bustier rose qui ne cachait pas la moitié de sa volumineuse poitrine et laissait tout son ventre à l'air.

Bref, une vraie tenue de salope, exactement comme il aimait.

— Pousse-toi donc de d'avant la TV, ordonna Jacquelin en lui donnant une petite claque sur les fesses. Tu vois bien que tu me bouches la vue !

— Et elle te plaît pas, la vue que je t'offre à la place ? répondit Johanne du tac au tac, en cambrant les reins pour mettre son corps en valeur.

— Tu sais bien que si ! répondit Jacquelin en souriant. Mais celle qu'est sur l'écran est pas pire non plus. Tiens, regarde donc...

Il appuya sur le bouton « marche » de la télécommande, tandis que Johanne s'installait contre lui sur le canapé à moitié défoncé et au velours dramatiquement élimé.

La scène qui apparut sur l'écran lui fit battre le cœur un peu plus vite et écarquiller les yeux.

Une fille aux longs cheveux bruns, entièrement nue, chevauchait un gigantesque Noir, allongé sur le dos, pendant que, derrière elle, agrippé à ses hanches larges, un Blanc la sodomisait avec une vigueur méritoire.

La caméra ne tarda pas à se rapprocher pour filmer l'action en gros plan. On ne vit plus, sur l'écran, que la croupe de la fille, martelée en cadence par les deux verges qui la pénétraient. Comme elle avait le pubis entièrement rasé, on ne perdait rien des mouvements saccadés de ces deux pistons de chair coulissant à l'intérieur de ses orifices dilatés.

— T'es-tu ben cochon de r'garder des affaires pareilles ! murmura Johanne, sans quitter l'écran de ses grands yeux fixes, aux pupilles dilatées.

C'est encore Jacquelin qui l'avait initiée, pratiquement dès le début, aux films pornographiques. Et, contrairement à la plupart des femmes, Johanne s'était aperçue que ce genre de spectacle avait le don de l'exciter presque à chaque fois. Du coup, lorsqu'il voulait la « chauffer » un peu, Jacquelin ne se privait jamais d'y recourir.

Sur l'écran, le tableau avait changé. La fille brune s'était allongée sur le dos et son partenaire blanc s'était aussitôt englouti dans son ventre béant, tandis que l'autre, à genoux près de son épaule droite, lui relevait la tête et lui présentait sa grosse trompe brune à sucer. Ce qu'elle fit sans discuter, en bonne professionnelle...

Jacquelin saisit la main gauche de Johanne et, sans même lui accorder un regard, la posa d'autorité sur la bosse qui croissait à vue d'œil, à l'intérieur de son slip.

Sans quitter l'écran des yeux elle non plus, Johanne se mit à masser la verge dure qui menaçait de déchirer le fin tissu. Doucement d'abord, puis de plus en plus fébrilement, à mesure que le désir prenait possession d'elle.

Très vite, elle n'y tint plus et, d'une seule main, parvint à déboutonner son micro-short et à en descendre la fermeture jusqu'en bas.

Ensuite, elle glissa ses doigts entre le tissu élastique et sa peau satinée, jusqu'à atteindre le point le plus sensible de son corps, ce qui

lui arracha un long soupir de bien-être.

— Vas-y, branle-toi bien, ma belle ! souffla Jacquelin, tandis que la main de Johanne s'activait souplement le long de son membre dressé à la verticale. Fais-le bien mouiller, ton petit *pussy*...

Sur l'écran, le tableau avait encore changé. Pas beaucoup : les deux hommes avaient simplement échangé leurs places respectives. À présent, c'est le noir athlétique qui pénétrait l'intimité de la fille, laquelle englobait entre ses lèvres la verge du blanc.

Il fallait bien que tout le monde s'amuse...

Lorsque Johanne se mit à haleter à côté de lui, sous l'effet des pressions et des frottements qu'elle accordait elle-même à son clitoris, Jacquelin comprit qu'elle était « à point ». Et qu'il était temps pour lui de délivrer l'information qu'il lui tenait en réserve...

Il lui saisit le poignet, afin qu'elle cesse de se caresser. Ce qu'elle fit, avec tout de même un petit gémissement de protestation.

Par contre, il la laissa continuer de le masturber lentement, histoire de ne pas laisser perdre la formidable érection qui durcissait et gonflait sa virilité.

— Johanne, il faut que je te dise quelque chose... attaquait-il, sans la regarder. On a une invitée...

Le mouvement régulier du poignet de sa femme s'interrompt immédiatement. Elle se redressa dans le canapé et tourna vers lui un regard mi-interrogateur, mi-inquiet :.

— Comment ça, une invitée ? Où ça ? Et qui donc ?

— Tu ne la connais pas, répondit Jacquelin, en tournant enfin son visage vers elle. C'est une Indienne. Très cute, très jeune : j'suis ben sûr qu'elle va t'plaire...

— Mais enfin, tabarnak, elle est où, à c't'heure ? se fâcha Johanne, en se mettant debout, le short toujours grand ouvert sur la blondeur de son intimité. Et d'où est-ce que tu la sors ?

— J'suis allé faire une petite visite au village huron, hier, expliqua Jacquelin : c'est là que j'ai rencontré Louise. J'ai tout de suite eu un gros *kick* sur elle. Pis elle sur moi. On est allé fourrer dans la hutte de sudation, qu'était fermée aux visiteurs. Seulement, elle arrêta pas de se piler sur le gros nerf, parce qu'elle avait peur que les autres Indiens nous surprennent. Du coup, je lui ai proposé de passer la prendre ce matin, et qu'on aille dans un endroit tranquille. L'a dit oui d'suite...

Johanne mit les poings sur les hanches et dévisagea son mari d'un air furieux :

— Et toi, niaisieux, tu l'as ramenée icitt ? Ç'a pas d'bon sens, tabarnak !

Jacquelin sentit qu'il devait lâcher un peu de lest, s'il voulait avoir une chance de faire passer la suite. Il se leva à son tour et prit Johanne dans ses bras :

— Arrête donc de faire la baboune [27], criss ! C'est aussi pour toi que j'l'ai amenée icitt, tantôt : j'suis ben sûr qu'elle va te plaire. Et puis, y a autre chose...

Au son de la voix de son mari, Johanne comprit instinctivement qu'elle n'avait pas encore appris le pire. Elle s'écarta de lui et observa son visage d'un œil soupçonneux et vaguement inquiet.

— Toi, tu m'caches quet'chose...

Pour toute réponse, Jacquelin fit le tour de la grande pièce qui composait l'essentiel du chalet. Et, écartant un rideau ici, déplaçant un objet là, il finit par dévoiler à Johanne trois mini-caméras, dissimulées dans les angles formés par les rondins de bois des murs.

— Mais qu'est-ce que c'est que c't'affaire ? souffla la jeune femme, qu'est-ce que tu veux faire avec ça ?

— Des films, répondit sobrement Jacquelin, en se laissant retomber dans le canapé. Allez, viens donc te rasseoir, que je t'explique...

Et il lui expliqua, en effet. À mesure qu'il déroulait les phrases, d'une voix posée, le teint de Johanne devenait gris, ses traits s'affaissaient sur eux-mêmes, et ses yeux prenaient une lueur d'égarement.

Il lui expliqua que c'est juste après le « sacrifice » d'Isabelle, l'étudiante du CEGEP qu'il avait prise en stop à Trois-Rivières, que lui était venue l'idée des films.

Il lui expliqua qu'il lui avait fallu un peu de temps, en faisant jouer ses « relations », parmi les malfrats de Montréal, pour se brancher sur les bonnes personnes, celles qui pouvaient payer et diffuser le genre de films auquel il pensait.

Il lui expliqua enfin que c'est avec Sandra Simonnet, la Française, qu'il était enfin passé à la réalisation de son projet, en filmant intégralement tout ce qui s'était passé avec elle.

Jusques et y compris sa mise à mort finale.

Lorsqu'il se tut enfin, Johanne resta un long moment aussi immobile et muette qu'une statue. Le regard fixe, mais ne regardant rien de précis, les lèvres entrouvertes, elle semblait essayer de dégager toutes les implications de ce qu'elle venait d'apprendre.

— Tu veux dire... murmura-t-elle enfin, sans regarder son mari, tu veux dire que, à c't'heure, dans différents endroits du monde, il y a des gens qui nous regardent en train de...

— En train de baiser avec cette fille, puis de la tuer, oui, acquiesça

calmement Jacquelin. On appelle ça des *snuff movies*. Il y a des amateurs, crois-moi. Et qui sont prêts à payer très très cher pour en avoir ! Tu sais-tu combien m'a rapporté la première cassette que j'ai faite, à l'appartement de la rue d'Auteuil ? Trente mille piasses ! [28] Et tu voudrais que j'le ferme, c'te robinet là ? Pas question, esti ! C'est fini, nos problèmes d'argent, mets-toi bien ça dans la tête ! Un film, on va en tourner un autre, pas plus tard que tantôt, avec l'Indienne qu'est enfermée dans le hangar !

— Jacquelin, tu me fais peur... souffla Johanne qui, effectivement, avait l'air effrayé et se tordait les mains sans même s'en apercevoir.

— T'as aucune raison d'avoir la chienne [29] ! martela Jacquelin d'un ton sans réplique. C'est pratiquement sans risque, du moment que personne ne voit les filles avec nous autres et qu'on se débarrasse des corps de façon à ce que personne ne les retrouve jamais.

— Au fait, tu en as fait quoi, du corps de la Française ? interrogea Johanne.

— Ne t'inquiète pas, j'ai fait ce qu'il fallait... éluda Jacquelin, en détournant le regard.

Il n'avait pas tellement envie de lui dire que, ce soir-là, il avait eu la flemme de rouler jusqu'au bois pour enterrer le corps de Sandra Simonnet, et qu'il s'était contenté de le jeter dans le Saint-Laurent, vaguement lesté d'une grosse pierre. Il savait qu'il avait pris une chance [30], et il le regrettait un peu. Mais ce qui était fait était fait...

Pour ne pas que Johanne s'aperçoive de son embarras, il passa à la contre-attaque :

— De toute façon, si t'es pas d'accord, c'est la même chose ! aboya-t-il d'un ton rogue. Je peux très bien me passer de toi, t'sais ! T'as juste à ramasser tes affaires et à crisser ton camp. Mais je te préviens : si tu sors d'icitt, ce sera pas la peine de revenir brailler après pour que j'te r'prenne !

Immédiatement, Johanne sentit un froid glacial lui descendre le long de la colonne vertébrale. Elle avait l'impression paniquante que Jacquelin était en train de la rejeter dans les ténèbres extérieures.

Parce que, finalement, de quelque manière qu'elle examine la situation, elle en revenait toujours à la même inéluctable constatation : la seule lumière de sa vie, c'était lui. S'en éloigner, c'était mourir, ni plus ni moins.

Elle laissa retomber son menton sur sa poitrine et poussa un gros soupir, avant de murmurer d'une voix très faible et repentante :

— Énerve-toi pas, Jacquelin : je ferai ce que tu me diras, tu sais bien...

Son mari sauta sur l'occasion et, ' dissimulant le petit sourire satisfait qui lui venait aux lèvres, il lui ordonna d'une voix coupante :

— C'est correct ! Dans ce cas, va donc au hangar et ramène-la icitt : il est temps de commencer...

Sans un mot, après une ultime hésitation, exprimée par un raidissement de tout son corps, Johanne remonta la fermeture de son mini-short et sortit du chalet.

Satisfait de la tournure que prenaient les événements, Jacquelin s'affala dans le canapé, les pieds sur la table basse en rondins, et s'ouvrit une nouvelle canette de bière.

*

* *

Louise Picard se tenait recroquevillée au fond de l'une des trois barques qui se trouvaient dans le hangar. Lequel était très sombre, la seule source de lumière étant fournie par le soleil qui filtrait çà et là dans les minuscules fentes de quelques planches mal jointes.

La température avait beau être toujours très douce, grâce à l'été indien, elle n'arrêtait pas de frissonner convulsivement. Mais c'était de peur qu'elle tremblait. Une peur ravivée, entretenue par l'incompréhension.

Qu'est-ce qu'elle faisait ici, loin de tout, enfermée dans ce hangar à bateaux sinistre, où flottaient encore de fades relents de poisson mort ?

Surtout, ce que la jeune Indienne ne comprenait pas, c'est comment elle avait été assez bête pour suivre cet homme sans la moindre hésitation. Elle qui, d'habitude, avait naturellement tendance à se méfier des gens. Et surtout des hommes. Et encore plus s'ils n'étaient pas indiens.

Mais, là, ç'avait été comme un envoûtement. Un sortilège, irrésistible.

Louise se retourna dans le fond de la barque, en gémissant, à cause de ses membres ankylosés. Du dehors, assourdis, à peine perceptibles, lui parvenaient des cris brefs d'animaux, des hululements d'oiseaux.

Les bruits de la vie...

Dès que ce Jacquelin, dans la Maison longue, avait plongé ses yeux dans les siens, elle s'était sentie comme happée par ce regard fixe, magnétique, perçant comme un laser. Et, simultanément, elle avait

senti une boule de chaleur dure se former au creux de son ventre.

Alors, instantanément, elle avait su qu'elle ferait l'amour avec lui, tôt ou tard. Et de préférence tôt !

À peine arrivée dans la hutte de sudation, elle avait déjà les jambes qui en tremblaient d'impatience. Elle mourait d'envie de sentir son sexe dur s'enfoncer dans son ventre. Et, lorsqu'il l'avait rejointe, une minute ou deux plus tard, elle s'était littéralement jetée sur lui, elle d'ordinaire plutôt réservée dans ce genre de situation.

Au moment où ses doigts s'étaient enroulés autour de sa virilité tendue et dure, elle s'était sentie défaillir de plaisir. Non, c'était bien plus fort que ça, même : elle avait compris que cet homme, qu'elle ne connaissait pas quelques minutes auparavant, avait désormais tout pouvoir sur elle. Qu'il pouvait lui demander ce qu'il voulait, exiger d'elle les pires turpitudes, les gestes et les offrandes les plus obscènes, elle dirait oui.

Et c'est exactement ce qu'elle avait fait, lorsque Jacquelin, après qu'ils eurent joui ensemble une première fois, lui avait proposé de se retrouver, le lendemain, dans un endroit plus propice aux ébats amoureux.

— J'm'en vas t'emmener dans un coin ben tranquille, lui avait-il murmuré, en caressant doucement ses fesses nues et son sexe encore trempé du plaisir qu'elle venait de prendre. Un endroit où y aura rien que toi pis moi...

Et Louise avait dit oui. Avec empressement. Presque avec gratitude. Elle ne s'était même pas méfiée, lorsque Jacquelin lui avait recommandé, sur un ton impérieux :

— Surtout, dis rien à personne, hein ? C'est que j'sus un homme marié, moi ! Et ma blonde serait en criss, si elle apprenait qu'elle s'est fait emplitr ! [31]

— Surtout avec une Indienne, je gage ! avait ajouté Louise, sans trop savoir pourquoi.

— À propos de t'ça, avait alors dit Jacquelin, ça serait fin si tu venais demain avec tes habits traditionnels : j'suis sûr que ça m'exciterait en maudit...

Là non plus, Louise ne s'était pas méfiée. N'avait pas trouvé ça bizarre.

En réalité, elle n'était plus ou moins revenue à elle que dans la voiture de Jacquelin. Quand elle avait réalisé qu'ils laissaient la ville derrière eux et qu'ils montaient vers le nord, vers les Laurentides. D'autant plus que, à ses questions, il avait répondu d'une manière très évasive. Et sur un ton sec, qui lui avait fait mauvaise impression.

Finalement, complètement dégrisée après quelques kilomètres supplémentaires en plein bois, dont les arbres arboraient les magnifiques couleurs mordorées et rouges de l'automne, elle lui avait demandé de la ramener à Wendake, au village huron.

Et c'est là que tout avait basculé dans le cauchemar.

Jacquelin avait arrêté la voiture sur le bord de la route interminablement rectiligne et était descendu. Soi-disant pour un besoin pressant. Louise en avait profité pour se dégourdir les jambes elle aussi. Respirer à pleins poumons l'air tiède et parfumé de la forêt.

Soudain, elle avait senti la présence de Jacquelin juste derrière elle, et une sorte d'instinct l'avait avertie d'un danger. D'un danger pressant.

Trop tard.

Avant même d'avoir pu esquisser un demi-tour, elle avait reçu un violent coup sur la base du crâne, et avait plongé dans une sorte d'immense trou noir, sans fond.

Elle était revenue à elle lorsque Jacquelin avait rouvert le coffre de la voiture, dans lequel elle en avait conclu qu'elle devait avoir fait le reste du voyage.

Par réflexe, elle avait ouvert la bouche pour se mettre à hurler, mais Jacquelin l'avait fait taire de deux énormes gifles qui l'avaient à moitié assommée.

Malade de peur, Louise avait alors cessé d'opposer une quelconque résistance et s'était laissé enfermer dans le hangar sans rien dire. Avec l'instinct d'une bête blessée, elle était allée directement se blottir au fond de l'une des barques hors d'usage qui encombraient le hangar.

Et, depuis, elle tremblait.

Louise sursauta violemment et se redressa dans la barque, en entendant la grosse clé de métal tourner dans la serrure de la porte. Déchirée entre l'espoir et la crainte de ce qui allait se passer ensuite.

Elle faillit crier de joie, en découvrant la silhouette qui s'encadrait dans le rectangle violemment lumineux de la porte ouverte.

C'était une femme !

Qui venait la délivrer, aucun doute !

Louise bondit hors de la barque et se précipita vers elle, avec l'intention de se mettre sous sa protection. Mais, alors qu'elle s'apprêtait à se blottir contre sa poitrine, la femme lui saisit les poignets et l'écarta avec une certaine rudesse.

— Viens avec moi, lui dit-elle d'une voix étrangement indifférente. Et, surtout, fais exactement tout ce qu'il te demandera de faire, c'est ta

seule chance...

Alors, Louise Picard comprit que le cauchemar continuait. Et qu'il allait même entrer dans sa phase la plus horrible.

Il s'avança vers Johanne et Louise, et constata avec satisfaction que sa femme portait sur son bras gauche, les vêtements traditionnels indiens qu'il avait demandé à la jeune Huronne d'apporter.

Celle-ci semblait terrorisée. Sa respiration était haletante et saccadée, ses grands yeux noirs dilatés, et son front et ses tempes se couvraient de fines gouttelettes translucides de transpiration.

Jacquelin eut un petit sourire de satisfaction : pour le genre de film qu'il s'apprêtait à tourner, c'était excellent que l'« héroïne » paraisse vraiment effrayée. Pour les amateurs de *snuff*, c'était un vrai plus...

— Déshabille-la ! ordonna-t-il d'une voix sèche, à Johanne, qui attendait docilement, derrière leur future victime.

— Qu'est-ce que vous allez me faire ? interrogea Louise, d'une voix que la peur détimbrait presque complètement. J'veux pas que vous me...

Une gifle assénée avec brutalité lui fit ravalier la fin de sa phrase, remplacée par un petit cri de douleur.

— T'as rien à vouloir, rien à exiger ! gronda Jacquelin, en la transperçant du double laser de son regard. Tu dois juste faire tout ce que je te dirai. Sinon...

Il leva la main, comme pour frapper une seconde fois, et, instinctivement, l'Indienne se protégea le visage de son bras levé et replié.

Son visage exprimait à la fois la crainte et la soumission, mélange qui fit passer un frisson d'excitation le long de la colonne vertébrale de Jacquelin Fradette.

— Fais ce que j'ai dit ! ordonna-t-il à sa femme.

Johanne saisit le bas du tee-shirt de Louise et le tira vers le haut, dévoilant un ventre plat, à la peau légèrement cuivrée, puis deux seins plutôt volumineux, mais très fermes, agrémentés de deux larges aréoles brunes.

Comme domptée par sa propre peur, Louise Picard ne cherchait même plus à se défendre. Elle se laissa dépouiller de son vêtement, sans même essayer de dissimuler sa poitrine, aux mamelons incroyablement saillants.

— Elle est-tu cute ? souffla Jacquelin, en empoignant sans douceur l'un des seins de l'Indienne, qui eut un frisson involontaire de dégoût.

Car, à présent, cet homme auquel elle s'était donnée avec enthousiasme, pas plus tard que la veille, au village huron, ne lui

inspirait plus que de la répulsion.

Et de la peur.

Elle ferma les yeux pour ne plus voir son visage en lame de couteau, et surtout cette cicatrice qui lui barrait la joue et qui, sous l'effet de l'excitation qui s'était emparée de lui, avait pris une vilaine teinte rosâtre.

— La jupe, maintenant... souffla Jacquelin, sans cesser de palper alternativement les deux gros seins fermes et juvéniles de l'Indienne.

Docilement, Johanne fit glisser le vêtement le long des jambes fuselées de Louise, qui apparut uniquement vêtue d'une petite culotte de coton blanc.

— Les bobettes ! ordonna de nouveau Jacquelin.

Johanne fit descendre jusqu'à terre l'ultime vêtement protégeant la pudeur de la jeune fille.

Jacquelin émit un sourd grondement de satisfaction, en découvrant l'épais buisson noir et bouclé qui s'épanouissait entre les cuisses nerveuses de Louise.

— Branle-la, cette petite salope ! souffla-t-il, le regard brillant d'une lueur inquiétante.

Comme un animal parfaitement dressé, Johanne introduisit par derrière sa main entre les jambes de l'Indienne. Jusqu'à ce que ses doigts atteignent les replis nacrés de son intimité, ce qui la fit sursauter.

Mais Louise, paralysée par la peur, le corps tremblant, ne fit rien pour se soustraire à cette caresse féminine, qui n'était rien d'autre qu'un viol.

Jamais, auparavant, elle n'avait consenti à se laisser toucher par une autre fille. Même à l'époque du CEGEP, alors que plusieurs de ses copines se cachaient à peine pour faire l'amour ensemble, à deux ou plus, elle était toujours restée à l'écart de ces jeux lesbiens.

Non par principe moral, mais simplement parce que l'idée que son corps puisse être exploré par des mains ou une bouche féminines la dégoûtait vaguement. En tout cas, ça ne l'excitait pas le moins du monde.

Mais, là, face à ce couple diabolique, elle sentait obscurément qu'il valait mieux passer par-dessus ses goûts et dégoûts personnels, et supporter sans rien dire ces attouchements qui l'écœuraient plus qu'autre chose.

Alors, elle se laissait palper la poitrine et le sexe sans bouger, les bras ballants le long du corps. Elle poussa même la complaisance apparente jusqu'à écarter légèrement les jambes, pour permettre à

Johanne de la pénétrer plus profondément de ses doigts nerveux.

Louise Picard avait parfaitement compris ce qui l'attendait : ces deux pervers, aussi bien la femme que l'homme, allaient se servir de son corps pour leurs plaisirs immondes. Exiger d'elle les choses les plus dégoûtantes, auxquelles elle préférait ne pas trop penser.

Après...

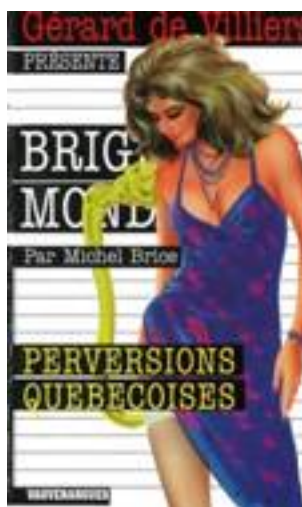
Eh bien ! après, elle se disait que, une fois satisfaits, ils la laisseraient repartir.

Il n'y avait qu'à être patiente, très patiente. Ce n'était qu'un mauvais moment à passer.

Évidemment, si Louise Picard avait pu prévoir ce qui l'attendait, elle aurait probablement hurlé de terreur et cherché par tous les moyens à échapper à ses bourreaux.

Mais, comme elle ne pouvait même pas imaginer l'horreur qui l'attendait, elle restait là, immobile et passive. Comme une brebis qui n'a pas compris que le grand bâtiment dans lequel on vient de la faire entrer s'appelle un abattoir.

CHAPITRE VIII



— On va peut-être aller souper, non ? suggéra Sergine Leclerc, alors que Boris Corentin, Aimé Brichot, Géraldine et elle, ressortaient du poste de police, situé à trois rues de l'hôtel *Bonséjours*, où les trois policiers français étaient installés. Je vous propose *Le Lapin sauté*, c'est très bien. À condition qu'on y trouve de la place, évidemment...

— Le Lapin sauté ? répéta Aimé Brichot, d'une voix lointaine et un peu pâteuse. C'est loin, ça ?

Depuis leur atterrissage à Montréal, il se sentait de plus en plus « jetlagué » et n'avait aucune envie de se farcir des kilomètres à pieds, surtout dans cette ville qui n'arrêtait pas de monter et de descendre...

— C'est rue Petit-Champlain, en basse ville, répondit Sergine, avec un petit sourire. Mais rassure-toi : on va prendre mon char...

L'espace d'une seconde, Aimé Brichot se vit transporté par les rues animées de Québec sur une charrette en bois tirée par « deux grands bœufs blancs tachés de roux », comme dans la chanson. Puis, il se souvint qu'en québécois le mot « char », dérivé francisé de l'anglais *car*, désignait tout simplement une voiture...

— Bon, comme ça, ça me va... soupira-t-il, avec une certaine satisfaction.

Le poste de police était un bâtiment moderne sans intérêt particulier, à la façade verte et beige clair, situé tout près d'un nœud autoroutier : rien de très « glamour », donc...

Les trois Français suivirent Sergine Leclerc sur le côté droit du bâtiment, là où se trouvait le parking réservé aux policiers, fermé par une double barrière.

Tandis qu'ils franchissaient le poste de surveillance, occupé par un gardien en uniforme, Boris Corentin se remémorait, le front soucieux, la suite des plus récents événements.

Leur entrevue avec le surintendant principal, Ghislain Groleau, dont ils venaient tout juste de quitter le grand bureau donnant sur le parc Victoria, avait été relativement fraîche. Le surintendant – l'équivalent d'un commissaire français – leur avait clairement, quoique courtoisement, fait comprendre qu'il verrait d'un assez mauvais œil qu'ils se mêlent de ce qui ne les regardait pas, à savoir l'enquête qu'il venait de lancer, concernant le meurtre de Sandra Simonnet.

C'est-à-dire, précisément, de ce pour quoi ils avaient traversé l'Atlantique...

Pour ce qui concernait la jeune Française, dont le corps avait été retrouvé flottant entre deux eaux dans le Saint-Laurent, à la pointe de l'île d'Orléans, il n'y avait malheureusement aucun doute, d'après le premier rapport du médecin légiste québécois : elle avait été proprement étranglée, *avant* d'être jetée à l'eau.

L'accident était donc exclu.

Du plus, mais il fallait attendre les résultats d'autopsie pour en être certain, il était probable qu'avant d'être tuée, Sandra Simonnet avait été violée de toutes les façons possibles. Violée et sans doute torturée.

Des précisions que Boris Corentin s'était bien gardé de donner à Élodie Boileau, lorsqu'elle l'avait rejoint à l'hôtel *Bonséjours*. Des retrouvailles qui auraient pu être très agréables, mais qui avaient été immédiatement gâchées par l'annonce de la mort de Sandra Simonnet. Encore que la jeune Québécoise avait assez bien encaissé le choc, une fois passée la première crise de larmes, quasi inévitable.

— Au fond, je la connaissais pas tant que ça, tu sais, avait-elle expliqué à Boris, un peu plus tard, tandis qu'ils se dirigeaient vers le poste de police où Sergine Leclerc les attendait. On avait sympathisé assez vite, c'est vrai, mais il n'y a pas tellement longtemps. Et on ne s'est pas vu trop trop, moi pis elle, ces derniers temps...

Bref, Boris Corentin avait senti qu'Élodie se remettrait rapidement de cette mort, une fois digéré le premier choc. Ce qui, au bout du compte, était aussi bien.

Élodie Boileau, justement, les attendait près de la voiture de

Sergine Leclerc, en fumant une cigarette.

Blonde, les cheveux balayant les épaules, une bouille un peu ronde et souriante, vêtue d'un pantalon noir serré et d'un pull blanc, décollé en V et moulant une poitrine généreuse, Corentin se fit la réflexion qu'elle était aussi jolie et appétissante que dans son souvenir, malgré les quelques années qui les séparaient de leur précédente rencontre.

Géraldine Hébert s'installa d'autorité à la place avant, près de Sergine Leclerc. Ce qui fit sourire Boris : apparemment, le fait que la policière québécoise ait eu une liaison féminine n'était pas tombé dans l'oreille d'une sourde...

Il prit place à l'arrière de la voiture avec Aimé Brichot, Élodie entre eux deux.

Sur le parking se trouvaient de nombreuses voitures « civiles », mais aussi des véhicules de patrouille, blancs avec une épaisse ligne bleue courant de l'aile avant à l'aile arrière, et portant un numéro d'appel écrit en blanc : celui des urgences, le 911, comme aux États-Unis.

Une fois sortie du parking, Sergine Leclerc dirigea la voiture vers la Côte d'Abraham, une me assez large, bordée de petits lampadaires pavoisés de boules de fleurs rouges, qui remontait en pente assez raide vers la haute ville.

— Je croyais que ton restau était en basse ville... fit remarquer Géraldine, en se tournant à demi vers la conductrice.

— C'est vrai, répondit Sergine, mais je me suis dit que vous auriez peut-être envie de faire un peu les touristes, tant qu'à y être...

— Je ne voudrais pas jouer les rabat-joie, intervint alors la voix ensommeillée d'Aimé Brichot, à l'arrière, mais personnellement, je me passerais très bien du volet touristique, en tout cas pour ce soir...

— Pas de problème, assura Sergine, on remettra ça à demain, si tu te sens fatigué, on va filer directement au restaurant. Ça vous va, vous autres ?

Les deux Français approuvèrent avec un certain empressement, bien contents, au fond, qu'Aimé Brichot ait décliné la promenade : eux-mêmes, sans le dire, commençaient à ressentir les effets du décalage horaire. Il allait être sept heures du soir, ici, ce qui faisait quand même une heure du matin à Paris...

Quant à Élodie Boileau, elle ne répondit rien, continuant à regarder fixement devant elle, comme si elle avait été seule dans la voiture. Boris Corentin se demandait si elle n'était pas un peu jalouse de la présence des deux autres femmes, Géraldine et Sergine. Qui, en plus, étaient policières également, ce qui devait la faire se sentir, elle,

un petit peu en dehors du coup. Elle devait s'être imaginée qu'elle l'aurait pour elle toute seule...

À peine se l'était-il formulée, que Boris se rendit compte de ce que cette pensée avait d'un peu « macho », et il sourit tout seul, en se tournant vers la vitre.

À la remarque de Brichot, Sergine Leclerc avait aussitôt changé de trajet pour rejoindre la rue Saint-Paul, qui contournait la haute ville par l'est pour rejoindre le Vieux-Port. Boris Corentin y repéra surtout des boutiques d'antiquaires et des bistrots assez « mode ». Mais aussi deux bâtiments superbes : la gare du Palais, ressemblant à un manoir de style victorien, avec ses toits immenses à hautes lucarnes, et l'immeuble de Santé et Bien-Être social, très curieux avec ses tourelles, et son toit de cuivre hérissé de clochetons et de nombreux pignons, eux aussi à lucarnes.

De là, ils débouchèrent le long de la place Royale, pavée et bordée de superbes maisons des XVII^e et XVIII^e siècles, avec leurs sobres façades de pierre ocre ou grise et leurs toits couleur ardoise, mansardés, qui donnait à la place un petit côté breton – tendance malouine – assez surprenant. L'ensemble était d'une homogénéité architecturale quasi parfaite, et superbement restauré, ce qui ne gâtait rien.

Enfin, après être passés devant l'église Notre-Dame-des-Victoires, l'une des plus anciennes du Québec, puisque remontant à la fin du XVII^e siècle, ils arrivèrent à proximité de de la rue du Petit-Champlain, où était censé se trouver le restaurant retenu par Sergine Leclerc. Laquelle se gara peu avant l'entrée de la rue, en leur expliquant qu'ils allaient continuer à pied.

La rue du Petit-Champlain était visiblement ancienne, étroite, dallée de gris et, là encore, bordée de maison de pierre, abondamment fleuries pour certaines, qui donnaient l'impression d'avoir sauté à pieds joints de l'Amérique du Nord jusque dans une rue de la citadelle de Saint-Malo.

Comme elle était piétonne, il y circulait une foule assez dense de promeneurs et de touristes, allant d'un pas nonchalant d'une boutique à une enseigne de restaurant.

— C'est icitt... fit soudain Sergine Leclerc, en s'arrêtant devant une porte à petits carreaux, peinte en rose fuschia. Y a pas l'air d'avoir trop trop de monde, on est chanceux. Vous venez ?

— Dis donc, ça a l'air plutôt sympatoche, tout ça ! fit Géraldine, en pénétrant avec les autres dans une salle pas très grande, avec murs de pierres, plafond à poutres, assez bas, et tables recouvertes de nappes « bonne femme », à petits carreaux rouge et blanc. Sur la plus grosse

poutre, d'où pendaient des verres propres alignés, au-dessus du comptoir, était fixée une triple plaque d'émail portant le nom de l'établissement en lettres majuscules : LE LAPIN SAUTÉ.

Sergine fit un petit signe de la main à une jeune femme plutôt « cute » qui, manifestement, devait être la serveuse de l'endroit. Celle-ci fit un grand sourire à la policière et lui fit comprendre par une mimique qu'elle s'occupait d'eux tout de suite. De la main gauche, elle leur désigna une table libre, à côté d'un couple d'une soixantaine d'années.

— C'est Lucie, une *chum*... expliqua Sergine, tandis qu'ils prenaient place à la table en question. Enfin, disons qu'on l'est devenu depuis que je viens ici régulièrement.

Géraldine, qui s'était installée juste en face d'elle, regarda Sergine avec un petit sourire gourmand :

— Quand tu dis « *chum* », tu veux dire une simple copine... ou vraiment une *chum* ?

Le visage régulier de Sergine s'empourpra légèrement, et elle resta une seconde ou deux interdite, avant de se mettre à rire :

— Non ! je veux dire « copine », c'est tout ! Pourquoi tu me demandes ça : ça t'intéresse ?

Ce fut au tour de Géraldine de rosir. Elle baissa le nez vers la nappe à carreaux et murmura simplement :

— Faut voir...

— Eh bien ! voilà ce qui s'appelle « ne pas insulter l'avenir » ! fit Boris Corentin, qui, assis à côté de Géraldine, n'avait rien perdu du manège des deux filles. Vous avez raison : il faut travailler sans relâche au rapprochement franco-québécois... chacun à sa manière !

Et, ce disant, il adressa une petite œillade à Élodie, installée en face de lui, mais celle-ci ne se dérida pas. Décidément, elle ne semblait pas au mieux de sa forme. En tout cas, pas ravie-ravie de se retrouver là.

Quant à Aimé Brichot, qui avait pris place en bout de table, teint terreux et yeux rougis, il n'était plus que l'ombre léthargique de lui-même.

— Vous me laissez composer le menu ? proposa Sergine, en s'emparant de l'une des cartes que la jolie Lucie venait de déposer sur le coin de leur table.

— Ça marche ! dirent en même temps Boris Corentin et Géraldine Hébert.

Élodie, elle, s'empara de l'une des cartes, d'un geste un peu trop sec.

— Si ça vous ennuie pas trop, je préfère choisir moi-même !
décréta-t-elle, sans regarder personne.

Décidément, songea Corentin, elle n'avait vraiment pas l'air dans son assiette. Ce qui était paradoxal, vu qu'ils se trouvaient au restaurant...

Machinalement, il jeta un coup d'œil sur la carte dépliée par sa voisine. Et il fut amusé – mais pas très surpris... – de constater qu'ici, francophonie oblige, le *hamburger* américain devenait un « hambourgeois ». Une francisation un peu vaine, jugea-t-il, dans la mesure où le mot « hamburger » désignait à l'origine un habitant de la ville de Hambourg et était donc... allemand.

En revanche, la lecture du menu ne déridait pas Élodie. Boris faillit lui demander ce qui ne tournait pas rond. Mais, réflexion faite, il se dit qu'il valait mieux la laisser « cuver » sa mauvaise humeur dans son coin. Pour se distraire, il laissa traîner une oreille du côté du couple de sexagénaires qui avaient fini de dîner – pardon : de souper... –, à la table immédiatement voisine de la leur.

Ils se donnaient l'un à l'autre les petits sobriquets de Loulou (pour elle) et Pitou (pour lui). Ce qui, à leur âge, avait un côté attendrissant et frais. Quelques instants plus tôt, Corentin avait vu le Pitou en question saisir son appareil photo numérique et prendre un cliché du cheesecake fraise-chocolat que Lucie avait déposé devant lui, en disant à sa Loulou :

— J'm'en vas envoyer ça tantôt à Catherine et Didier par Internet : faudrait pas que ces maudits Français s'imaginent qu'il y a qu'eux qui savent préparer des desserts succulents, tabarouette !

Un charmant maniaque... en avait conclu Boris, plutôt amusé par ses voisins.

Pour l'heure, Loulou et Pitou semblaient avoir le moral un peu en baisse, à cause – s'il avait bien compris – d'une fuite d'eau dans leur toit, dont la réparation venait de leur coûter pas loin de quatre mille dollars, sans régler le problème pour autant. On pouvait les comprendre...

Corentin cessa brusquement de s'intéresser à ses voisins : les plats arrivaient. Il s'agissait d'un feuilleté de camembert au sirop d'érable, association qui amena une petite grimace dubitative sur le visage ensommeillé de Brichot, dont les associations salé-sucré n'avaient jamais été le point fort. Élodie Boileau, elle, avait opté pour un fondant de lapin aux canneberges. Le tout dégageait des fumets appétissants, et Boris s'aperçut qu'il mourait de faim.

Quant à Géraldine Hébert, les yeux pétillant de gourmandise, elle s'était déjà jetée sur son feuilleté, avec la voracité enthousiaste de ses

Lucie, la serveuse passa tout près de leur table pour se diriger vers celle qui se trouvait entre eux et la porte du restaurant. Un peu surpris, Corentin la vit sortir de la poche de son tablier un gros moulin à poivre, en saupoudrer l'assiette de l'un des convives, puis le remettre dans sa poche avant de retourner vers le bar.

— C'est quoi l'idée ? demanda-t-il à Sergine. C'est une coutume québécoise, ou quoi ?

La policière eut un petit rire amusé :

— Mais non ! que t'es donc niaiseux ! C'est juste qu'ils étaient pas mal tannés de se faire voler les moulins, quand ils les laissaient sur les tables ! Alors, un soir, le boss s'est pilé sur le gros nerf et il a décidé que Lucie garderait le moulin dans sa poche et fournirait le poivre à la demande !

— C'est ce qui s'appelle : partir en guerre contre les moulins, comme dans Don Quichotte ! plaisanta Géraldine.

— À propos, fit soudain Aimé Brichot, en soulevant une paupière qui semblait peser un bon quintal, vous savez pourquoi Don Quichotte passait son temps à courir après Dulcinée ?

— Euh... non... fit Boris, qui s'attendait au pire.

— Parce qu'il avait le sang chaud ! expliqua son coéquipier, visiblement content de lui. Vous pigez ? Le sang chaud... Le Sancho ! Comme Sancho Pança, quoi !

Petits sourires polis autour de la table. Constatant son succès mitigé, Aimé Brichot laissa retomber sa paupière et ne dit plus un mot jusqu'à la fin du souper.

*

* *

Normand Larivière avançait lentement, le nez en l'air, longeant le lac au bord duquel était bâti son chalet. Pendant que Félix, son bâtard de labrador, furetait à une dizaine de mètres à l'intérieur du bois, reniflant les pistes d'animaux, passant de l'une à l'autre avec des frémissements de la truffe et de petits couinements d'excitation.

C'était le moment qu'il préférait, dans la journée. Cette heure où, le soleil descendu derrière les sapins, à l'autre bout du lac, la nuit commençait à s'installer, répandant à la surface de l'eau immobile de grandes flaqes de bleu sombre, denses comme une crème.

L'heure aussi où les animaux diurnes s'enfonçaient dans le silence

pour laisser s'éveiller leurs frères de l'ombre. Ou le geai bleu laissait place à la chouette.

Depuis que Céline, sa femme, était morte, quatre ans auparavant, Normand passait de moins en moins de temps dans son appartement de Loretteville et de plus en plus ici, au bord du lac, dans ce chalet qu'il était plutôt fier d'avoir construit de ses propres mains, au fil des années.

Normand Larivière ne s'ennuyait jamais. D'abord parce qu'il avait Félix, son chien, et aussi parce qu'il avait toujours été, même jeune, un « taiseux ». Ce n'était pas à soixante ans passés qu'il allait se mettre à fréquenter ses semblables ! Quand il avait besoin de parler, d'entendre le son de sa propre voix, histoire de vérifier qu'elle fonctionnait toujours, eh bien ! il *placotait*[32] avec Félix, voilà tout.

Par association d'idées, il s'aperçut que le labrador n'était pas revenu vers lui depuis un petit bout de temps, contrairement à son habitude de promenade. Comme si, régulièrement, pour se rassurer, l'animal éprouvait le besoin de vérifier que son maître suivait toujours.

— Félix ! appela-t-il de sa voix devenue rocailleuse avec les années. Félix, viens-t'en !

Mais le labrador ne reparut pas. Dans les profondeurs du bois, Normand percevait des grattements, des glissements furtifs, des agitations végétales insidieuses, parfois déchirés par un cri bref et aigu.

Mais rien pouvant provenir d'un chien...

— Félix ! appela-t-il de nouveau, d'une voix plus forte et plus impérieuse. Viens ici t'suite ! Te préviens, mon tit criss : si j'm'en viens t'chercher, j't'arrache une patte pis j'te bats avec le bout qui saigne !

La menace, pour *gore* qu'elle fut, n'eut aucun effet dans l'immédiat.

Normand commençait à ressentir une sourde inquiétude, lorsqu'un aboiement bref et sonore traversa l'air immobile. D'après lui, l'homme détermina que l'animal ne devait pas être à plus d'une vingtaine de mètres, à couvert du bois, dans la direction de la route de Tewkesbury.

Mais que *quelque chose* l'empêchait d'obéir aux ordres répétés qu'il lui avait adressés.

Avec un soupir un peu agacé – il avait horreur des imprévus, aussi minimes soient-ils –, Normand Larivière s'enfonça à son tour sous les sapins.

Les semelles de ses grosses chaussures de marche crissaient sur l'épais tapis d'aiguilles mortes.

Il se sentit soulagé lorsque, dépassant d'un gros rocher gris, il aperçut la queue de son chien qui remuait.

— Félix ! Viens-t'en donc, esti !

Mais le labrador, une fois encore, ne tint aucun compte de l'ordre de son maître, pourtant tout proche de lui.

Normand Larivière réalisa alors qu'il devait vraiment avoir trouvé quelque chose de très excitant, pour se permettre une telle « surdité ».

Il pensa d'abord à une dépouille animale, comme il était déjà arrivé à Félix de lui en rapporter, tout fier, au cours de leurs promenades dans le bois.

Mais, justement, d'habitude, dans ces cas-là, le chien *rapportait* sa proie à son maître. Alors que, là, il n'y avait pas moyen de le faire bouger de derrière son maudit rocher ! Non, il devait y avoir autre chose...

Intrigué, Normand Larivière parcourut les quatre ou cinq mètres qui le séparaient du rocher et le contourna.

Il crut qu'il allait immédiatement vomir la demi-tarte aux bleuets qu'il avait avalée une demi-heure plus tôt, et ses jambes se mirent à trembler tellement fort, qu'il dut s'appuyer au rocher pour ne pas tomber.

Il ferma les yeux, comme pour faire disparaître l'horrible vision, ainsi qu'on le fait pour une hallucination.

Mais, quand il les rouvrit, la vision était toujours là, atrocement réelle.

Félix se trouvait devant un rectangle de terre fraîchement retournée, dans laquelle il avait dû furieusement gratter, à en juger par la terre qui maculait le bout de ses pattes avant. Pourquoi un tel acharnement ? Ce n'était pas difficile à comprendre.

À cause du bras de femme, blême, marbré de taches violettes, qui dépassait du sol.

Tous les doigts étaient repliés, à l'exception de l'index, demeuré raide et tendu.

Comme si l'ensevelie voulait, par-delà la mort, désigner son assassin.

CHAPITRE IX



— Nous y voilà ! annonça Sergine Leclerc, en arrêtant sa voiture sur le côté d'une petite église toute blanche, recouverte d'un toit rouge tirant sur le rose.

— Comment ? C'est ça la réserve indienne ? s'étonna Aimé Brichot, d'une voix déçue.

Boris Corentin comprit sa déception : hormis les panneaux indicateurs de rues qui étaient en bois, Wendake, la réserve indienne, ressemblait à n'importe quelle autre petite ville québécoise, avec ses maisons en bois, dont beaucoup de couleurs vives, ses magasins, ses voitures américaines et ses gros 4x4 circulant dans les rues, bordées de trottoirs en petits pavés rouges.

— Si vous voulez du folklorique, il faut aller à ONHOÛA CHETEK8E, précisa Sergine en coupant son moteur. C'est pas loin, si ça vous tente...

— Aller où ? fit Géraldine, en écarquillant de surprise ses grands yeux émeraude.

— C'est le nom du village traditionnel huron, qui a été reconstitué voici une quinzaine d'années, lui répondit la Québécoise d'une voix douce, presque caressante. C'est assez intéressant, pour découvrir la

culture et les...

— Sauf qu'on n'est pas vraiment ici pour faire du tourisme, même intelligent ! la coupa Boris Corentin avec une certaine brusquerie.

— J'allais le dire... appuya Aimé Brichot, à peine plus aimable.

La veille, après une soirée relativement calme et courte au *Lapin sauté*, tout le monde était rentré se coucher, pour cause de décalage horaire. Malgré le désir timidement exprimé par Géraldine Hébert, d'aller « boire un verre quelque part, histoire de prendre la température de la ville ».

— Remets ton thermomètre dans ta poche jusqu'à nouvel ordre, avait décrété Corentin, d'un ton sans réplique : demain, on a école, je te rappelle...

Il ne croyait pas si bien dire : à huit heures du matin, il avait été réveillé par le coup de téléphone de Sergine Leclerc :

— Boris ? C'est moi, Sergine. Bon, je crois que notre affaire se complique...

— Vas-y, je t'écoute, avait répondu Corentin, en se redressant dans son lit, instantanément dispos.

— Hier soir, un certain Normand Larivière, ou plus exactement son chien, a découvert le corps d'une fille morte, qui venait tout juste d'être enterrée dans le bois, pas loin de son chalet, au nord de Tewkesbury. C'est le chien qui a commencé à gratter la terre et a fait apparaître un bras au grand jour.

— Et en quoi ça nous concerne ? avait demandé Corentin, en se doutant déjà de la réponse.

— La fille a été violée, torturée, puis étranglée, exactement de la même manière que Sandra Simonnet, d'après les premières expertises qui viennent de me parvenir.

— On sait de qui il s'agit ?

— Oui, depuis environ une demi-heure, avait répondu Sergine Leclerc. C'est une Indienne du village huron, du nom de Louise Picard. À ton avis, on commence l'enquête par laquelle des deux ?

Après un court moment de réflexion, Corentin avait décidé qu'il valait mieux se mettre sur la piste de Louise Picard, qui était plus fraîche et avait donc plus de chance de les mener à l'assassin. Ou aux assassins.

— Très bien, avait approuvé Sergine Leclerc. Je vais quand même demander au surintendant de mettre deux équipes d'inspecteurs sur le piton, pour qu'ils tâchent de savoir qui fréquentait Sandra Simonnet, en faisant parler ses voisins, etc. Quant à vous autres, je passe vous chercher à l'hôtel et on file au village huron...

C'est comme ça que, un peu plus d'une heure après ce réveil brutal, les trois Français et leur homologue québécoise débarquaient à Wendake, à une quinzaine de kilomètres au nord-ouest de Québec.

— Aujourd'hui, qu'est-ce qui différencie un Indien d'un Québécois ordinaire ? demanda Géraldine Hébert, tandis qu'ils s'éloignaient de la petite église, pour se diriger vers un grand bâtiment blanc, très largement vitré sur la façade. Moi, si je regarde autour de moi, j'en vois pas, des différences...

— La conscience d'être Indien, avant toute chose, je pense, répondit Sergine Leclerc. D'appartenir à une nation différente. Même si les mariages mixtes sont pratiqués depuis très longtemps, les Indiens restent très fiers de leurs origines. Et pas seulement les Hurons : c'est pareil pour les autres nations, les Abénaquis, les Algonquins, les Micmacs, les Naskapis ou les Mohawks. Mais c'est vrai que beaucoup vivent exactement comme nous autres, surtout ceux qui sont dispersés un peu partout au Québec. Pour ceux qui d'meurent ici, à la réserve, c'est un peu différent : ils vivent pas mal du tourisme, de la fabrication de produits artisanaux, comme les raquettes, les canots, les mocassins, des choses de même. Et puis, les Indiens s'administrent eux-mêmes : ils ont leur propre organe politique, qui s'appelle le Conseil de la Nation, et leur police spécifique. C'est d'ailleurs là qu'on va, conclut Sergine, en désignant le bâtiment blanc dont ils s'approchaient.

— On va y faire quoi, au juste ? demanda Boris Corentin, qui n'avait écouté que distraitemment les explications de Sergine Leclerc.

— Rencontrer mes homologues indiens, pour parler un peu de Louise Picard. Je sais qu'elle travaillait au village huron, à la maison longue, en costume traditionnel, pis tout ça, mais ils vont peut-être nous en dire un peu plus. De toute façon, quand on vient icitt, c'est toujours de meilleure politique de prendre contact *d'abord* avec la police des Indiens...

« *Visite purement protocolaire, donc...* », songea Boris Corentin, en réprimant un soupir d'agacement. Il n'avait pas envie de perdre du temps en ronds-de-jambe, et il se décida d'un coup.

— Sergine, l'interpella-t-il, en prenant la jeune policière par le bras, tu penses que c'est vraiment utile qu'on y aille tous les quatre ? Je veux dire : pendant que tu prends contact, avec Géraldine, Mémé et moi on pourrait filer tout de suite au village huron, en tant que touristes, histoire de commencer à fureter un peu, non ?

Sergine Leclerc parut hésiter un peu, et c'est comme à regret qu'elle finit par acquiescer :

— Bon... D'accord. Mais essayez d'être discrets, hein ? Il y a

parfois des susceptibilités... enfin, tu comprends ce que je veux dire... ça doit être pareil chez vous autres, non ? Si tu veux, on peut se retrouver tantôt au NEK8ARRE...

— Au quoi ? fit Aimé Brichot.

— C'est le nom du restaurant qui se trouve dans l'enceinte du village, expliqua Sergine, avec un petit sourire. On y sert de la cuisine huronne traditionnelle. Si vous avez le goût d'essayer la viande de caribou, de bœuf musqué ou la truite cuite dans la glaise, c'est l'endroit idéal !

Devant la petite grimace d'Aimé Brichot, la Québécoise n'insista pas. Elle se tourna vers Géraldine, qui attendait sans rien dire :

— Bon, il paraît qu'on laisse les hommes aller de leur côté et qu'on reste entre filles. Ça te va, comme programme ?

— Tu ne peux pas savoir à quel point... murmura Géraldine, d'une voix caressante, en plongeant ses grands yeux émeraude dans ceux de la Québécoise.

*

* *

Un quart d'heure plus tard, Boris Corentin et Aimé Brichot s'arrêtaient au 575 de la rue Stanislas-Kosca, devant l'entrée du village traditionnel huron, reconstitué à des fins touristiques... et donc lucratives.

À droite de l'entrée du site, flottait mollement dans la brise tiède le drapeau huron, représentant un castor, des raquettes et un canot. Près du mât, deux vieux Indiens discutaient sans s'occuper des visiteurs qui entraient ou sortaient, l'un en costume traditionnel, avec plumes et tout le toutim, l'autre habillé « en civil ».

Corentin et Brichot acquittèrent leur droit d'entrée, après avoir poliment décliné les forfaits « canot et tradition » et « raquettes et nature » que la jeune femme de la caisse leur proposait, ainsi que la visite guidée.

Une fois à l'intérieur, ils suivirent le petit panonceau de bois qui leur indiquait la direction de la Maison Longue, là où était censée avoir travaillé Louise Picard. Ils remontèrent un petit sentier de terre qui sinuait entre des enclos de bois, quelques tentes et huttes. Tout cela au son des tam-tams qui, près de l'entrée, souhaitaient la bienvenue à un nouveau groupe de touristes du troisième âge, fraîchement débarqué de son autobus d'un rouge rutilant.

En parvenant devant la grande construction de bois, qu'était la

Maison longue, ils croisèrent un groupe d'Américains, en shorts et appareils photos sur le ventre, tous plus adipeux les uns que les autres.

Et bruyants, en plus...

— On procède comment ? souffla Aimé Brichot, juste avant de pénétrer à l'intérieur de la grande et imposante bâtisse.

— On flâne, on furète, on s'intéresse, et on tâche de ne pas trop éveiller les soupçons, répondit Corentin sur le même ton. Et on se sépare pour augmenter nos chances...

À l'intérieur de la grande construction, ils découvrirent une salle unique, tout en longueur, avec, de chaque côté, des lits de bois alignés et superposés deux à deux, garnis de matelas faits d'enveloppes de maïs tressées.

La salle était très haute de plafond, ce qui lui conférait un aspect de cathédrale de bois. Impression renforcée par l'incroyable enchevêtrement de poutres de soutènement, verticales, horizontales et obliques, qui soutenaient la voûte. Certaines étaient décorées de motifs abstraits, d'autres étaient nues. Mais, à beaucoup d'entre elles étaient suspendues tout un tas de choses hétéroclites. Ça allait des vêtements au linge de maison, en passant par quelques raquettes et, plus inattendu, des ustensiles de cuisine.

Lorsqu'il ramena son regard au niveau du sol, Boris Corentin croisa celui d'une jeune Indienne brune, au visage rond et sensuel, qui le détaillait d'un œil intéressé et ne cherchait même pas à s'en cacher.

Saisissant la balle au bond, Boris lui sourit et s'approcha d'elle. De plus près, il constata que sa veste de peau effrangée renfermait une poitrine volumineuse, et qu'elle ne devait pas avoir plus de 21 ou 22 ans. Comme elle lui rendait son sourire, il l'aborda sans plus attendre :

— J'étais en train de me demander pourquoi toutes ces choses étaient suspendues en l'air, comme ça...

— Tu es Français ? lui demanda l'Indienne d'une voix douce et grave, au lieu de répondre à sa question.

— Des pieds à la tête et depuis ma naissance ! plaisanta Corentin. Même si mon prénom, Boris, viendrait plutôt des bords de la Volga que des berges de la Seine ! Et toi ? Tu t'appelles comment ? ajouta-t-il, en adoptant le tutoiement de rigueur au Québec.

— Marie-Ève Gros Louis, répondit-elle, avec un petit regard coquet par en dessous, rapide comme une œillade. Mais mes *chums* m'appellent juste Marie...

— Va pour Marie, quoique Marie-Ève soit très joli, fit galamment Corentin. Ce qui, je te signale, ne répond toujours pas à ma question...

— Tu me demandais quoi, déjà ?

— Pourquoi tous ces objets étaient accrochés aux poutres, plutôt que d'être simplement empilés dans un coin.

— C'est parce que dans la Maison Longue, traditionnellement, ce qui est posé par terre appartient à tout le monde, répondit Marie. C'est le bien de la communauté, si tu veux. Donc, les objets vraiment personnels...

— ...Sont suspendus, compléta Corentin. Eh bien ! je me coucherai un peu moins bête ce soir, c'est parfait !

— Si tu veux savoir d'autres choses, je peux faire le guide... proposa la jeune Indienne, en rougissant légèrement. Juste pour toi...

Boris sauta sur l'occasion qu'elle lui offrait :

— Je n'osais pas te le demander !

Elle eut un petit sourire mutin, avant de murmurer, ses grands yeux noirs levés vers lui :

— Et depuis quand les Français sont devenus timides avec les femmes ?

— Ils l'ont toujours été... mais ils le cachent plutôt mieux que les autres ! répondit Corentin en prenant une mine très sérieuse, qui la fit rire.

— On fait le tour du village, pour commencer ? proposa Marie, en faisant déjà un pas vers la porte de la Maison longue.

— Bonne idée ! approuva chaudement Corentin, qui la suivit après avoir adressé un bref signe de tête à Aimé Brichot qui, à quelques mètres de là, n'avait rien perdu de l'échange entre sa flèche et son appétissante conquête.

Une fois dehors, Marie-Ève Gros Louis s'accrocha sans façon au bras de Boris, pour l'entraîner vers un petit chemin latéral, très étroit, qui disparaissait au milieu d'un petit bosquet de bouleaux aux feuilles déjà jaunes et bruissant dans la brise tiède de l'été indien qui persistait.

— On commence par quoi ? demanda ingénument Boris, lorsqu'ils furent à couvert des arbres.

Pour toute réponse, Marie se plaqua contre lui et, se hissant sur la pointe des pieds, lui tendit ses lèvres pleines et rouges comme deux fruits mûrs.

Leur baiser fut long, passionné, presque violent dans son emportement sensuel.

Leurs deux corps tanguaient, soudés l'un à l'autre, comme celui de deux personnes ivres. Boris sentait la poitrine opulente et ferme de sa partenaire s'écraser contre son torse, et il laissa sa main descendre le long de son dos souple, pour aller emprisonner sa croupe ferme et

ronde.

Loin de repousser la main masculine, l'Indienne se cambra pour s'offrir davantage à la caresse. Puis, presque aussitôt, elle projeta son pubis en avant pour venir l'écraser contre la protubérance de plus en plus dure et volumineuse qui déformait le pantalon de toile de son partenaire.

Comme si elle avait du mal à croire les informations que son ventre envoyait à son cerveau, Marie glissa sa main entre leurs deux corps et referma ses doigts, à travers le fin tissu, autour de la hampe de chair noueuse qui continuait de s'ériger.

— Esti qu'elle est grosse ! souffla-t-elle, en écartant de celui de Boris son visage écarlate. Je comprends pourquoi on dit que les Français sont des champions au lit !

— C'est très souvent exagéré... répondit modestement Corentin, qui plaqua de nouveau la jeune femme contre lui, avec une fougue virile qu'elle parut apprécier.

Mais, tout en se laissant lui aussi emporter par la sensualité ardente qui émanait de l'Indienne, il ne perdait pas de vue la raison de sa présence ici.

Il mit fin à leur second baiser, encore plus passionné que le précédent, et écarta doucement Marie de lui, au moment où, des deux mains, elle s'attaquait carrément à la fermeture à glissière de son pantalon.

Malgré le désir que la petite brune avait fait naître chez lui, il se souciait assez peu de se faire prendre en flagrant délit d'attentat à la pudeur au beau milieu d'un village indien traditionnel bourré de touristes !

C'est pour le coup que Sergine Leclerc, qui leur avait recommandé la discrétion, aurait de solides raisons de lui faire la gueule...

— J'ai une criss envie de toi... souffla Marie, en l'enveloppant d'un regard ardent, littéralement dégoulinant de convoitise. J'ai envie de te sentir dans mon ventre. Maintenant !

Elle eut un petit sourire timide, comme pour excuser la hardiesse de sa demande, et murmura :

— Tu savais-tu que, chez nous, les Indiens, dans les temps anciens, c'était les filles qui choisissaient leur mari et pas le contraire ?

— Voilà qui explique bien des choses... soupira Boris, en lui caressant doucement la joue.

Il comprenait parfaitement que, s'il refusait à la jeune femme ce qu'elle exigeait de lui, il risquait de la braquer, et de ne plus rien pouvoir en obtenir ensuite. Si tant est, évidemment, qu'il y ait quelque

chose à obtenir d'elle. Mais il n'avait pas le droit de gâcher son unique « ouverture »...

Il jeta un rapide regard autour d'eux, et constata qu'ils étaient parfaitement invisibles des éventuels promeneurs passant sur le petit chemin longeant le bosquet.

Heureusement, dans la mesure où Marie avait réussi à ouvrir son pantalon et à en extraire sa verge tendue, qu'elle caressait maintenant d'un mouvement rapide et souple du poignet, comme pour la faire gonfler et durcir encore.

Elle esquissa le mouvement de se laisser tomber à genoux, et Corentin comprit évidemment dans quel but. En principe, il appréciait énormément le genre de caresse qu'elle avait dans l'idée de lui prodiguer. Mais, là, il préférerait aller droit au but, histoire de ne pas s'attarder dans le bosquet de bouleaux plus qu'il n'était raisonnable.

Avec une mâle autorité, il l'obligea à se redresser et, la saisissant par les épaules, la fit pivoter d'un demi-tour. Puis, il saisit le bas de sa jupe de peau et la retroussa d'un coup jusqu'en haut de ses reins, laissant apparaître une petite culotte de coton vert pomme, qui avait bien du mal à contenir les deux fesses rebondies qu'elle était censée dissimuler.

Lorsque les mains de Boris firent descendre cet ultime rempart jusqu'à mi-cuisses, l'Indienne se mit à haleter. D'elle-même, elle prit appui des deux mains sur le tronc du bouleau le plus proche, se pencha en avant et creusa les reins. Dégageant le profond sillon de sa croupe et, plus avant, le fruit superbe et nacré de son intimité, à peine voilé d'une fine toison noire et déjà tout emperlé de rosée amoureuse.

Boris l'empoigna par les hanches et, pointant son membre considérable vers cette fleur de chair palpitante, il donna un coup de reins en avant.

Il eut presque le souffle coupé par la sensation éprouvée : la jeune Indienne était étroite comme une pucelle et chaude comme l'enfer...

À peine fut-il logé en elle qu'il sentit ses muscles intimes entrer en action, avec une efficacité affolante, à laquelle il sut qu'il n'allait pas résister longtemps.

Du reste, pourquoi se gêner ? Marie était déjà en train de haleter, de plus en plus vite, de plus en plus fort, tout indiquait que le plaisir prenait possession d'elle à toute vitesse.

Boris accéléra ses coups de boutoir, leur donnant une puissance de plus en plus irrésistible.

En même temps, il glissa ses mains sous le ventre plat de sa partenaire et remonta vers ses seins, dont il fit rouler les pointes dardées entre ses doigts.

Au moment où le plaisir montait de ses reins, avec une puissance fulgurante, il perçut, à certains tremblements de tout son corps, le cri de jouissance que l'Indienne s'apprêtait à pousser sans la moindre retenue.

Il eut juste le temps de plaquer sa main droite contre sa bouche, pour l'empêcher d'ameuter la moitié du village huron, cependant qu'il explosait en elle à longs jets impétueux et brûlants...

Lorsqu'elle eut repris son souffle et ses esprits, laissé retomber sa jupe sur ses cuisses fines, Marie-Ève se blottit tendrement contre Boris Corentin et noua ses mains derrière sa nuque.

— J'cré bien que j'suis en train de tomber en amour avec toi... murmura-t-elle dans un souffle à peine audible. Ç'a pas d'bon sens...

— Personne n'est maître de ses sentiments ni de ce qui lui arrive, répondit Corentin, un peu sentencieux, mais sachant parfaitement où il voulait en venir. Regarde, moi, par exemple : je viens ici, à Wendake, en espérant revoir une fille que j'ai rencontrée l'année dernière, et, à la place, je fais ta connaissance. C'est le destin, c'est tout...

Boris se tut, se demandant avec une certaine impatience, si Marie allait mordre à l'hameçon qu'il venait d'agiter juste sous ses yeux.

Elle s'écarta de lui un peu trop brusquement et leva vers lui un regard assombri.

— Une fille ? demanda-t-elle, la voix beaucoup moins douce qu'un instant auparavant. Et quelle fille, voyons ?

Boris Corentin prit une profonde inspiration, et laissa tomber, d'une voix qu'il s'efforça de rendre aussi indifférente que possible :

— Elle s'appelle Louise. Louise Picard. Elle travaillait ici, l'année dernière. Tu la connais ?

Durant plusieurs minutes, il dut laisser Marie-Ève Gros Louis lui raconter ce qu'il savait déjà, à savoir que Louise avait été retrouvée morte, assassinée, dans le bois, la veille au soir, que c'était terrible, que jamais personne n'aurait cru que, etc., toutes les choses que l'on dit pour simplement laisser libre cours à son chagrin.

— Vous vous connaissiez bien, Louise et toi ? demanda Corentin, lorsque la jeune Indienne se tut enfin, comme épuisée et les yeux pleins de larmes.

— Bien sûr, puisqu'on travaillait ensemble. Mais, bon : on n'était pas vraiment *chums*, elle pis moi. Juste comme ça... Bonjour, bonsoir...

Marie s'écarta soudain de Boris, et le regarda, les sourcils froncés.

— Tiens, c'est bizarre, à présent qu'on en cause : hier matin, on est arrivé icitt par le même bus et elle m'a dit qu'elle avait pris sa journée *off* parce qu'elle avait rendez-vous avec un gars qui l'avait *crousée* la veille. Et je m'suis rappelée que j'l'avais vu avec elle, c't'e gars là.

— À quoi il ressemblait ? demanda Corentin, avec un trop d'empressement, que Marie, heureusement, ne releva pas, toute à son effort de réflexion.

— C'tait un grand brun avec une face de *bum*[33]. Pis une grande cicatrice sur une joue, mais je sais plus laquelle, à c't'heure.

— Et tu dis que Louise avait rendez-vous avec ce type, hier ? insista Boris Corentin ? Et qu'elle a pris une journée de congé pour le rejoindre ?

— C'est ce qu'elle m'a dit, en tout cas. Ce qui m'a semblé bizarre, c'est que son chum vienne pas la chercher ici, et que ce soit elle qui aille le rejoindre je ne sais pas où. En principe, c'est plutôt les gars qui se déplacent, dans des affaires de même, tu crois pas ?

Boris Corentin ne répondit pas, plongé qu'il était dans ses réflexions.

Pour la première fois depuis leur arrivée au Québec, il tenait peut-être un début de piste.

Un grand *bum* brun avec une cicatrice sur une joue : dans un ensemble aussi grand que la communauté urbaine de Québec, c'était un peu mince, évidemment.

Mais c'était peut-être le petit bout de laine qui allait permettre de dévider toute la pelote...

CHAPITRE X



*J'ai roulé quatre cents milles
Sous un ciel fâché
Aux limites de la ville
Mon cœur a clenché*

*Les gros flashes apparaissent
Dans mon âme égarée
Les fantômes se dressent
À chaque pouce carré*

*Revenir d'exil
Comporte des risques
Comme rentrer une aiguille
Dans un vieux disque...*

Les yeux mi-clos, allongée sur son lit, vêtue en tout et pour tout d'un tee-shirt très ample, Elodie Boileau se laissait doucement bercer

par la voix rocailleuse et nostalgique de Richard Desjardins, le plus doué des chanteurs québécois depuis la mort de Félix Leclerc.

Elle se sentait vaguement mécontente d'elle-même, en repensant à la soirée de la veille, au *Lapin sauté*.

Elle avait passé tout le souper à faire la gueule, sans aucune raison valable, elle s'en rendait bien compte.

En réalité, il y en avait une, de raison ; mais pas de celles que l'on s'avoue aussi facilement, à cause d'un certain sentiment de honte vague.

Elle était jalouse.

Jalouse que Boris Corentin, qu'elle se faisait une fête de retrouver, après ces années sans aucune nouvelle, et dont elle n'avait pas oublié les qualités d'amant exceptionnel, s'intéresse plus aux deux autres filles qu'à elle-même.

Elle avait beau essayer de se raisonner, de se dire que c'était normal, qu'en tant que policier, il avait plus de choses à partager avec Sergine Leclerc et Géraldine Hébert, qui l'étaient également, rien n'y faisait : elle continuait de ressentir cette brûlure au creux de la poitrine.

Élodie poussa un gros soupir agacé, se retourna sur le ventre d'un mouvement brusque et essaya de se concentrer sur la voix de Desjardins :

*... Y a eu ben du progrès
Ben d'l'asphalte ainsi d'suite
Me demande qui je s'rais
Si j't'ais resté icitt*

*Une peine imbuvable
À qui la faute ?
J'étais juste pus capable
D'la voir avec un autre*

*Mais c'est tout oublié
J'sus r'dev'nu un homme
Le ti-cœur pomponné
S'en vient voir ses vieux chums...*

Élodie se rendit compte que la chanson était parfaitement en phase

avec son propre état d'esprit du moment. Elle se fit aussitôt la réflexion que c'était sûrement pour ça qu'elle avait choisi ce disque-là plutôt qu'un autre. Et qu'elle était allée directement à cette chanson précise, dont le titre était « ... *et j'ai couché dans mon char* ».

Les accords de guitare et la voix furent soudain perturbés par la stridence d'une sonnette. Celle de la porte d'entrée du petit appartement qu'Élodie occupait au premier étage d'une des vieilles maisons élégantes du quartier Saint-Roch, rue de la Reine.

— C'est ouvert ! cria-t-elle, sans bouger du lit sur lequel elle était étendue.

Elle n'attendait personne, mais elle n'avait jamais été « bilieuse » de nature...

Elle entendit la porte s'ouvrir, puis se refermer. Et un pas assez lourd, un pas d'homme, traverser le salon et se diriger vers sa chambre.

Brusquement, sans raison, une moins d'une seconde, Élodie se sentit envahie par une bouffée d'angoisse, à l'idée de cet inconnu silencieux qui marchait dans son appartement.

Bouffée qui s'évanouit aussi rapidement qu'elle s'était formée et se transforma en un large sourire, lorsque Réal Lafleur se matérialisa dans l'encadrement de la porte. Réal Lafleur, son *chum*.

Ou, pour être plus exact, l'un de ses *chums* : Élodie Boileau n'avait jamais été d'un tempérament très exclusif, en amour, et elle n'en concevait aucune honte.

— Réal ! Qu'est-ce que tu fais là ? Tu aurais pu téléphoner, esti d'grand niaiseux ! Et si j'avais pas été chez nous [34] ?

— J'aurais laissé ça au dépanneur d'en bas, répondit le grand garçon brun et athlétique, en brandissant un téléphone portable rouge vif.

— Mon mobile ! s'écria Élodie, en bondissant hors du lit. C'est donc toi qui l'avais ?

— Ce n'est pas *moi* qui l'avais, corrigea Réal, avec un sourire, en jetant négligemment le téléphone sur le lit : c'est *toi* qui l'as oublié chez moi la dernière fois que tu es venue t'envoyer en l'air ! Je l'ai trouvé que tantôt, c'est pour ça que je te l'ai pas rapporté avant ça...

Puis, il ajouta :

— Tu y tiens tant que ça, à ce maudit téléphone ?

— Si j'y tiens ? Mets-en ! s'exclama Élodie en se laissant tomber sur le lit dans l'intention de se saisir du petit appareil rouge. Sans lui, j'ai l'impression d'être perdue dans le Grand Nord...

— Tiens ! t'écoute ce bon vieux Richard ? fit Réal, qui venait tout

juste de remarquer qu'il y avait de la musique dans la chambre.

Desjardins, en effet, était en train d'achever sa ballade, d'une très belle et souriante mélancolie :

*Tu t'appelles ton gros kick
Pour la belle Rose-Aimée ?
M'as t'en pousser une comique :
Moi pis elle c'est steady.*

*Quand y m'a dit ça...
C'est rentré comme un clou
Un couteau dans patate
La suture a t'nu l'coup
Well, let's drink to that*

*Le jour s'est l've sur Rouyn
'Ec des gros rayons d'or
J'ai jase 'ec mon instinct
Et j'ai couché dans mon char*

— C'est vrai que c'est beau, esti ! souffla Réal.

— Pis, si tu veux savoir, ça correspond bien au niveau de mon moral, à c't'heure... souffla Élodie, en se retournant sur le ventre.

Dans le mouvement qu'elle fit, son tee-shirt trop large remontant le long de ses cuisses dorées, dévoila la double rotondité ferme et soyeuse de ses fesses nues.

Du coup, Réal Lafleur cessa complètement de s'intéresser à Richard Desjardins. Il cessa d'ailleurs de s'intéresser à tout ce qui n'était pas la croupe d'Élodie, et le buisson mordoré qui s'épanouissait entre ses cuisses légèrement entrouvertes.

— Eh ! qu'est-ce tu fais ? fit mine de s'étonner la jeune femme, en le sentant grimper à son tour sur le lit. Laisse-moi donc ! j'ai pas l'goût de t'ça...

Mais, comme elle conservait sa position alanguie, les reins légèrement creusés, Réal comprit que le chemin de la félicité ne lui était pas totalement barré...

Agenouillé près d'Élodie, il posa sa main sur le creux de son genou, ce qui la fit aussitôt frissonner.

— T’as-tu entendu ce que j’t’ai dit, là ? J’ai pas envie... protesta-telle une nouvelle fois, mais d’une voix qui disait exactement le contraire.

De fait, Réal ne tint aucun compte de sa protestation. Il laissa sa main remonter lentement le long de la cuisse pleine de la jeune femme, jusqu’au renflement de ses fesses. Lorsque ses doigts glissèrent doucement dans le profond sillon qui les séparait, Élodie se mit à ronronner et ferma les yeux.

Par jeu, histoire de voir où il en était, Réal retira brusquement sa main.

— T’arrête pas, voyons donc ! protesta aussitôt sa partenaire, d’une voix mourante.

Un petit sourire éclaira le visage énergique de Réal : cette fois, la « voie royale » lui était vraiment ouverte. Bonne idée qu’il avait eue de rapporter son téléphone mobile à Élodie précisément aujourd’hui : elle n’était pas toujours dans d’aussi bonnes dispositions...

Il reprit sa caresse là où il l’avait laissée, explorant les moiteurs tièdes et douces de la jeune femme. Lorsque ses doigts atteignirent la corolle épanouie de sa fleur la plus intime, il la trouva parfaitement prête.

Humide... Ouverte...

Avec des gestes rendus fébriles et maladroits par le désir qui montait en lui, il se débarrassa de son teeshirt noir, avant de s’attaquer au ceinturon de son jean.

Trouvant sans doute que ça n’allait pas assez vite, Élodie se redressa sur le lit et entreprit de l’aider. D’un geste brusque, presque rageur, elle fit descendre d’un seul coup le pantalon et le slip jusqu’à mi-cuisse.

Aussitôt, un sexe de belle taille, raide comme la justice – et même un peu plus... – jaillit à l’horizontale et oscilla lourdement une seconde ou deux, avant de s’immobiliser, pointé droit sur son visage empourpré.

— Esti, qu’elle est belle... souffla la jeune femme, en enroulant ses doigts autour de la grosse tige de chair dure et palpitante.

— Si tu promets de pas me l’abîmer, je te la prête ! plaisanta Réal, le souffle court.

Comme si elle n’attendait que ça, Élodie avança sa bouche vers l’objet de sa convoitise et le fit lentement coulisser entre ses lèvres, arrachant un long soupir de reconnaissance à son partenaire.

Enroulant sa langue autour du gros champignon qui emplissait sa bouche, elle glissa sa main entre les cuisses musclées du garçon et

entreprit de masser doucement les bourses duveteuses qui y étaient nichées.

En même temps, elle écarta largement les jambes, pour permettre à Réal de reprendre ses attouchements là où il les avait interrompus.

Une violente décharge électrique lui secoua tout le corps, lorsque l'index du garçon se posa sur le gros bourgeon gonflé de désir qui dardait tout en haut de sa fente intime.

Du coup, comme fouettée par ce contact affolant, elle se mit à sucer plus vite et plus fort le membre viril qui lui emplissait la bouche. Réal se mit à haleter et à donner de grands coups de reins en avant, comme s'il avait l'intention de jouir séance tenante, entre les lèvres douces et charnues qui le pompaient aussi délicieusement.

Ce qui ne faisait pas du tout l'affaire d'Élodie, de plus en plus affolée par la caresse masculine.

Elle se recula brusquement, arrachant un petit cri de protestation frustrée à Réal.

Mais, dès qu'il la vit se placer à quatre pattes sur le lit, croupe haut relevée et tendue vers lui, il comprit qu'il n'allait pas perdre au change.

Il empoigna sa partenaire par les hanches, puis, sans le moindre tâtonnement, poussa sa virilité jusqu'au plus profond de son ventre offert, onctueux comme du miel.

Il se sentit pris dans un fourreau délicieusement étroit et chaud, et comprit qu'il ne tiendrait pas très longtemps, vu son état d'excitation déjà bien avancé.

Tout en allant et venant aussi lentement qu'il lui était encore possible dans le ventre qui s'ouvrait en corolle sous ses coups de boutoir, il empoigna par en dessous les gros seins d'Élodie et augmenta encore son excitation en faisant rouler entre ses doigts leurs pointes dardées.

Soudain, il eut le souffle littéralement coupé. Sous l'effet du plaisir qui montait en elle inexorablement, Élodie venait de se mettre à le « traire » littéralement, par les contractions spasmodiques de ses muscles les plus secrets.

L'orgasme les faucha tous les deux à une seconde d'intervalle. Leurs deux cris se mêlèrent, tandis que Réal, collé à sa croupe, inondait le ventre palpitant d'Élodie de son flot épais et lacté.

Lorsque son partenaire se retira d'elle, Élodie s'écroula sur le ventre, cisailée par le plaisir qu'elle venait d'éprouver, le souffle aussi court qu'après un cent mètres.

Quand elle eut un peu récupéré et qu'elle roula sur le dos, elle eut

la surprise de constater que Réal était déjà pratiquement rhabillé. Elle eut une petite grimace mitigée :

— Tu t'en vas déjà ? Vous êtes bien tous les mêmes, vous aut' : un petit coup vite fait, et après, au revoir la compagnie, y a plus personne !

— J'suis juste passé ent' deux rendez-vous pour ma job [35], s'excusa Réal, légèrement piteux.

— Allez, ça va, je te pardonne ! répliqua la jeune femme d'un ton plus tendre. Mais hâte-toi de crisser ton camp d'icitt, avant que je change d'avis !

Une fois Réal disparu, elle prit conscience que quelque chose la gênait, à hauteur de ses reins. Et elle découvrit son téléphone, sur lequel elle avait roulé dans le feu de l'action.

— Voyons voir si j'ai des messages en r'tard... murmura-t-elle, à mi-voix, en se mettant à *pitonner* sur les touches du petit appareil.

Il y en avait quatre. Dont trois de sa mère. La routine, quoi. Mais l'auteur du quatrième lui fit battre le cœur violemment, et elle rejeta le téléphone sur le lit, comme s'il venait de lui brûler les doigts.

Le message en question émanait de Sandra Simonnet, sa *chum* française.

Un message d'outre-tombe...

La main un peu tremblante, Élodie reprit le téléphone, composa à nouveau les trois chiffres de sa boîte vocale et porta l'appareil à son oreille.

C'était bien la voix de Sandra, plutôt plus excitée qu'à l'ordinaire :

— *Élodie ? C'est moi, Sandra... Bon, c'est pour te dire que je viendrai plus tard chez toi que prévu, parce que, là, figure-toi que je vais passer l'après-midi chez un mec que j'ai rencontré il y a une heure sur les Plaines ! Il s'appelle Jacques, il est super-bandant, je suis excitée comme une puce ! Quand il m'a proposé de venir faire un tour à son apport, rue d'Auteuil, j'ai pas eu la force de lui dire non. Je te raconte tout ce soir, ciao !*

Lorsque la voix de Sandra se tut, les yeux d'Élodie étaient pleins de larmes.

Elle n'aurait jamais pensé que ça lui ferait un choc pareil, d'entendre à nouveau la voix de Sandra, si joyeuse, si atrocement pleine de vie...

Soudain, tout son corps se tendit et les battements de son cœur se firent plus précipités.

À cause de l'idée qui venait de lui traverser l'esprit, fulgurante, presque brûlante.

Cet homme, ce Jacquelin : et si c'était lui qui l'avait tuée ? Il fallait absolument qu'elle avertisse Boris Corentin, de manière à ce qu'il puisse...

Elle avait déjà la main sur son téléphone pour l'appeler, mais elle suspendit son geste.

Parce qu'une autre idée, folle, venait de lui traverser le cerveau. Non pas de le lui traverser, mais de s'y fixer, au contraire. Et solidement.

Élodie venait brusquement de voir passer devant ses yeux les visages de Sergine Leclerc et de Géraldine Hébert.

Les deux policières, la Québécoise et la Française, à qui Corentin, la veille au soir, au *Lapin sauté*, avait accordé tout son intérêt, en la négligeant, elle. Uniquement parce qu'elle n'était pas « de la maison », comme ils disaient entre eux.

Eh bien ! ils allaient voir ! Elle allait leur montrer qu'elle était parfaitement capable, elle aussi, de faire ce qu'ils faisaient tous les jours !

Comment ? En retrouvant toute seule ce Jacquelin, sans l'aide de qui que ce soit.

Et en l'apportant ensuite, tout chaud tout rôti, à Boris Corentin !

Qui, après ça, serait bien obligé de reconnaître que, elle aussi, elle était pleinement digne de son intérêt...

Élodie bondit hors du lit et se précipita vers le jean noir qui pendait sur le dossier de la chaise située derrière la porte restée entrebâillée.

Il n'y avait pas une seconde à perdre, elle allait se mettre en chasse tout de suite...

*

* *

Johanne Fradette s'écarta de devant la fenêtre du salon, donnant sur la rue d'Auteuil ensoleillée, puis y revint presque aussitôt.

La fille était toujours là. Observant la façade de la grande maison, comme si elle hésitait à y entrer.

Johanne rabattit nerveusement les pans de son peignoir sur ses seins, et s'écarta de nouveau de la fenêtre, comme pour ne pas être vue.

Elle aurait été incapable de dire pourquoi, mais elle avait un mauvais pressentiment, concernant la fille jeune et blonde, plutôt bien en chair, qui restait plantée là, sur le trottoir, à observer alternativement la façade puis la porte, puis de nouveau la façade de la maison.

Comme si elle interrogeait une à une les fenêtres muettes et régulièrement alignées.

Enfin, en risquant un œil, Johanne vit que l'inconnue s'était enfin décidée et qu'elle montait à présent les trois marches de pierre grise du perron.

Au même instant, Johanne sut avec certitude que, d'ici quelques secondes, elle allait entendre retentir le carillon de la porte d'entrée de l'appartement.

Et, effectivement, c'est ce qui se produisit. Elle avait beau s'y attendre, Johanne sursauta quand même, et sentit une bouffée de chaleur embraser sa poitrine, dans la région du cœur.

Durant deux ou trois secondes, elle resta immobile, comme figée, en se disant qu'elle n'allait pas ouvrir. Qu'il lui suffisait de « faire le mort », pour que la fille finisse par s'en aller, pensant qu'il n'y avait personne.

Et, en plus, Jacquelin qui n'était pas là ! Lui, au moins, il aurait su quoi faire.

Jacquelin savait toujours quoi faire. En toutes circonstances. C'est pour ça, entre autres, qu'elle se sentait incapable de se passer de lui.

Elle se décida pourtant à bouger. Avec un gros soupir fataliste, elle traversa le salon et se dirigea vers la porte en bois de l'entrée.

En essayant de se persuader qu'elle était idiote, que cette fille allait juste lui demander un renseignement, ou essayer de lui vendre une *bébelle*[36] quelconque...

Elle ouvrit la porte d'un geste brusque, presque violent. Comme pour en finir d'un coup avec l'angoisse qui l'envahissait de plus en plus.

Johanne se retrouva nez à nez avec Élodie Boileau, qui avait en effet longuement hésité avant de grimper les trois marches du perron puis de sonner à l'appartement occupé par Jacquelin et Johanne Fradette. Parce que, au dernier moment, elle avait été prise par une sorte de timidité. Ou, plus exactement, d'appréhension sourde.

Pourtant, elle était plutôt contente d'elle, Élodie. Ça ne lui avait pas pris tellement longtemps pour découvrir à quel endroit précis de la rue d'Auteuil, située le long des remparts de la haute ville, habitait un Jacquelin qui pouvait éventuellement être celui évoqué par Sandra

Simonnet dans son ultime message téléphonique.

Elle avait décidé de faire les boutiques et les bars de la rue, en jouant à la fille qui cherche un *chum* dont elle ne connaît pas le nom et dont elle a oublié l'adresse exacte.

C'est le dépanneur indien qui, finalement, avait pu lui donner le renseignement qu'elle cherchait.

— Jacquelin ? Celui qui a une cicatrice sur la joue ? lui avait-il demandé. Le mari de Madame Johanne ?

— Oui, c'est ça... avait répondu Élodie, à tout hasard.

— Ils habitent la maison juste à côté, au premier étage à droite. Je le sais parce que je vais souvent leur livrer leur ravitaillement...

Lorsque la porte de l'appartement s'ouvrit, et qu'Élodie se retrouva face à une femme, elle en perdit d'un coup le peu d'assurance qui lui restait.

À aucun moment, elle s'en rendait compte maintenant, elle n'avait envisagé que ce puisse être quelqu'un d'autre que Jacquelin qui lui ouvre. Et surtout pas sa femme !

Elle se voyait assez mal dire à cette femme blonde, et plutôt appétissante, quoiqu'un peu vulgaire à son goût :

— Bonjour, je viens pour prendre des nouvelles de ma copine Sandra, que ton mari a ramenée ici l'autre jour, pour la sauter pendant que t'étais pas là... »

Alors, durant un temps qui lui parut interminable, elle resta là, immobile sur le seuil, les bras ballants, un sourire un peu idiot sur les lèvres.

Finalement, c'est Johanne qui débloqua la situation, en lui demandant ce qu'elle voulait, d'un ton un peu brusque. Alors, Élodie se lança, tentant de ruser :

— Suce-moi, je crois bien que je me suis trompée : je cherchais une de mes *chums* et je croyais qu'elle habitait icitt. C'est pas grave, je vais...

— Comment qu'elle s'appelle, ta *chum* ? la coupa Johanne d'une voix tendue.

— Sandra répondit machinalement Élodie, soulagée que le dialogue se soit engagé. C'est une Française et je pensais qu'elle...

— ... Qu'elle vivait icitt, je sais, tu l'as déjà dit, la coupa de nouveau Johanne, en reculant d'un pas. Allez, reste pas plantée là, entre donc...

Alors, sans trop bien savoir pourquoi, Élodie obéit et pénétra à

l'intérieur de l'appartement.

Dont la porte se referma derrière elle avec un claquement sonore.

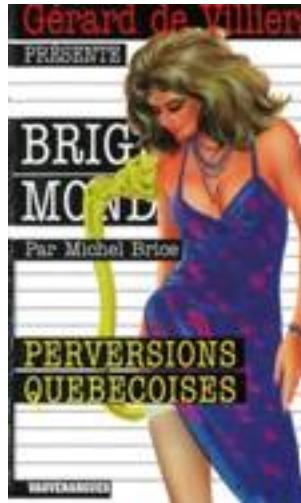
Un claquement qui résonna désagréablement à ses oreilles et lui envoya un petit frisson à travers tout le corps.

Lorsqu'elle se retourna vers la femme blonde, que le dépanneur avait dit s'appeler Johanne, elle vit que celle-ci tenait maintenant une grosse statuette de bronze, représentant une femme nue, dans la main droite.

D'abord, Élodie ne comprit pas ce que Johanne Fradette voulait en faire.

Et, quand elle réalisa, c'était déjà trop tard.

CHAPITRE XI



Les longs doigts maigres et recourbés de Jacquelin Fradette s'accrochèrent aux revers de la chemise rose, dont les deux boutons du haut étaient défaits, et tirèrent vers le bas d'un coup sec et brutal.

Le vêtement s'ouvrit, dévoilant une paire de seins ronds, de tailles modestes mais fermes et haut placés, dont toute la partie supérieure jaillissait d'un soutien-gorge à balconnets de fine dentelle couleur chair.

Isabelle Grondin poussa un petit cri de frayeur, et tenta de croiser ses bras devant la peau blanche et douce de sa poitrine brutalement dénudée.

Jacquelin lui asséna une gifle d'une brutalité révoltante, qui envoya la pauvre fille contre le mur, que sa tête heurta violemment. Heureusement, le coup fut un peu amorti par la masse de ses cheveux noirs et frisés, qui retombaient en multiples cascades sur ses épaules soyeuses.

— Jacquelin, je t'en prie, essaie donc de te calmer ! supplia Johanne d'une voix geignarde.

— Je me calmerai si cette criss de salope arrête de m'empêcher de faire ce que j'ai envie de faire, esti ! gronda Jacquelin, une lueur

farouche dans ses petits yeux noirs.

En deux enjambées, il fut sur Isabelle. Qui, instinctivement, leva le bras droit à hauteur de son visage, pour parer le nouveau coup qu'elle sentait venir.

Mais, au lieu de la frapper, comme s'il voulait souffler alternativement le chaud et le froid, la gentillesse et la terreur, Jacquelin la prit dans ses bras et la serra doucement contre lui, caressant le dos sinueux qu'il venait de mettre à nu.

Comme si cette soudaine tendresse suffisait à faire tomber ses défenses et ses frayeurs, l'adolescente se blottit contre lui et éclata en gros sanglots silencieux.

— Là... c'est fini... murmura Jacquelin tout contre son oreille. T'as pas de raison d'avoir peur de moi, voyons donc ! Seulement, si tu veux que je reste gentil, t'as juste à me laisser faire ce que je veux. Et à faire ce que je te dis. T'as pas d'affaire à me dire non ! T'as compris ?

La jeune fille ne répondit rien, continuant de pleurer silencieusement, blottie dans les bras de cet homme qui, pourtant, un instant plus tôt, venait de la gifler avec la dernière violence.

Jacquelin laissa sa main descendre le long du dos nu d'Isabelle, puis entreprit de palper ses fesses rondes, magnifiquement cambrées.

En même temps, par-dessus son épaule, il adressa un coup d'œil impérieux à Johanne qui, parfaitement dressée et docile, comprit aussitôt ce que son mari attendait d'elle.

Elle s'approcha du couple enlacé, dans le dos d'Isabelle, glissa ses mains de part et d'autre des hanches convexes de la jeune fille et entreprit de dégrafer son jean.

Le premier réflexe d'Isabelle fut de se raidir, elle s'apprêtait sans doute à protester, mais elle se souvint juste à temps de ce qui l'attendait si jamais elle entraînait en rébellion. Alors, elle s'abandonna de nouveau entre les bras de Jacquelin et laissa Johanne la dépouiller de ses ultimes vêtements, à savoir de son jean et de ses *bobettes* assorties à son soutien-gorge.

Jacquelin se recula et poussa une petite exclamation de surprise, en découvrant l'incroyable fouillis de poils noirs et frisés qui s'épanouissait à la jonction des cuisses minces d'Isabelle, en remontant très haut vers son nombril.

— Tabamouche [37] ! s'exclama-t-il, en ouvrant des yeux ronds. J'cré ben que j'ai jamais vu une touffe pareille ! Et toi, Johanne ? Regarde-moi un peu ça...

Johanne ne répondit rien, se contentant de hocher la tête d'un air morose.

Elle en avait assez, brusquement. Vraiment assez. Profondément assez. De tout.

Depuis qu'elle avait asséné un violent coup sur le crâne de cette sale fouineuse d'Élodie, elle savait que tout ça allait mal se terminer.

Bien sûr, lorsqu'il était rentré, Jacquelin l'avait chaudement félicitée de son initiative, à savoir assommer la visiteuse et la traîner ensuite jusqu'au débarras, pour l'enfermer avec l'autre, Isabelle Grondin.

— Tu t'es débrouillée comme un homme, ma belle !

Il y a encore vingt-quatre ou quarante-huit heures, un tel compliment, venant de Jacquelin, aurait suffi à la transporter au ciel pour plusieurs jours.

Mais c'était fini. Ça ne marchait plus. Quelque chose s'était cassé en elle.

Elle se sentait fatiguée, immensément fatiguée. Elle n'en pouvait plus de sexe, elle était écœurée de ces meurtres auxquels Jacquelin la contraignait à participer, depuis ce jour fatal où il s'en était pris à sa sœur.

Depuis, Johanne avait l'impression que sa vie n'avait plus été qu'une descente rapide dans un cauchemar dont elle n'entrevoyait pas le fond.

Et, pourtant, il fallait que ça s'arrête. Il le fallait absolument. Et vite.

Ces abjections, ces meurtres, ces films révoltants que Jacquelin avait décidé de tourner, tout ça ne pouvait pas continuer.

Elle ne voulait plus.

Pourtant, lorsque, en fin de matinée, Jacquelin était revenu à la maison avec cette fille brune et frisée, à l'air un peu perdu, Isabelle Grondin, qu'il avait « levée » sur une aire de l'autoroute de Montréal, où elle faisait du pouce[38], Johanne avait tout de suite compris que l'horreur allait recommencer.

Et elle n'avait pas eu un mot, pas un geste pour tenter d'en dissuader son mari.

Peut-être parce que son instinct de soumission à Jacquelin était encore plus fort que le dégoût et la lassitude qui s'étaient emparés d'elle.

Pour le moment, du moins...

Quant à l'autre, cette Élodie Boileau, qui se disait l'amie de la Française, Sandra Simonnet, c'est un hasard qui l'avait conduite jusqu'ici, au pire moment.

Ou alors, son destin.

Lorsque la blonde avait prononcé le nom de la Française, Johanne avait eu l'impression que le monde entier s'écroulait autour d'elle. Que la police allait faire irruption sur les talons de l'intruse, s'emparer d'eux et les jeter en prison. Et qu'elle serait séparée de Jacquelin pour de longues années, peut-être pour toujours.

C'est cette idée que Johanne n'avait pas supportée, et qui l'avait poussée à agir. Sans réfléchir aux conséquences possibles de son acte.

Comme s'il s'agissait en réalité d'une autre personne qu'elle-même, Johanne s'était vue empoigner la statuette de bronze posée sur le guéridon de l'entrée, la lever très haut au-dessus de sa tête et l'abattre de toute sa force sur la nuque d'Élodie. Qui s'était écroulée sans le moindre gémissement.

Avec des gestes d'automate, elle avait ensuite traîné le corps inerte jusqu'à la chambre inoccupée du fond de l'appartement, celle qu'ils appelaient « le débarras », parce qu'il servait à entreposer toutes les choses dont ils ne se servaient plus, ou pas souvent.

Le débarras, où se trouvait déjà enfermée Isabelle Grondin, un bâillon sur la bouche et les mains attachées ensemble au gros radiateur mural.

Ensuite, elle était retournée dans le salon et, pelotonnée dans le canapé, le corps tremblant convulsivement, elle avait attendu le retour de Jacquelin.

Dès son arrivée, une fois mis au courant de ce qui s'était passé, son mari avait filé jusqu'au débarras, l'air mauvais, les poings serrés.

— Il faut savoir d'où elle vient et comment elle nous a trouvés, cette maudite épaisse ! avait-il grondé. M'en va la faire placoter, moi, tu vas voir !

Effectivement, Élodie lui avait dit ce qu'il voulait savoir : que le corps de Sandra avait été repêché à la pointe de l'île d'Orléans et qu'elle-même avait été mise sur sa trace par le message que Sandra lui avait adressé sur son téléphone, juste avant de disparaître.

Mais, prudemment, elle avait préféré passer sous silence le fait que des policiers français étaient d'ores et déjà sur ses traces...

— Bon, tu dors ou quoi ? demanda Jacquelin avec une certaine impatience dans la voix.

Johanne s'arracha à ses rêveries moroses et reporta son attention sur son mari et Isabelle Grondin.

— Viens-t'en ! ordonna son mari, dont l'une des mains était enfouie entre les cuisses de la fille et fourrageait dans le buisson incroyablement touffu de son intimité. On va se prendre un peu de

bon temps avec elle, avant de...

Jacquelin se tut juste à temps. Un peu plus et il allait dévoiler la suite de ses projets à la pauvre fille. Qui, du coup, fouettée par la terreur, se serait sûrement montrée moins docile.

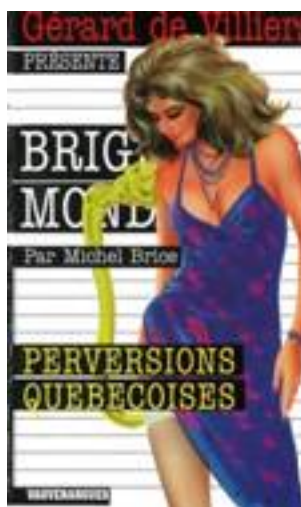
Johanne faillit dire à Jacquelin que, non, c'était fini pour elle, elle ne voulait plus.

Car, elle, elle était déjà au courant du programme dont avait décidé Jacquelin.

Dès que la nuit serait tombée, il rentrerait la voiture dans la cour et ferait monter les deux filles dans le coffre. Puis, tous les quatre, ils prendraient la route de Tewkesbury, jusqu'au camp de pêche.

Où, après avoir vérifié le bon fonctionnement des caméras vidéo chargées d'enregistrer le cauchemar pour les riches amateurs, on procéderait à la mise à mort conjointe d'Isabelle Grondin et d'Élodie Boileau.

CHAPITRE XII



Pour la six ou septième fois en moins de dix minutes, Boris Corentin consulta sa montre à son poignet gauche.

— C'est pas la peine de t'énerver comme ça, lui fit remarquer gentiment Géraldine Hébert : elle va bien finir par arriver, *ta* copine...

— Encore qu'avec les femmes, on ne soit jamais tout à fait sûr... crut bon d'ajouter Aimé Brichot.

— M'aurait étonnée que j'aie pas droit à une remarque de vieux macho, sur ce coup-là ! rétorqua Géraldine.

— Macho, d'accord, à la rigueur, mais vieux, non ! protesta dignement Brichot, en lissant machinalement le coin de sa moustache.

Les trois policiers français étaient installés dans le petit salon de leur hôtel, meublé de deux canapés et d'un fauteuil, recouverts de tissu chamarré, ainsi que d'une télé et d'une minichaîne stéréo. L'unique fenêtre, encadrée de tentures rouges, donnait sur la rue Saint-Joseph, ce qui permettait à Boris Corentin de guetter l'arrivée d'Élodie Boileau, avec qui il devait en principe souper en tête à tête.

C'est la promesse qu'il lui avait faite, la veille au soir, au moment de se séparer pour aller dormir, parce qu'il avait bien compris que la jeune Québécoise avait modérément apprécié de devoir le « partager »

avec les deux autres femmes, Géraldine et Sergine.

Sauf qu'ils avaient rendez-vous à l'hôtel Bonséjours à six heures du soir, qu'il était déjà presque sept heures et qu'elle n'était toujours pas là.

En plus, depuis le début de l'après-midi, les coups de fil de Boris restaient obstinément sans réponse, alors qu'Élodie lui avait assuré qu'elle ne bougerait pas de chez elle de la journée, ayant des dessins à finir pour un journal de Montréal qui lui en commandait régulièrement.

Gentiment, Géraldine Hébert avait proposé à Corentin d'attendre un peu en sa compagnie, et Aimé Brichot s'était joint à eux, dans le petit salon, où l'adorable Madame Sow leur avait servi trois bières avec trois petites soucoupes de *pinotes*[39].

Boris Corentin poussa un profond soupir agacé, en reposant son verre vide sur la petite table basse rectangulaire en bois verni rouge.

Il venait de vivre le genre de journée qu'il n'aimait pas. Pleine d'agitation, mais sans aucun résultat concret. Tout avait plutôt bien démarré, pourtant, au village huron, avec ce que lui avait appris Marie-Ève Gros Louis, à propos de l'homme à la cicatrice, celui avec qui Louise Picard avait rendez-vous le jour même de sa disparition.

Mais, ensuite, point mort. Patinage. Surplace.

Personne, dans la réserve indienne, n'avait été capable de leur fournir d'autres informations utilisables, concernant la jeune Indienne assassinée.

Évidemment, concernant l'homme à la cicatrice, Sergine Leclerc avait aussitôt lancé des recherches, en commençant par faire interroger les différents fichiers des polices fédérale et provinciale.

Là aussi, chou blanc : aucune des hommes ayant eu affaire à la justice à un moment ou un autre ne correspondait au signalement.

Il fallait chercher ailleurs, mais où ?

Sur la suggestion de Corentin, ils étaient retournés passer au peigne fin le petit studio que Sandra Simonnet occupait en Basse Ville, espérant y trouver la trace du mystérieux homme à la cicatrice.

Car les trois policiers français étaient persuadés que les deux filles, Sandra et Louise, avaient bien été violées, torturées et assassinées par un seul et même individu. Certitude que, à l'exception de Sergine Leclerc, ne partageaient visiblement pas leurs homologues québécois, beaucoup plus prudents. « Timorés », pensait même Boris Corentin.

Il se leva du canapé avec une telle soudaineté qu'il fit sursauter Aimé Brichot, qui avait tendance à s'assoupir un peu, dans le fauteuil voisin.

— Bon, j'en ai marre d'attendre, décida-t-il. Je vais faire un saut jusqu'à chez elle, par acquit de conscience. Et, si vraiment je ne la trouve pas, je vous rejoindrai là où vous aurez décidé d'aller dîner.

— Et comment tu le sauras, où on est, puisqu'on n'en sait encore rien nous-mêmes ? demanda Géraldine Hébert.

— Mon portable est toujours en état de marche, que je sache ! lui répondit Corentin, avec un petit sourire ironique qui la fit légèrement rougir. Bon, à plus...

Marcher lui fit du bien et c'est à grandes enjambées régulières qu'il entreprit de remonter la rue Saint-Joseph vers l'ouest, en direction de la rue de la Reine, où vivait Élodie Boileau. Il mit à peine plus de cinq minutes pour y parvenir : c'était vraiment tout près.

Comme les Québécois, apparemment, n'étaient pas encore devenus des obsédés du digicode, il put ouvrir sans problème la porte de la maison. Il se trouva face à un escalier assez raide, qui desservait les différents appartements. Celui d'Élodie, lui avait-elle expliqué la veille, était situé à gauche sur le premier palier.

Il frappa à la porte, trois coups brefs.

Pas de réponse. Et pas le moindre signe d'une présence à l'intérieur de l'appartement.

Il frappa une deuxième fois. Avec exactement le même résultat nul.

Boris Corentin allait faire demi-tour, lorsque, par simple réflexe, il posa sa main sur la poignée métallique ronde et la tourna vers la droite.

Avec un petit bruit sec, elle s'ouvrit sans la moindre résistance.

Durant une seconde ou deux, Boris hésita à pénétrer dans l'appartement silencieux. En l'absence de sa locataire, ça s'appelait une effraction de domicile. De la part d'un policier français, ça la fichait mal...

Mais sa curiosité fut la plus forte, il referma sans bruit la porte derrière lui.

Une fois seul dans l'appartement vide, tout en passant d'une pièce à l'autre, il se demanda ce qu'il faisait là. Élodie était absente, elle lui avait fait faux bond, point final. Ce n'est pas en soulevant les tapis, en bougeant les meubles ou en ouvrant les tiroirs qu'il la trouverait !

Machinalement, Corentin poussa la porte de la dernière pièce, qui s'avéra être la chambre à coucher. Il allait la refermer sans même être entré, lorsque son œil fut attiré par un petit rectangle rouge, se détachant sur le couvre-lit de couleur claire.

C'était un téléphone portable.

« *Je croyais qu'elle l'avait paumé*, songea Boris, en se dirigeant vers

le lit à deux places. *On dirait qu'elle l'a retrouvé, finalement... et de nouveau oublié ! »*

Il prit le petit appareil et constata qu'il était ouvert. Le petit écran carré indiquait que la boîte vocale contenait cinq messages.

Boris Corentin se traita mentalement de « sale fouineur », en réalisant ce qu'il avait l'intention de faire.

À savoir, écouter les messages en question, qui bien entendu ne lui étaient pas le moins du monde destinés.

Ce qui ne l'empêcha pas de le faire quand même...

Les quatre premiers messages vocaux émanaient tous de la mère d'Élodie qui, comme pot-de-colle, avait l'air de se poser un peu là.

Corentin faillit même ne pas écouter le dernier, persuadé qu'il venait lui aussi de Madame Boileau Mère. Mais, dès les premiers mots, il sut qu'il s'en serait voulu toute sa vie de ne pas le faire.

Car le dernier message émanait de Sandra Simonnet. Corentin l'écoula deux fois de suite, en retenant son souffle, les traits du visage figés.

— Élodie ? C'est moi, Sandra... Bon, c'est pour te dire que je viendrai plus tard chez toi que prévu, parce que, là, figure-toi que je vais passer l'après-midi chez un mec que j'ai rencontré il y a une heure sur les Plaines ! Il s'appelle Jacquelin, il est super-bandant, je suis excitée comme une puce ! Quand il m'a proposé de venir faire un tour à son apport, rue d'Auteuil, j'ai pas eu la force de lui dire non. Je te raconte tout ce soir, ciao !

Boris Corentin vérifia la date à laquelle Sandra avait envoyé cet ultime message à son amie. Il découvrit ce dont il se doutait déjà : il datait du jour de sa disparition.

Boris mit le téléphone dans la poche de son blouson et quitta l'appartement. Il se retrouva sur le trottoir de la rue de la Reine, sans même avoir eu conscience de redescendre l'escalier, tellement il était plongé dans ses pensées.

Évidemment, rien n'était sûr, à ce stade. Mais il était fort possible que le Jacquelin dont Sandra parlait dans son message soit, d'une manière ou d'une autre, mêlé à sa disparition et à sa mort.

Tout comme l'homme à la cicatrice pouvait être mêlé à la disparition et à la mort de Louise Picard.

De là à en conclure, compte tenu de la similitude des deux assassinats, qu'il s'agissait d'un seul et même individu, il n'y avait qu'un pas.

Un pas que Corentin franchit aussitôt, sans la moindre hésitation.

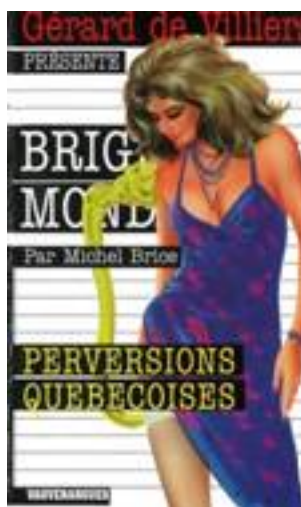
Pour, aussitôt, déboucher sur une nouvelle déduction. Qui, elle, n'avait rien de réjouissant.

Si, comme il le pensait, Élodie Boileau s'était fait le même raisonnement que lui, elle pouvait fort bien avoir décidé de se lancer toute seule sur la piste de ce Jacquelin, résidant rue d'Auteuil. Ne serait-ce que dans l'espoir, naïf et dangereux, de l'épater, lui, Boris Corentin.

Et comme, depuis, elle n'avait plus donné de nouvelles et avait même « séché » leur rendez-vous, la conclusion la plus probable s'imposait d'elle-même.

Élodie Boileau était sans doute tombée entre les mains d'un homme qui avait déjà au moins deux meurtres de jeunes femmes à son actif.

CHAPITRE XIII



Élodie tenta de dégager son bras droit, coincé sous les reins d'Isabelle, contre laquelle elle était recroquevillée. Mais ses muscles ankylosés furent traversés par une fulgurante douleur, qui lui arracha un cri, étouffé par son bâillon de tissu éponge légèrement humide.

Elle cessa brusquement de lutter, et des larmes jaillirent à ses yeux, coulant le long de ses joues sans qu'elle puisse rien faire pour les essuyer.

Depuis combien de temps étaient-elles là, toutes les deux, tassées l'une contre l'autre dans le coffre de la voiture qui roulait vers elle ne savait où ?

Elle aurait été incapable de le dire. Aussi étrange que cela lui paraisse, vu les circonstances particulièrement pénibles et angoissantes, elle n'était même pas complètement sûre, à un moment donné, de ne pas s'être *endormie*.

Lorsque Johanne était venue les chercher, Isabelle et elle, dans la pièce où elles étaient retenues prisonnières, Élodie avait d'abord cru que le moment de leur délivrance était venu. Et une bouffée de joie intense l'avait envahie.

Mais, juste après, Jacquelin avait fait son entrée et il avait ordonné

à sa femme de les bâillonner toutes les deux. Il avait également sorti un couteau à large lame de sa ceinture et l'avait brandi vers les deux filles.

— Si l'une de vous essaie de crier, ou de s'enfuir quand on sera dans la cour, je l'égorge aussitôt ! C'est bien compris, j'espère ?

Ses yeux avaient une telle expression qu'aucune des deux filles n'avait seulement envisagé qu'il puisse bluffer. Et elles s'étaient laissé enfermer dans le coffre de la voiture, qui attendait dans la cour latérale, avec une docilité parfaite.

Puis, la voiture s'était mise en mouvement, et Élodie avait rapidement perdu toute notion de temps, de distance, de direction...

De nouveau, se raidissant contre la douleur, elle tenta de dégager son bras de sous le corps de sa compagne de captivité. Cette fois, au prix d'un gros effort, elle y parvint, ce qui la soulagea instantanément.

Mais, du coup, maintenant qu'il était libéré de cette souffrance lancinante, le cerveau d'Élodie se retrouvait libre de se consacrer à autre chose.

À la situation dans laquelle elle s'était fourrée, toute seule, par stupide forfanterie, dans l'espoir puéril d'épater Boris Corentin.

Elle avait foncé tête baissée dans un piège mortel.

Car, malgré la peur atroce qui lui tordait les entrailles, Élodie avait encore assez de présence d'esprit pour juger de sa situation. Et, accessoirement, de celle de sa compagne d'infortune.

Le couple de dangereux tarés dans les mains de qui elles étaient tombées était déjà responsable d'au minimum un meurtre, celui de Sandra Simonnet.

Et, pour se protéger, ils n'hésiteraient probablement pas à en commettre deux de plus.

Au bout de ce voyage, dans ce coffre de voiture qui sentait l'essence, c'était la mort qui les attendait.

*

* *

— C'est bien icitt... murmura Sergine Leclerc, en revenant vers sa voiture, où l'attendaient les trois policiers français. La grosse maison grise, juste devant : ils habitent au rez-de-chaussée...

Après sa découverte du message de Sandra Simonnet, sur le portable d'Élodie Boileau, Boris Corentin avait d'abord prévenu ses

deux coéquipiers de sa découverte, puis les avait rejoints à l'hôtel *Bonséjours*, dont ils n'étaient pas encore partis.

C'est Aimé Brichot, toujours le plus raisonnable des trois, qui avait insisté pour qu'ils avertissent Sergine Leclerc, leur homologue québécoise, avant de décider quoi que ce soit quant à la suite des opérations.

Boris Corentin s'était rapidement rangé à son avis. C'était en effet la prudence même, mais, en plus, grâce à la logistique dont elle disposait, Sergine risquait de leur faire gagner un temps précieux, pour identifier avec précision le Jacquelin-de-la-rue-d'Auteuil, dont Sandra parlait dans son ultime message téléphonique.

De fait, une fois mise au courant, il n'avait pas fallu plus d'un quart d'heure à la jeune policière pour déterminer qu'il ne pouvait s'agir que d'un certain Jacquelin Fradette, habitant la portion de la rue située entre les portes Kent et Saint-Jean. Il y avait trois autres Jacquelin dans la rue d'Auteuil, mais seul celui-là pouvait correspondre au personnage qu'ils recherchaient.

Une fois arrivée en vue de la maison, Sergine avait préféré assurer le coup en allant se renseigner un peu sur Jacquelin Fradette, auprès de quelques personnes du voisinage, avant de se présenter chez lui.

— Si on est sûr, on pourrait peut-être y aller ? suggéra Corentin, en sortant de la Toyota, aussitôt imité par Aimé et Géraldine.

— JE vais y aller, rectifia aussitôt Sergine Leclerc. Vous, en tant que Français, vous avez pas d'affaire à aller déranger d'honnêtes citoyens chez eux, à plus de neuf heures du soir ! Déjà, moi, c'est limite, alors...

Boris Corentin ouvrit la bouche pour argumenter, mais il la referma avant d'avoir émis le moindre son.

Sur le fond, la Québécoise avait raison. Et puis, d'un simple point de vue tactique, ce n'était pas le moment de la braquer contre eux...

— OK, on t'attend là, soupira-t-il, avec un sourire un peu contraint. Mais tâche de faire vite.

— Je m'en vas faire de mon bess, et c'est pas la peine de t'exciter le poil des jambes en m'attendant ! [40] répondit Sergine, un brin moqueuse, avant de grimper les marches du perron de pierre et de disparaître à l'intérieur de la grosse maison de pierre grise.

Incapable de rester en place, Boris se mit à remonter la rue d'Auteuil, en direction du parc de l'Artillerie. En passant devant la maison où étaient censés vivre Jacquelin Fradette et sa femme – car il avait été un peu surpris d'apprendre par Sergine que leur homme était

marié – il s'arrêta et en observa la façade, le front barré d'un pli soucieux.

Aucune des fenêtres du rez-de-chaussée n'était éclairée, ce qui n'était pas très bon signe...

Il reprit sa marche, la tête toujours tournée vers la maison... et faillit percuter de plein fouet le gamin d'une douzaine d'années qui arrivait en sens inverse.

— Eh ! si tu r'gardes pas où tu mets tes pieds, ça s'ra pas long que tu vas t'enfarger [41] ! rigola le même, avec un accent à trancher à la hache de bûcheron.

— J'étais un peu distrait, c'est vrai... s'excusa Boris avec un petit sourire.

— Ah, parce que, en plus de t'ça, t'es un maudit Français ? fit le gamin, les poings sur les hanches.

— Maudit, je sais pas, mais Français, c'est sûr ! Tu t'appelles comment, au fait ?

— Gervais Drolet. Et toi ?

Il prononçait son nom « Drolette », comme tous les Québécois...

— Boris, répondit celui-ci.

— C'est pas français, ça... observa Gervais. Et tu fais quoi icitt, à c't'heure ?

Voyant que le gamin avait envie de parler, Corentin décida d'en profiter :

— En fait, je venais voir un de mes amis, qui habite ici, mais vu qu'il n'y a pas de lumière dans son appartement, je pense qu'il doit être sorti...

Gervais Drolet mordit à l'hameçon qu'on lui tendait :

— C'est quoi son nom, à ton chum ?

— Jacquelin. Jacquelin Fradette. Tu le connais ? Il habite juste là, au rez-de-chaussée...

— Si je connais le couturé ? Mets-en ! s'exclama le gamin, avec un grand sourire.

Boris Corentin sentit un frisson d'excitation lui parcourir la colonne vertébrale :

— Comment tu as dit ? Le couturé ? Pourquoi tu l'appelles comme ça ?

Gervais le regarda comme s'il avait été un débile profond et haussa les épaules avant de répondre :

— À cause de la criss de cicatrice dans sa joue, tabarnak ! Tout le monde l'appelle de même !

Boris Corentin oublia d'un coup l'existence du gamin. Une cicatrice sur la joue...

Exactement comme l'homme avec lequel, d'après Marie-Ève Gros Louis, Louise Picard avait rendez-vous le jour même de sa mort. Cette fois, il n'était plus permis d'en douter : Jacquelin Fradette ne pouvait qu'être l'assassin des deux filles.

Et c'est dans les griffes d'un tel personnage que, inconsciente du danger qu'elle courait, Élodie était probablement allée se jeter...

À ce moment, Boris Corentin vit Sergine Leclerc ressortir de la grosse maison, accompagnée jusqu'au perron par une femme d'une soixantaine d'années, avec qui elle échangea encore quelques mots avant de la quitter.

— Alors ? fit Corentin, qui l'avait rejointe en trois enjambées. Pas là, n'est-ce pas ?

— Pas là, confirma Sergine Leclerc avec une petite moue déçue. Mais d'après leur voisine du dessus, avec qui j'ai un peu placoté, ils seraient partis en voiture, il y a environ une heure. Et, d'après elle, quand ils partent comme ça pour la nuit, c'est en général pour aller au camp de pêche qu'ils ont, quelque part au nord...

— Tu as les moyens de le localiser, ce camp de pêche ? demanda Corentin d'une voix pressante.

— S'ils en sont propriétaires, ce serait facile et rapide, répondit Sergine Leclerc. *À condition de savoir où chercher !* Pis, avant ça, il faudrait être sûr que Jacquelin Fradette est bien le...

— Sergine, *on est sûr !* l'interrompit Boris, en la saisissant par le bras, avant de lui exposer brièvement ce qu'il venait d'apprendre par Gervais Drolet.

Quand il se tut, un silence lourd s'installa entre eux deux, encore rehaussé par le ronronnement sourd et régulier de la ville qui s'étendait autour d'eux.

Finalement rompu par Boris Corentin :

— Sergine, si je me souviens bien, le corps de Louise Picard a été retrouvé dans la forêt au nord de Tewkesbury, non ?

— Oui, mais je...

— Alors, je te parie tout ce que tu veux que le camp de pêche de Jacquelin Fradette se trouve dans les environs immédiats de l'endroit où Louise Picard a été retrouvée. C'est là-bas qu'il faut aller... Et il faut y aller *maintenant* !

Il n'ajouta pas : « avant que ce malade ne tue Élodie », mais Sergine Leclerc le comprit parfaitement.

La nuit tombait rapidement.

Depuis une demi-heure qu'ils avaient quitté la ville de Québec, Sergine Leclerc et Boris Corentin n'avaient pas dû prononcer plus de trois phrases à eux deux. Chacun était plongé dans des pensées pas spécialement drôles, et savait que l'autre ruminait les mêmes.

Pour l'instant, les services de police, mis en branle par la jeune Québécoise, n'avaient pas encore pu localiser le fameux camp de pêche où Jacquelin Fradette se trouvait. Se trouvait *peut-être*.

Car, en fait, rien n'était moins sûr, le témoignage de la vieille voisine recueilli par Sergine ne pouvait avoir qu'une valeur indicative : le couple pouvait être n'importe où ailleurs.

La seule chose dont Boris Corentin était de plus en plus certain, c'est qu'Élodie Boileau devait se trouver entre les mains du tueur. Et que chaque minute comptait.

S'il n'était pas déjà trop tard.

Il tentait de se rassurer en se disant que Jacquelin Fradette ne laisserait probablement pas passer l'occasion de tourner un *snuff movie* supplémentaire, avec sa nouvelle proie. Et que, donc, il ne pouvait pas se permettre de la tuer *tout de suite*.

Mais c'était une consolation extrêmement maigre...

Malgré les protestations de la jeune femme, Boris Corentin avait décidé que Géraldine Hébert et Aimé Brichot resteraient à Québec, au cas où Jacquelin Fradette déciderait de revenir passer la nuit à son appartement de la rue d'Auteuil. Et il était parti avec Sergine Leclerc, comprenant que, de toute façon, la policière québécoise n'avait pas l'intention de lui laisser les mains totalement libres...

Autour d'eux, depuis qu'ils avaient quitté la ville, c'était une alternance de bois épais et d'une campagne parsemée de fermes isolées, chacune entourée de champs où s'ébattaient en liberté des milliers de dindes. Celles-là mêmes qui seraient sacrifiées en masse le 14 octobre, à l'occasion de *Thanksgiving*[42].

Bientôt, la route déserte rejoignit une rivière sinueuse, que Sergine Leclerc désigna à Corentin :

— C'est la Jacques-Cartier, elle passe à Tewkesbury. Ça veut dire qu'on approche...

Effectivement, moins de dix minutes plus tard, ils pénétraient dans la petite bourgade. Qui se résumait à un centre minuscule, construit

autour de l'église, autour duquel rayonnait un territoire immense, sur lequel s'éparpillaient des fermes très éloignées les unes des autres, chacune étant bâtie au centre de ses terres et non regroupées autour du village, comme c'était le cas en France.

— Pas une église, rectifia Sergine, lorsque Boris lui en fit la remarque : un temple. On est dans une enclave anglophone, icitt...

— D'où le nom de Tewkesbury, qui ne sonne effectivement pas très français, remarqua Corentin, tandis qu'ils laissaient la ville derrière eux, pour continuer vers le nord, en direction du parc des Laurentides.

Quatre ou cinq kilomètres plus loin, Sergine Leclerc bifurqua à gauche, sur une route plus étroite que la 371 sur laquelle ils roulaient depuis Québec, et qui serpentait sur le flanc d'une petite colline partiellement recouverte de forêt.

— Le lac près duquel Normand Larivière a retrouvé le corps de Louise Picard se trouve à environ deux milles[43] de l'autre côté, indiqua Sergine, les mains serrées sur le volant.

Boris Corentin s'abstint de dire que ça leur faisait une belle jambe, dans la mesure où ils ignoraient toujours où se trouvait le maudit camp de pêche où Jacquelin Fradette était censé se trouver. Bien sûr, il ne devait pas être très éloigné de l'endroit où le cadavre de la jeune Indienne avait été enterré, mais tout de même...

Ils ne pouvaient quand même pas passer tout le bois au peigne fin et faire le tour de tous les chalets, qui pullulaient dans cette région.

Ils n'en avaient pas le temps et...

Les réflexions de Corentin furent interrompues net par la sonnerie du portable de Sergine Leclerc, glissé dans la poche de la portière. Elle prit la communication avec un rien de précipitation nerveuse.

— Réjean ? C'est toi ? Alors ? T'as du nouveau pour moi ? Parle plus fort, esti ! Ça passe très mal, là...

Lorsque Sergine Leclerc coupa la communication, une poignée de secondes plus tard, elle tourna vers Boris un visage qui crépitait d'excitation.

— Ça y est, ils ont localisé ce criss de camp de pêche ! dit-elle d'une voix sourde. C'est à une vingtaine de minutes d'ici, pas plus...

Elle hésita un moment, avant de poursuivre :

— Le problème, c'est que je n'ai aucun motif légal d'aller déranger l'monde à c't'heure... Qu'est-ce que tu ferais, toi, si on était en France ?

— Je foncerais, tiens ! répondit Boris Corentin sans la moindre hésitation.

Sergine Leclerc enfonça l'accélérateur avec un petit sourire en

coin :

— Je savais que t'allais me répondre ça, tabarnak !

*

* *

Élodie tourna la tête vers la droite et ferma les yeux. Pour ne pas voir les horreurs qui s'ébauchaient dans la grande pièce principale du chalet.

Mais, malgré elle, contre sa volonté, elle fut obligée de les rouvrir et de regarder à nouveau. Simplement parce qu'elle avait encore plus peur, les yeux fermés.

Et puis, elle ressentait une sorte de fascination malsaine pour l'horreur dont elle n'était pour l'instant que spectatrice.

Mais dont elle savait que, dans quelques instants, elle serait elle-même la victime, comme Isabelle Grondin avait commencé de l'être.

Et elle savait aussi que, à moins d'un vrai miracle, totalement improbable, personne n'aurait l'idée de venir les chercher ici, au fond du bois.

Près de la grande cheminée de pierre, à l'intérieur de laquelle un homme aurait pratiquement pu se tenir debout, Isabelle était suspendue par les poignets à une chaîne pendant de la grosse poutre maîtresse du chalet.

Elle était entièrement nue, la pointe de ses pieds touchait à peine le sol, son visage ravagé de larmes déjà séchées exprimait une souffrance et une terreur indicibles, intimement mêlées.

Ses fesses, son ventre et le haut de ses cuisses étaient zébrés de vilaines boursouflures rouges violacées. Celles infligées par les coups de cravaches que Jacquelin lui assénait de toutes ses forces, depuis quelques minutes.

Sous l'œil impavide et rond des trois caméras qui filmaient cette horreur sous trois angles différents.

Les amateurs de snuff allaient en avoir pour leur argent...

— Johanne, mets-lui donc un god dans le trou d'cul ! ordonna Jacquelin, le front ruisselant de sueur, à cause de l'effort qu'il produisait pour flageller la malheureuse Isabelle. Et choisis le plus gros : je veux qu'on lise la souffrance sur sa face !

Restée à l'écart, dans le coin le plus sombre de la grande pièce, près de là où Élodie était attachée sur une chaise de bois, Johanne se mordit la lèvre inférieure, prit une profonde inspiration, avant de

laisser tomber, d'une voix qui tremblait légèrement :

— Non, Jacquelin, je le ferai pas ! J'suis tannée de tout ça, c'est plus possible...

De saisissement, son mari en laissa retomber son bras armé de la cravache. Il tourna vers Johanne son visage mauvais, prêt à fondre sur elle pour la battre, comme il lui était déjà arrivé de le faire, lorsqu'elle avait des vellétés d'indépendance ou de rébellion.

Mais, sans qu'il comprenne bien pourquoi, la détermination qu'il lut dans le regard d'ordinaire éteint de sa femme l'incita à temporiser plutôt qu'à chercher l'affrontement. On réglerait ça plus tard, pour l'instant seul le film comptait, et tous les dollars qu'il y avait à la clé...

— Bon, bon, ça va, énerve-toi pas, bougonna-t-il. Je vais le faire moi-même, si c'est comme ça ! Pendant ce temps, détache l'autre et amène-la par ici... Ça va être le temps de la grande scène finale !

Élodie sentit que Johanne s'affairait sur la cordelette qui liait ses poignets, derrière le dossier de la chaise où elle était assise. Au bout de quelques secondes, ses bras retombèrent le long de son corps.

Et la jeune femme prit soudain conscience qu'elle était libre de ses mouvements.

D'un coup d'œil, elle constata que, là-bas, près de l'immense cheminée, Jacquelin lui tournait le dos.

Un énorme godemiché à la main, il était penché vers les fesses nues d'Isabelle, dont le corps tanguait au bout de ses chaînes, lui arrachant de pitoyables gémissements.

Quant à Johanne, elle se tenait accroupie, afin de ramasser les bouts de la cordelette qu'elle venait de trancher.

Élodie agit sans réfléchir. Comme si, tout d'un coup, son corps s'était libéré de la peur qui paralysait son cerveau.

Sans même sentir la douleur de ses membres ankylosés, elle bondit vers la porte du chalet.

Sans même penser qu'elle aurait très bien pu être fermée à clé.

Elle ne l'était pas.

Au moment où Johanne poussa un cri d'alarme, Élodie était déjà dehors et courait droit devant elle, à travers le bois épais et sombre, zigzaguant entre les bouleaux, meurtrissant ses pieds nus sur les aspérités de la terre.

— Johanne ! rattrape-la ! vite ! hurla Jacquelin, lorsqu'il réalisa ce qui se passait.

Dépassée par la rapidité de la scène qui venait de se dérouler, Johanne marqua un temps d'arrêt, avant de s'élancer dehors, à la suite de la fuyarde.

Jacquelin reporta son attention sur le corps nu et martyrisé d'Isabelle Grondin, qui geignait sans discontinuer.

— En attendant, je vais m'occuper de toi, murmura-t-il, l'énorme god toujours en main.

Il n'était pas du tout inquiet, en ce qui concernait la fuite de l'autre fille : elle ne pouvait aller nulle part. Surtout pieds nus. Johanne aurait vite fait de la rattraper.

Et, ensuite, il lui ferait payer ça très cher.

*

* *

Élodie Boileau continuait de courir, en aveugle, droit devant elle. Son cœur cognait dans sa poitrine, les branches basses des arbres fouettaient son visage, égratignant sa peau.

Soudain, derrière elle, pas très loin, malgré le sang qui battait sourdement dans ses oreilles, elle entendit l'appel de Johanne Fradette :

— Arrête-toi ! Attends-moi ! Je ne te ferai pas de mal, je te le jure !

« Est-ce qu'elle me pense assez niaiseuse pour la croire ? », songea Élodie, qui continua de courir droit devant elle, sans avoir la moindre idée d'où elle allait.

Elle accéléra encore, malgré son souffle de plus en plus court, malgré la lourdeur de ses jambes, peu habituées à un effort aussi violent et soutenu.

Elle en était à se dire qu'elle ne pourrait plus courir très longtemps comme ça, lorsqu'elle aperçut, devant elle, entre les arbres, le ruban plus sombre d'une petite route asphaltée.

La délivrance !

Cette route-là, elle menait forcément quelque part. Où il y aurait des gens qui sauraient bien la protéger des deux autres monstres...

Au moment où elle surgissait sur la route, Élodie vit deux gros yeux ronds et jaunes déboucher du virage tout proche. Elle ouvrit la bouche pour crier, mais elle n'eut pas l'idée de faire un bond en arrière pour éviter la voiture.

Elle perçut un crissement de freins. Puis, elle ressentit un choc violent au niveau des cuisses et eut l'impression que son corps était projeté dans les airs, à une très grande hauteur.

Lorsqu'elle retomba sur l'asphalte, tout devint noir d'un coup et elle cessa de ressentir quoi que ce soit.

*

* *

— Bon Dieu ! freine ! hurla Boris Corentin, en voyant une silhouette humaine déboucher sur la route pratiquement sous les roues de la Toyota.

Sergine écrasa la pédale, mais trop tard pour éviter le choc. Les deux policiers virent leur victime faire un saut en arrière, tourner sur elle-même, avant de retomber sur la route et ne plus bouger.

Boris Corentin et Sergine Leclerc jaillirent en même temps de la voiture et se précipitèrent vers le corps inerte, tourné face contre terre.

Avec d'innombrables précautions, Boris le retourna, et reconnut Élodie Boileau.

Il plaqua son oreille contre sa poitrine et ressentit un intense soulagement.

— Elle est vivante ! dit-il à l'intention de Sergine, accroupie à côté de lui. Le cœur bat régulièrement, elle doit être juste évanouie.

— Mais qu'est-ce qu'elle pouvait bien faire au milieu du bois, à c't'heure ? murmura la Québécoise.

— Je m'en vas vous le dire, ce qu'elle faisait... fit alors une voix féminine derrière eux.

Sergine et Boris se retournèrent d'un bloc. Pour se retrouver face à une jeune femme blonde et bien en chair, qui donnait des signes d'essoufflement. Corentin devina tout de suite de qui il s'agissait.

— Vous êtes Johanne Fradette, n'est-ce pas ? dit-il doucement, en s'approchant d'elle.

— Oui, c'est moi, soupira-t-elle. Elle s'est enfuie et... et Jacquelin m'a demandé de la ramener. Mais je ne voulais pas, je vous jure que je ne l'aurais pas ramenée. Je voulais me sauver avec elle et alerter le monde. Il y a eu assez de sang, assez d'horreur...

Boris eut l'impression qu'elle était au bord de la crise de nerf, et il dut la soutenir pour ne pas qu'elle s'effondre sur place, tellement tout son corps tremblait.

— Où est-il ? demanda-t-il, sur un ton pressant. Où est votre mari ?

— Au... au chalet... a... avec l'autre... répondit Johanne avec difficulté. Il faut l'empêcher de la tuer... Il va le faire ! Il y a eu assez de sang...

Corentin se tourna vers Sergine :

— Toi, tu restes avec Élodie et tu appelles du secours en urgence.

— Et toi ? demanda Sergine.

— Moi, je file au chalet avec elle, et je m'occupe de ce malade avant qu'il ne soit trop tard !

Son ton d'autorité tranquille était tel que, subjuguée, Sergine Leclerc ne songea même pas à protester...

Soutenant à moitié Johanne Fradette, Boris Corentin s'enfonça dans le bois, en suivant les indications de la jeune femme qui s'appuyait contre lui.

Ils n'avaient pas parcouru plus de deux ou trois cents mètres, lorsque, à travers les branches frissonnantes des arbres, Boris Corentin distingua une lueur, vague d'abord puis de plus en plus précise : une fenêtre éclairée.

Encore quelques dizaines de mètres et il put distinguer, un peu plus loin sur la gauche, les scintillements lactés de la lime sur la surface du lac.

Une chouette hulula juste au-dessus de leurs têtes, faisant sursauter Johanne.

Boris s'arrêta, à couvert d'un gros buisson d'épineux. Ils n'étaient plus qu'à une vingtaine de mètres du chalet.

— Vous allez rester ici et surtout ne pas bouger, ordonna-t-il à Johanne, qui tremblait de plus en plus. Surtout ne me suivez pas : ça pourrait être dangereux.

Elle acquiesça en silence et, dès que Corentin l'eut lâchée, se laissa glisser jusqu'au sol, le long du tronc d'arbre le plus proche d'elle.

Boris fit quelques mètres en direction du chalet. Et s'aperçut qu'il allait devoir parcourir une quinzaine de mètres totalement à découvert. Si jamais Jacquelin Fradette l'entendait arriver et qu'il était armé...

Corentin en était à étudier le moyen de contourner la construction de bois par l'autre côté, celui où il n'y avait pas de fenêtre, lorsqu'un cri de douleur atroce déchira l'air.

Un cri de femme.

Du coup, Boris abandonna toute prudence, toute velléité tactique, et bondit droit devant lui, fonça sur la porte entrebâillée du chalet.

Sans ralentir sa course, il l'enfonça d'un grand coup de pied et se propulsa à l'intérieur de la pièce.

Il photographia la scène en un seul coup d'œil : la fille nue, suspendue à la grosse poutre par les poignets, dont la tête pendait

lamentablement sur son épaule gauche, et l'homme qui se tenait juste derrière elle, légèrement décalé vers l'immense cheminée.

Un homme brun qui portait une longue cicatrice rosâtre à la joue droite.

Et qui, dans sa main droite, brandissait un énorme phallus de plastique, dégoulinant de sang.

Jacquelin tourna la tête au moment précis où Boris Corentin surgissait dans le chalet. Un rictus de haine déforma ses traits et il émit un grondement de bête sauvage.

Boris le vit lâcher le godemichet et étendre le bras vers le manteau de la cheminée.

D'où dépassait le manche de plastique dur d'un couteau de chasse, dont la lame épaisse brillait sous la lampe.

D'une détente puissante, Boris Corentin bondit en avant. Ses mains se refermèrent sur les épaules de Jacquelin, au moment où les doigts de celui-ci allaient saisir le manche du couteau.

Boris lui asséna une manchette sur le poignet, suivie d'un coup de genou dans l'estomac, qui arracha un cri de douleur à Fradette ; il tomba à genoux.

Il chercha à s'agripper à la jambe droite de Corentin, mais celui-ci se dégagea sans difficulté.

Saisissant son adversaire par le col, il hissa son adversaire jusqu'à lui avec une force irrésistible, et lui balança son poing gauche dans la tempe.

Sous la violence du coup, la tête de Jacquelin Fradette alla rebondir contre le manteau de pierre de la cheminée. Sans un soupir, il s'écroula devant l'âtre et ne bougea plus.

C'est seulement à ce moment-là que Boris Corentin s'aperçut que, silencieuses, impassibles, immuables, les trois caméras avaient continué d'enregistrer toute la scène.

Sauf que, de par son intervention, le film qui en résulterait allait être tout différent de celui prévu par Jacquelin Fradette, dans sa folie meurtrière.

CHAPITRE XIV



— Et si on se reprenait une 'tite bière ? proposa Géraldine Hébert, en essayant d'imiter l'accent québécois, ce qui fit rire Sergine, assise juste à côté d'elle.

Il était six heures du soir, les trois policiers français, plus Sergine Leclerc et Élodie Boileau, étaient attablés au pub Saint-Alexandre, situé au milieu de la rue Saint-Jean, l'une des plus touristiques de la ville de Québec.

— Ça marche pour moi ! assura Élodie, avec un grand sourire, en appuyant sa cuisse contre celle de Boris Corentin, installé à sa droite.

En deux jours, depuis sa fuite du chalet, la jeune Québécoise avait récupéré à une vitesse incroyable, trouvait Boris. À l'hôpital de Québec où elle avait été rapatriée en ambulance, les médecins s'étaient aperçus très vite que le choc qu'elle avait subi en se jetant devant la voiture de Sergine Leclerc n'avait laissé aucune trace.

Quant au choc psychologique, elle paraissait s'en remettre encore mieux, à en juger par les manières de chatte amoureuse qu'elle déployait pour séduire Boris.

Qui l'était déjà plus qu'à moitié...

Corentin trempa ses lèvres dans sa pinte de Smithwicks, bière

ambrée irlandaise, l'une des deux cents que se flattait de proposer le pub Saint-Alexandre.

Demain, Géraldine Hébert, Aimé Brichot et lui reprenaient l'avion pour Paris.

En ce moment même, Johanne et Jacquelin Fradette étaient interrogés par les policiers québécois. Jacquelin avait commencé par nier tout assassinat, mais il avait été trahi par sa propre épouse.

Johanne avait spontanément reconnu les meurtres de Sandra Simonnet et de Louise Picard. Et elle en avait même appris deux autres aux policiers, dont celui de sa propre sœur, qui avait tout déclenché.

Maintenant, il restait à persuader Jacquelin Fradette de coopérer avec la police québécoise, afin de démanteler le réseau de distribution des *snuff movies* avec lequel il avait eu la mauvaise idée de s'acoquiner.

Ce qui, en principe, ne devrait pas présenter de difficultés insurmontables.

Quant à Isabelle Grondin, la jeune étudiante qui avait eu la malchance de faire du stop sur l'autoroute de Montréal, au moment où y passait Jacquelin Fradette, elle était à l'hôpital, le corps endolori et l'esprit profondément choqué.

Mais elle était vivante, grâce à l'intervention de Corentin, et, d'après les psys qui avaient commencé à se pencher sur son cas, sa jeunesse pouvait laisser espérer qu'elle s'en tirerait finalement sans séquelles graves.

Cela prendrait juste un peu de temps.

— Et à part ça, fit soudain Aimé Brichot, qui avait choisi un whisky *single malt* plutôt qu'une bière, on va dîner où ? Pardon : on va *souper* où ?

Boris Corentin vit Géraldine Hébert plonger son regard émeraude dans celui de Sergine Leclerc, qui s'empourpra légèrement.

Puis, les deux jeunes femmes se levèrent et Géraldine regarda tour à tour Boris Corentin, puis Aimé Brichot, avant que ses yeux reviennent se fixer sur le premier.

— Désolée de jouer les lâcheuses, mais Sergine et moi avons décidé de passer cette dernière soirée en tête à tête, si vous n'y voyez pas d'inconvénient majeur...

Il y avait comme un petit air de défi dans le regard de Géraldine. Alors que Sergine, elle, avait plutôt tendance à détourner le sien.

— Aucun inconvénient ! répondit gentiment Corentin, en rendant son sourire à sa jeune coéquipière. Après tout, il faut bien que

jeunesse se passe, non ? Vous avez déjà choisi votre resto... histoire qu'on ne se retrouve pas dans le même par hasard !

— Sergine m'a proposé de souper chez elle. À la fortune du pot, comme on dit chez nous ! J'ai trouvé que c'était une excellente idée. Une idée... disons « pratique », en tout cas ! Bon, allez, bonne soirée à tous !

Les deux filles quittèrent le pub, sous l'œil rêveur de Boris. Qui ne pouvait s'empêcher de ressentir un petit pincement de jalousie en voyant Géraldine Hébert partir *avec quelqu'un d'autre que lui...*

— Et je suppose que, de votre côté, vous avez également prévu une soirée en tête à tête ? grommela alors Aimé Brichot, en voyant Élodie se pelotonner amoureusement contre Boris.

— Mais pas du tout, mon vieux Mémé ! s'exclama ce dernier. Comme si c'était mon genre de laisser tomber un copain, et en terre étrangère en plus ! On va aller souper tous les trois, et pas plus tard que tout de suite.

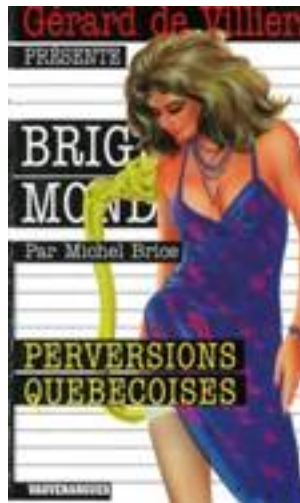
Profitant de ce qu'Élodie Boileau avait pris une courte avance sur eux, Boris Corentin se pencha vers son coéquipier avec un petit sourire entendu :

— Évidemment, pour ce qui concerne l'après-souper, tu ne t'étonneras pas si je te laisse rentrer à l'hôtel tout seul...

— Comme si je ne te connaissais pas ! s'exclama Aimé Brichot, en essayant de prendre un air réprobateur, mais sans y parvenir. Ah ! les célibataires : vous ne connaissez pas votre bonheur...

— Mais si, Mémé, on le connaît très bien, conclut Corentin en lui donnant une petite bourrade à l'épaule. Et c'est même pour ça qu'on en profite autant qu'on peut... *esti d'calisse de tabarnak !*

TABLE



QUATRIÈME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

TABLE

[1] Rappelons que les « sacres » (les jurons) québécois sont le plus souvent des termes à caractère religieux : hostie, tabernacle, ciboire, calice, etc. Ici, « esti » est la transcription de « hostie », en tenant compte de l'accent...

[2] Mignonnes.

[3] Grand parc de plus de cent hectares, situé au centre de la ville de Québec, les Plaines d'Abraham ont été le champ de bataille des Anglais et des Français, en 1759. Bataille à l'issue de laquelle les seconds ont dû abandonner aux premiers le contrôle de toute l'Amérique du nord.

[4] Les Québécois ne draguent pas : ils « creusent ». L'expression vient directement du verbe anglais : to Cruise.

[5] C'est comme ça que les Québécois désignent les pays d'Europe, et notamment la France dont ils sont issus.

[6] La Maudite est une bière québécoise, fabriquée par une brasserie à laquelle est associé le chanteur Robert Charlebois.

[7] Les Québécois dinent le midi et soupent le soir...

[8] Nom des bureaux de tabac, au Québec.

[9] Les Québécois disent couramment « le Vieux » pour parler du Vieux Québec, à savoir la vieille ville, située à l'intérieur des remparts et dominant la Basse Ville et le fleuve Saint-Laurent.

[10] Intelligente, intéressante.

[11] Le petit épicier du coin, l'équivalent québécois de notre « Arabe » de quartier...

[12] Les Snuff movies sont des films montrant des scènes réelles de viols, de tortures et de meurtre, et vendus très chers à de riches pervers, amateurs de ce genre d'abominations.

[13] Mis pour « tabernacle », autre juron courant. L'expression signifie à peu près : « j'étais en rogne ».

[14] Prononcer « tchome ». Ici, le mot est employé dans le sens de « copine ». Mais, au masculin, il peut aussi signifier « petit copain », dans un sens plus amoureux.

[15] Ce qu'on a pris la mauvaise habitude, en France, d'appeler l'été indien n'est en fait qu'un simple redoux automnal. Le vrai été indien est caractérisé par une remontée spectaculaire des températures, durant plusieurs jours d'affilée, et survenant alors qu'il a déjà gelé pendant la nuit. Il survient dans le courant du mois d'octobre, mais n'a pas forcément lieu tous les ans.

[16] Ville située à deux cents kilomètres au nord de Québec, sur le Saguenay, rivière se jetant dans le fleuve Saint-Laurent.

[17] Transcription de la prononciation québécoise du mot... de Cambronne.

[18] Établissement scolaire secondaire, à peu près – mais pas exactement – l'équivalent de notre lycée.

[19] Ville située sur le Saint-Laurent, en gros à mi-chemin entre Montréal et Québec.

[20] Le chiffre 8, au milieu du deuxième mot, a été choisi, par les pères Jésuites, à l'époque des premiers contacts avec les Indiens, pour traduire approximativement le son que l'on transcrirait plutôt aujourd'hui par la lettre « w ».

[21] Les Québécois adoptent presque systématiquement le tutoiement, même lorsqu'ils ne se connaissent pas. Le vouvoiement est souvent perçu comme un signe de distance volontaire, pour ne pas dire de méfiance.

[22] L'immense majorité des Indiens hurons s'appellent Picard, Gros Louis, ou encore Sioui.

[23] Grand froid.

[24] Transcription phonétique approximative pour « tabernacle », autre juron favori des Québécois.

[25] Bière très répandue au Québec. La bière étant elle-même la boisson alcoolique la plus courante là-bas.

[26] Pour « piastre », dénomination courante du dollar canadien.

[27] De bouder.

[28] Un peu plus de vingt mille euros.

[29] Avoir la chienne : être très effrayé, avoir très peur.

[30] Un risque.

[31] Qu'elle a été trompée.

[32] Il discutait, il bavardait.

[33] Un vaurien, un voyou.

[34] Les Québécois disent plus facilement « chez nous » que « chez moi », même s'ils vivent seuls. C'est ainsi qu'on pourra par exemple entendre l'injonction : « va-t-en chez vous ! »...

[35] Contrairement aux Français, les Québécois considèrent féminins des mots anglais comme « job » ou encore « bus ».

[36] Un petit objet sans valeur et sans grande utilité.

[37] L'une des variantes possibles pour « tabernacle ».

[38] Du stop.

[39] Cacahouètes. Le mot est évidemment une francisation directe du mot anglais peanuts.

[40] « Je vais faire de mon mieux et il est inutile de t'impatier... »

[41] Trébucher, se casser la figure, s'emmêler les pinceaux.

[42] Fête traditionnelle nord-américaine.

[43] Bien que passés au système décimal depuis des décennies, les Québécois, dans la vie courante, utilisent encore volontiers leurs anciennes mesures : pouce, pied, mille, etc., qui restent plus « parlantes » pour eux, notamment pour les plus âgés.

